

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 46 —

La banquise déchiquetée



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 46

LA BANQUISE DÉCHIQUETÉE

(1989)



CHAPITRE PREMIER

Il n'y avait pas douze heures qu'elle se trouvait dans le train-palais présidentiel de Floa Sadon que Yeuse découvrit qu'elle était retenue prisonnière. Dans sa suite luxueuse, la porte principale était verrouillée et les hublots en verre épais s'avéraient incassables. La jeune femme ne montrait ni étonnement ni indignation. Avec Floa il fallait s'attendre à tout. Elle avait dû l'inquiéter avec ses projets de reprendre le pouvoir en Panaméricaine, et surtout ses intentions de révéler aux habitants des Compagnies, soumis encore à la dictature ferroviaire, qu'à l'Est, la banquise du Pacifique était en train de fondre, que les victimes se comptaient peut-être par millions et que cette débâcle menaçait le reste de la Terre.

Admettant qu'elle avait commis des imprudences, elle s'appliqua à imaginer un plan pour son avenir immédiat. Il lui était impossible de s'évader. Désormais la femme de chambre était flanquée de deux gardes armés lorsqu'elle venait faire le ménage ou livrer les plateaux-repas. Cette fille au visage ingrat paraissait incorruptible et même remplie d'une certaine animosité à l'égard de la prisonnière.

Yeuse disposait de la télévision et de la radio, pouvait juger sur place des mensonges que Floa Sadon faisait répandre sur l'état économique et la situation sociale de sa Compagnie.

Une nouvelle famille d'actionnaires vit son oasis paradisiaque détruite en une seule nuit. Les médias expliquèrent qu'une explosion due au gaz méthane était certainement à l'origine de cette catastrophe qui avait fait deux morts et des blessés, le reste de la famille et du personnel ayant pu prendre la fuite. Kurts continuait à semer la terreur parmi les plus puissantes dynasties de la Compagnie. Le pirate avait-il eu connaissance de sa présence dans

le palais sur rails de Floa Sadon ? Floa l'avait-elle mis au courant en inventant d'autres mensonges, ou avait-elle préféré occulter qu'elle détenait son amie prisonnière.

— Avez-vous remis mon billet à la voyageuse présidente ? demandait-elle régulièrement à cette fille hargneuse qui la servait.

— Voyageuse Sadon a autre chose à faire que de lire les lettres qui arrivent par centaines ici... J'ai remis la vôtre à son secrétariat mais il faut être patiente.

Les deux gardes ne relâchaient pas leur vigilance tandis que la femme de chambre remettait de l'ordre dans la suite de compartiments où Yeuse était recluse. Ils ne lui laissaient aucune chance et, désormais, elle ne pouvait plus compter que sur Kurts. Mais ce dernier roulait dans des endroits inhabités pour échapper aux recherches toutes relatives que Floa Sadon, pour donner le change, avait lancées contre lui. La télévision n'y faisait jamais allusion. Par contre, une propagande sournoise essayait de hérissier les gens contre les voisins de la Sibérienne, contre le maréchal Sofi qui dirigeait la Convention du Moratoire. Chaque jour on sélectionnait les plus méchantes caricatures représentant le manchot et des comiques le brocardaient sur ordre. En maintenant cette tension sur ses frontières orientales, Floa devait essayer de détourner les gens de leurs préoccupations quotidiennes.

Les images de la télévision arrivaient mal à cacher la vérité. L'on apercevait des quais délabrés, des êtres faméliques vêtus de mauvais vêtements. Et surtout on ne pouvait pas ne pas remarquer la présence constante des draïssines de patrouille et des blindés de la police. Dans les trams qui servaient de transports publics, deux policiers en armes surveillaient les usagers. Parfois on apercevait des files d'attente devant les boulangeries, les magasins, dont les vitrines paraissaient bien vides. La propagande montrait toujours les mêmes étalages, certainement situés dans la zone résidentielle de la capitale. La nourriture y regorgeait mais les étiquettes avaient été enlevées.

Elle lisait beaucoup, des ouvrages sur la guerre avec la Sibérienne, y découvrait toute une manipulation opérée par des historiens aux ordres. À les croire, la Transeuropéenne avait remporté une grande victoire. En fait, depuis vingt ans, c'était un armistice souvent violé. La Transeuropéenne avait gagné des

territoires dans le Sud, occupant la banquise de la mer Noire en partie, mais avait perdu les mines de charbon de l'ancienne Pologne.

Quelquefois, pas assez souvent à son goût, elle avait des nouvelles de sa chère Panaméricaine. On voyait des images vieilles de quelques semaines où Floa Sadon et le nouveau président Hukoung se congratulaient, lors d'une rencontre qualifiée d'historique, au milieu de la banquise de l'Atlantique. Les relations paraissaient excellentes et l'on vantait les échanges économiques entre les deux Compagnies. On montrait les nombreux trains de marchandises venus de l'ouest qui transportaient des viandes, des farines, les wagons-citernes remplis d'huile animale. Puis on projetait des séquences sur les trains quittant la Transeuropéenne et composés de wagons fermés. Le journaliste affirmait qu'ils contenaient du minerai de fer, des produits de luxe fabriqués à Grand Star Station, ou des vins fins récoltés sous les grandes serres vinicoles de la Compagnie.

Hukoung avait pris de l'assurance. Il était toujours sanglé dans son uniforme de contrôleur général de la Traction et avait grossi. Elle lui avait donné sa confiance parce qu'il appartenait à une administration ennemie de la caste des Aiguilleurs, avait espéré qu'il serait juste et poursuivrait une gestion démocratique. Les gens de la Traction avaient toujours été proches de la population des Compagnies.

En vain, Yeuse essayait d'apercevoir Reiner aux côtés du nouveau P.-D.G., mais son ancien adjoint à la synthèse scientifique restait invisible. Avait-il été limogé ou bien préférait-il travailler dans l'ombre de Hukoung ? Curieusement elle ne parvenait pas à le ranger parmi ses ennemis. Reiner était un homme libre, peu attiré par le pouvoir, conscient que l'ère glaciaire ne pourrait perdurer. Il ne devait pas admettre la censure qui bloquait toutes les informations sur les événements de l'Est.

Au bout de huit jours de réclusion il se produisit un fait qui eut des conséquences importantes pour elle. Au début elle n'éprouva qu'une satisfaction mesurée. La femme de chambre fut remplacée par une certaine Margreth, une personne de quarante ans, ronde et avenante qui lui adressa des paroles aimables mais sans signification.

— Filga a eu un accident de la circulation. Elle devra rester dans le train hôpital quelques semaines.

Ce fut au bout de quelques jours que Yeuse apprécia ce changement. Pourtant la nouvelle venue paraissait assez négligente et, par exemple, oubliait régulièrement d'essuyer la poussière sur une petite commode ancienne. Dans son oisiveté ajoutée à l'impatience qui la rendait nerveuse, Yeuse supportait mal ce manque de conscience professionnelle. S'efforçant de rester aimable, elle en fit la remarque à Margreth.

— C'est une commode très ancienne qui vaut une fortune. Je pense que la présidente sera mécontente de voir que vous la négligez.

— Oh, je vais m'en occuper.

Lorsqu'elle fut partie Yeuse alla voir et commença par râler en constatant que la poussière était toujours là. Puis elle découvrit le petit dessin dans un coin, un rond hérissé de huit rayons, symbole des Rénovateurs du Soleil dans le monde entier, qu'ils fussent mystiques ou scientifiques.

Simple provocation ? Pourtant l'accident de cette Filga, suivi de l'apparition d'une nouvelle femme de chambre, apparaissait trop compliqué si vraiment Floa Sadon avait voulu lui jouer un tour.

Le lendemain, vérifiant que les gardes restaient à la porte, elle la rejoignit dans la salle de bains.

— Il me semble que l'écoulement se fait mal.

— C'est tout le système d'égouts qui connaît des ennuis ces temps derniers... Dans toute la station, répondit Margreth.

Machinalement Yeuse ferma la porte mais Margreth secoua la tête et alla l'ouvrir.

— Je vais m'en occuper, dit-elle. Mais tout le train-palais va devoir changer de voies pour se brancher sur une autre canalisation, le temps qu'on répare l'ancienne.

Au passage elle souffla :

— Il y a des grèves chez les égoutiers.

Yeuse enregistra effectivement un très lent déplacement du palais. Il existait dans la Transeuropéenne des palais de ce type faits de plusieurs convois accolés, communicants, qui avaient besoin parfois d'une dizaine de voies pour s'implanter. La CANYST veillant à ce que toutes ces constructions demeurent mobiles, les architectes

déployaient des trésors d'astuces pour rester dans la légalité, mais ces monstrueuses élucubrations avaient un mal fou à parcourir quelques centaines de mètres. Il fallait des locomotives puissantes, modifier les rails pour éviter les trop grandes courbes. Dans le temps Yeuse avait vu des villes entières envoyées en exil à la suite d'une révolte des habitants, ou simplement de leur mauvaise volonté. Pendant des mois ces stations roulaient à quelques kilomètres à l'heure vers les confins de la Compagnie, le plus souvent vers le pôle Nord où les déserts blancs étaient terrifiants, hantés par les Garous et les tribus de Roux et de Lapons.

Ce déplacement fit vibrer son logement toute la nuit mais au matin, en prenant son bain, elle nota une amélioration de l'évacuation. Margreth lui apporta son plateau du petit déjeuner.

— Je vous recommande la confiture, voyageuse... Elle n'est pas synthétique et vient d'Africana.

Yeuse y découvrit une petite bulle en plastique qu'elle ouvrit et qui contenait un papier très fin. Une minuscule écriture en lettres bâtons l'informait que les Rénos (le mot était ainsi abrégé) de la Transeuropéenne, au courant de sa réclusion, essayaient de la faire évader mais qu'en échange ils demandaient, pour les faire circuler, des informations sur ce qui se passait dans l'Est. Était-il vrai qu'une lucarne solaire était apparue et que les glaces fondaient ? « Répondez de la même manière. »

Il lui fallut trouver du papier assez fin pour être réduit à la taille de la sphère et en quelques minutes elle rédigea un état général de la situation dans l'Est, notamment sur la banquise du Pacifique et d'une partie de l'océan Indien, ajoutant que la Sibérie orientale devait être également touchée ainsi que l'inlandsis chinois. Elle enfonça la boule dans la confiture et, quand Margreth vint prendre le plateau, lui dit que la confiture était excellente.

Pendant deux jours il n'y eut pas d'autres contacts et la nouvelle femme de chambre évitait même de se trouver en face d'elle. C'est alors que soudain, un soir, Floa Sadon débarqua dans ses compartiments. Elle portait un uniforme de colonel de sa police et commença par déclarer sèchement :

— Pas de récriminations ou de reproches, sinon je repars... D'accord ?

Yeuse haussa les épaules.

— Comme tu voudras.

— Tu es d'ailleurs mieux ici que morte... Tes ennemis ne t'auraient pas offert cette chance. Tu jouis d'un excellent confort et tu es à l'abri de tout danger... Qui as-tu rencontré avant d'arriver en Transeuropéenne ?

— Personne, sinon le gouverneur de la Compagnie de Bakou qui est une société filiale de la Sibérienne.

— Et chez nous ?

— J'ai voyagé dans des express encombrés de voyageurs. Mais c'est tout.

— As-tu fait allusion à ce qui se passait dans l'Est ?

Yeuse n'eut que quelques secondes pour réfléchir :

— Je ne sais pas... C'est possible.

— À qui as-tu fait des confidences ?

— Mais j'ai parlé de façon générale à des dizaines de personnes. Possible que j'aie fait allusion à la débâcle de la banquise.

— Ici, tu as eu des contacts avec les gardes, le personnel ?

— Non. Les gardes sont rebutants et les femmes de chambre trop intimidées. Tu crois que j'allais en prendre une pour lui confier qu'une apparition solaire était en train de semer une belle pagaille dans la moitié du monde ?

— N'exagérons rien.

— Regarde une carte ancienne et tu te rendras compte de l'étendue du cataclysme... Que se passe-t-il ?

— Les Rénovateurs du Soleil font à nouveau parler d'eux. Ils se terraient depuis pas mal de temps et voilà qu'ils diffusent des tracts alarmistes et même des émissions de radio clandestines... Sur un réseau commercial, si bien que des millions de voyageurs ont pu, dans les trains, à la place des musiques stupides, entendre une bonne femme leur raconter que l'ère solaire avait débuté là-bas à l'Est, et que d'ici peu toutes les glaces du monde auraient disparu.

— Ils exagèrent. La lucarne, pour l'instant, reste unique.

— Cette réactivation des réseaux des Rénovateurs correspond à ton retour ici, fit Floa, soupçonneuse.

Il fallait à tout prix écarter les soupçons de Margreth :

— Les Rénovateurs disposent de réseaux, de filières... Les nouvelles ont mis du temps à parvenir ici, comme les réfugiés qui sont souvent immobilisés des semaines dans certains endroits. Je

l'ai été aussi. Mais, que tu le veuilles ou non, les informations arriveront, peut-être des témoignages et des photographies.

— Nous sommes très vigilants aux frontières.

— As-tu prévenu Kurts de ma présence forcée dans ce train-palais ?

— Je ne l'ai pas revu depuis... Mais je lui expliquerai que je suis forcée de te retenir prisonnière.

— Autre chose : je vois souvent Hukoung à la télévision ; mais je lui avais adjoint un certain Reiner. Qu'est-il devenu ? Il est invisible.

— Je l'ignore, Hukoung, d'après ce que je sais, gouverne seul avec le conseil d'administration.

— Le conseil de surveillance aussi ?

— Non, je ne pense pas.

— Quelles sont ses relations avec les Aiguilleurs ?

— Ni bonnes ni mauvaises. Ils sont sur leurs gardes les uns et les autres.

— Et le Maître Suprême, Palaga ?

— Je ne peux pas te renseigner sur lui.

— Savais-tu qu'il n'est pas immortel et que ce sont des clones de différents âges qui sont prévus en cas de mort ou de disparition ?

CHAPITRE II

La *Vieille Patache*, crachant sa suie de charbon, s'était bien enfoncée vers l'est, à hauteur de l'équateur. Le climat s'était encore modifié. Les brouillards étaient moins épais, tombaient en une pluie qui pouvait durer des jours. Une éclaircie suivait, vite bouleversée par des vents forts.

Le chenal qui sinuait autour de la ligne imaginaire de l'équateur offrait les difficultés habituelles, murailles de glace, icebergs, mais aussi des découvertes plus agréables, comme des colonies de phoques, des troupes de baleines, des îlots complètement nettoyés de leurs glaces mais inondés.

C'est ainsi qu'ils découvrirent les ruines d'une ville de jadis, sous cinquante mètres d'eau si transparente qu'on pouvait parfaitement en suivre la topographie. La jeune Karvina, qui s'intéressait fortement au passé, demanda qu'on reste sur place pour en faire un relevé et Liensun accéda à sa demande. Pourtant il était impossible de jeter l'ancre.

— C'est une bourgade avec ses maisons aux toits défoncés mais on aperçoit des meubles, des objets usuels et il y a des véhicules dans les rues, et même le corps d'un cheval qui s'est conservé des siècles dans la glace et que les crabes et les poissons sont en train de dépecer. Il n'y a pas de cadavres humains.

Liensun ne parvenait pas à choisir quelle île ce pouvait être. Il se demandait si les anciennes pompes à carburant visibles auraient pu débiter de l'essence. Peut-être qu'un plongeur aurait pu brancher un siphon pour récupérer quelques milliers de litres.

— Il y a deux temples, l'un avec des croix, mais l'autre devait appartenir à une autre religion.

— On n'est pas très loin de Point Jarvis, dit Liensun, un soir, et

vous tous savez ce que signifie ce nom dans l'histoire des Rénovateurs du Soleil. Ils étaient quelques-uns qui habitaient cet endroit perdu, pour effectuer des expériences ayant pour but de percer la couche des poussières lunaires. Il y avait Julius et Ma Ker. Ma Ker fut ma véritable mère, ajouta-t-il d'une voix émue, et notre dirigeable le plus prestigieux avait reçu son nom. Il y avait aussi Ann Suba que vous avez connue aux Échafaudages, et son mari, Greog.

— Qui s'est suicidé en se jetant dans le vide, aux Échafaudages ?

Liensun préféra ne pas répondre, ayant été mêlé à cette regrettable affaire. Greog avait deviné que sa femme le trompait avec Liensun et voulut tuer ce dernier. Jdrien, en visite dans ces lieux, avait pu détourner le coup et Greog avait basculé dans le vide.

— De là-bas, avec une technique à la fois très poussée mais primitive utilisant des ultrasons et des lasers, ils ont réussi à creuser une lucarne... Pendant huit jours le Soleil a brillé sur la banquise. Les conséquences en ont été si désastreuses qu'à partir de là les Rénovateurs ont décidé de réfléchir sur la poursuite de leur idéal. Nous pensions alors qu'il suffisait de faire briller le Soleil pour que tout redevienne comme avant, mais des gens vivaient sur les banquises et il fallait envisager les brumes, la boue, etc.

— Le programme a été modifié ?

— Oui. Le Kid a fait rechercher nos amis, qui ont dû se séparer. Il y avait entre eux des luttes féroces, les uns étant pour la poursuite des expériences, les autres non. C'est ainsi qu'un des farouches intransigeants s'est retrouvé dans la Compagnie tibétaine qui s'appelait alors la Sun Company.

— Un certain Helmatt, lança Guhan, un Fou du Soleil, comme on les appelait, qui aurait sacrifié la population mondiale pour parvenir à son but.

— C'est vrai, dit Liensun, et nous l'avons combattu...

Il n'avouait pas qu'il était un temps devenu son complice.

— En partant de Jarvis Point, Julius et Ma Ker, Ann et Greog Suba sont allés se réfugier au bord d'un immense trou à phoques où ils ont eu la chance de trouver un baleineau mort et de l'autopsier. Ils voulaient savoir pourquoi les baleines s'étaient mises à évoluer jusqu'à ramper sur les glaces.

— Et, plus tard, voler.

— Ce fut la découverte merveilleuse du filtre à hélium utilisé par les cétacés pour remplir des vessies qui soulageaient leurs énormes corps, et leur permettaient de ramper, avant qu’elles n’aillent jusqu’à voler...

— Et c’est la construction du premier dirigeable ?

— Exactement.

Le reste rejoignait sa propre histoire. Il vivait avec sa sœur Jael, et des chasseurs de phoques, êtres primitifs et cruels, et le dirigeable s’était posé dans une station abandonnée où les chasseurs voulaient eux aussi accéder. Les Rénovateurs avaient éliminé ces brutes, trouvé l’enfant qu’il était et sa sœur. Ma Ker l’avait adopté tout de suite, avait fait de lui un petit surdoué. Mais déjà il possédait des facultés surhumaines, pouvant user de télépathie, capable de court-circuiter un système électronique ou de provoquer des troubles nerveux susceptibles d’entraîner la mort d’un homme.

Il fallut abandonner la petite ville immergée et continuer vers l’est. La *Vieille Patache* paraissait tenir le coup malgré sa chaudière percée, raccommodée tant bien que mal, et toutes les pannes qui parfois les paralysaient pour des semaines.

Le chenal remontait vers le nord. Une énorme masse de banquise semblait occuper le centre de l’océan, là où justement on aurait cru qu’il se réchauffait le plus.

— Il faut la contourner et risquer de rencontrer la vedette *Titan* qui sera dans les parages.

— À se demander, réfléchissait Guhan, si la Panaméricaine est accessible par mer. Les rayons solaires épargneraient une zone assez large à l’Ouest de ses côtes que je n’en serais pas étonné.

Il fallait combattre l’humidité et la végétation exubérante qui en quelques heures se développait sur des mètres carrés. D’où venaient ces graines, ces spores qui soudain germaient et donnaient des mousses mais aussi des plantes arborescentes ? Un jour, il fallut dégager plusieurs manches à air envahies et la cheminée à son tour connut une véritable attaque verte. Dans les cales poussait une végétation sans chlorophylle qui essayait de monter vers la lumière solaire, et désormais le quart de service avait pour principale mission de nettoyer le navire.

— La poussière de charbon leur paraît délicieuse, avoua Zabel, un soir de découragement. Nous allons nous user à ce travail.

On trouva un petit arbre et quelqu'un affirma que c'était un palmier. Du coup on le protégea et il se développa sans que l'équipage soit absolument sûr de ce que c'était. Les goélands, attirés par cette verdure, assaillaient le cargo et ne semblaient même pas effrayés par les coups de fusil que l'on tirait sur eux.

Vint le moment où il fallut admettre que la chaudière devait être démontée et nettoyée. On avait trop utilisé d'eau mal dessalée au début, et toutes les conduites étaient encrassées par des amas de chlorure de sodium. De plus le foyer avait besoin d'être consolidé.

— Trouvez-moi un mouillage tranquille, répétait Liensun, et nous commencerons les travaux, pas avant.

Ce ne fut pas facile. Une tempête faillit les envoyer par le fond avant qu'ils ne découvrent un abri où ils purent s'amarrer sérieusement : un immense iceberg qui taillait une route lente vers le nord-est. Son socle formait une sorte de lagon où ils purent pénétrer après avoir jeté quelques cartouches de dynamite.

L'équipe technique travailla durant dix jours pour remettre la chaudière en état, reboucher les fentes et reconstruire le foyer. Liensun avait organisé des équipes d'exploration. L'iceberg qui les abritait avait fini par heurter un bloc de banquise, et six jeunes gens étaient partis vers l'est avec mission de trouver un chenal pour poursuivre la route. Il régnait une température ambiante assez clémente et seule la présence de toute cette glace flottante rendait les nuits très froides.

La petite équipe revint très excitée car ils venaient de découvrir un autre bateau. Liensun, émerveillé, ne put attendre la réunion du soir pour obtenir des précisions.

— Tiens, dit Karvina, j'en ai fait plusieurs dessins. Comment les trouves-tu ?

Profondément déçu, il ne répondit pas tout de suite.

Ce n'était ni un cargo, ni un pétrolier. Un bâtiment assez petit, aux superstructures bizarres.

— Vous avez pu grimper à bord ?

— Il est un peu penché sur la banquise. Il n'est pas facile d'y accéder. Nous avons dû apporter de la glace pour modeler un escalier. Le pont est en pente et l'intérieur rempli de l'eau de fonte. Il va certainement couler dès que la banquise desserrera son étreinte.

- Loin d'ici ?
- Deux jours de marche.
- Et le chenal ?

Karvina avait également dressé une carte et il remarqua que le chenal passait à proximité du mystérieux bateau.

— Avec quelques bâtons de dynamite on pourrait lui ouvrir un accès à la mer ?

— Oui mais il coulera. Il est plein d'eau à ras bord.

Ce fut le soir, après le repas, que les dessins circulèrent et qu'un des garçons reconnut la silhouette :

— C'est un bateau de guerre. Ça s'appelait un contre-torpilleur et c'était fortement armé... Là, c'est un radar puissant, ici, des lance-missiles et des tourelles de mitrailleuses puissantes.

— Mais comment sais-tu ça, toi ? demanda Liensun.

— Ruydas, ce gosse embarqué à bord de *Titan*, avait des tas de bouquins et il m'en a donné un sur les bateaux de guerre d'avant la Grande Panique. Je vais le chercher.

Il s'agissait effectivement d'un navire de la flotte américaine.

— Il devait patrouiller au large d'Honolulu, dans les îles d'Hawaï. Il y avait un très grand port de guerre qui s'appelait Pearl Harbor. Ruydas m'a raconté que longtemps ces Américains ont cherché à retrouver les navires coincés par les glaces en formation. Ils envoyaient des brise-glace dans les zones où la banquise était la plus épaisse, et des bâtiments comme ce contre-torpilleur dans les endroits plus chauds, pensant qu'avec ses moteurs puissants ils réussiraient toujours à s'en sortir. Celui-là a fini par rester coincé.

— L'équipage a-t-il été à bord jusqu'à la fin ?

— Nous n'avons aperçu aucun cadavre mais il faudrait vider toute l'eau du bateau pour vérifier.

— Il vous a semblé en bon état ?

— Apparemment, mais la machine a dû souffrir...

Liensun en rêva cette nuit-là et dès lors il attendit avec impatience que la *Vieille Patache* reprenne son errance. La chaudière parut tenir le coup et le foyer consuma beaucoup moins. Mais le fameux cylindre et l'arbre principal continuaient à donner des sueurs froides aux mécaniciens.

Liensun eut la grande satisfaction d'apercevoir le contre-torpilleur à partir du nouveau chenal emprunté et put le rejoindre à

pied. Il grimpa à bord grâce à l'escalier de glace qui bien qu'en partie fondu existait toujours. Il constata que le bateau était rempli d'eau et qu'une fois libéré de la banquise il coulerait. Il aurait fallu trop de travail, des pompes puissantes pour le vider. Oui, mais ensuite qu'auraient-ils trouvé ? Une machinerie inutilisable. Et pourtant, s'il avait disposé d'un pareil engin, doté d'une puissance de feu sans égale, le Président Kid aurait dû accepter ses conditions. Il aurait pu faire naviguer ses cargos du Soleil sans craindre que ce gnome prétentieux lui envoie ses vedettes et ses mitrailleuses.

— Qu'en penses-tu ?

Celui qui avait reçu le livre des mains de Ruydas paraissait également désolé. Il se nommait Lafitte.

— Quel dommage, murmura-t-il, presque en larmes. Il est magnifique... Regarde ces lance-missiles. Là-bas, c'était des lance-grenades pour les sous-marins...

— Des sous-marins ?

— Oui... Des nucléaires qui pouvaient accomplir le tour du monde sans jamais refaire surface.

— Des sous-marins, rêva Liensun.

Un bateau capable de disparaître sous l'eau et de surgir devant l'îlot de Titan pour menacer le Kid ! Quelle merveille !

— Mais le contre-torpilleur était ce qui se faisait de mieux, avec sa vitesse et son armement. C'était, m'a dit Ruydas, comme une meute de loups pour protéger les grosses unités, comme les porte-avions, par exemple.

— Parle-moi des sous-marins. Il y en a sur ton livre ?

— Quelques-uns... Ruydas pense qu'au moment de l'arrivée des glaces ils ont dû circuler sous la banquise à la recherche d'autres bateaux, ou pour entretenir les liaisons...

Il avait beau avancer sur le pont en pente en se raccrochant comme il le pouvait, il devait reconnaître que ce bâtiment ne pourrait jamais reprendre la mer. Il examina les missiles. La rouille commençait à faire son sale travail et sous cette latitude l'épave serait vite dévorée à cœur.

Malade de regret, il redescendit, retourna vers la *Vieille Patache* qui fumait au loin d'un petit air paisible. Il ne pleuvait pas mais le ciel bas annonçait que ça ne saurait tarder.

— À Pearl Harbor, dit Lafitte, ce doit être un véritable tombeau

de bateaux. La plus importante base américaine de tous les temps, des milliers de bateaux. On pourrait trouver toutes les pièces de rechange pour en remettre un, même un seul en état. Des sous-marins, des contre-torpilleurs, des avisos, des porte-avions, enfin tout ce qu'on veut...

— C'est au nord, hein ? Sur le 160^e méridien ?

— On devrait pouvoir trouver. C'est juste sur le tropique du Cancer.

Peut-être à proximité de la station fantôme de Jdrien. En pleine banquise, pour l'heure, mais qui sait ? La débâcle allait s'accélérer et dans un an, dix-huit mois...

— On essaiera de trouver Pearl Harbor, dit-il en tapant sur l'épaule de Lafitte. Tu es partant ? Les autres vont gueuler mais c'est ce qu'il nous faut, un véritable arsenal.

— Je suis avec toi, dit le garçon qui malgré son apparence malade pouvait montrer une grande ténacité.

Ils se sourirent d'un air entendu.

CHAPITRE III

Depuis des jours et des nuits, la lueur orange du volcan Titan les narguait, mais le vent manquait ou encore il soufflait dans la mauvaise direction. Ils étaient allés trop à l'est et c'était par hasard que Gdami, l'enfant Roux, avait repéré cette tache dans la brume d'un soir.

Ils avaient vainement tenté de manœuvrer et dans la nuit avaient heurté quelque chose. Ce n'était pas un iceberg. Pourtant c'était très haut, impressionnant dans l'obscurité. Au petit jour Lien Rag découvrit une double arche de son Viaduc qui achevait de s'enfoncer dans l'océan.

— Des arches errantes, murmura-t-il. C'est bien Titanpolis, là-bas.

Ils luttèrent nuit et jour et parvinrent enfin à s'en approcher. Quand le Kid se réveilla, ce matin-là, la rumeur le porta vers son hublot et il découvrit ce cargo immobile, à l'ancre. Un cargo avec deux mâts et des voiles ferlées comme un voilier du rail d'il n'y avait pas si longtemps.

— C'est un cargo, président, dit Fields en entrant.

— Aidez-moi... Savez-vous qui sont ces gens ? Certainement pas Liensun.

Sa draisine descendit vers le quai flottant où déjà les habitants de l'îlot s'amassaient. L'endroit sentait bon l'iode, le sel, le poisson et le goudron. Le Kid respirait cet air à pleins poumons et se sentait chaque fois plein d'espérance.

— Ils arrivent dans un canot.

C'était extraordinaire, comme des mots aussi inusités un an plus tôt reprenaient vite vie. « Canot, voile, cargo, amarres, aussières. »

— Il y a un homme et une femme.

— Je connais cette femme, dit le Kid, elle se nomme Farnelle.

Il crut que c'était Liensun, un Liensun amaigri et aux cheveux gris. La foule aussi crut qu'il s'agissait du garçon et commençait de s'agiter et on entendait un groupe réclamer le charbon promis.

— Ces imbéciles ne voient pas qu'il s'agit d'un cargo plus petit, fit le Kid. Qu'on m'ouvre le passage.

Il avait les yeux pleins de larmes et Fields en resta perturbé pour plusieurs jours. Lorsqu'il le raconta à Mary Halan, qui n'avait pu descendre vers l'océan, elle ne le crut pas.

— Je n'ose espérer, mais c'est Lien Rag, murmurait le Kid.

— Lien Rag, le glaciologue, celui du Viaduc ?

Le Kid, la gorge nouée, hocha la tête.

Depuis son canot, tout en ramant, Lien Rag tournait la tête de temps en temps et, apercevant la petite silhouette du Gnome, fut pris d'un sentiment bizarre. Il pensa à Gus, lui aussi handicapé, et son cœur battit plus fort. Il avait toujours uni ces deux hommes dans son esprit. Tous deux, malgré leur handicap, étaient solides, obstinés et parfois illuminés.

— Tout ce qui reste, faisait Farnelle. On disait que c'était une cité aux vingt-cinq coupoles cristallines et il n'y a plus que ces quelques wagons d'habitation hissés sur la colline de ce monstre de feu ? Un jour il se déversera de ce côté et ce sera leur fin à tous.

— Je ne pense pas, c'est un volcan de type hawaïen, répondit Lien Rag.

On les aida à s'amarrer, à débarquer et il s'agenouilla devant le Kid, dans un silence subit. Chacun retenait son souffle quand les deux hommes s'étreignirent.

— Je n'y crois pas, dit le Kid. Tu es revenu !

Autrefois, ils s'étaient parfois haïs et ne se tutoyaient pas.

— Avec un cargo, ajouta le Kid.

— Transformé en voilier. La machine est mal foutue et on manquait d'huile.

— Yeuse ?

— Repartie à la conquête de sa Compagnie.

— Folie, dit le Kid, ce sera un règne éphémère... L'avenir est là, sur cet océan.

— Je le dis aussi.

— Liensun, ton fils, est venu et s'est enfui, m'escroquant de cinq mille tonnes de charbon.

— Ce Liensun que je n'ai jamais vu et dont on m'attribue la paternité.

— C'est toi, plus jeune.

Le Kid regardait le cargo, apercevait une autre silhouette, puis une autre :

— Tu es accompagné ?

— Encore deux femmes à bord, Galoa et Ann Suba, et un gosse métis de Roux, Gdami.

Fields se pencha, se cassa en deux pour murmurer quelque chose à l'oreille de son président qui l'écarta avec agacement :

— Je le sais que cette Ann Suba était une des chefs des Rénovateurs. Mais qu'importe, aujourd'hui ?

— C'est vrai, dit Lien Rag, que je les ai traqués, elle, son mari, et les Ker qui, depuis Jarvis Point, avaient rallumé le Soleil...

Ils marchaient vers la foule toujours muette de saisissement, car les plus âgés commençaient de murmurer qu'il s'agissait du célèbre Lien Rag, celui qui avait affronté Lady Diana, qui avait disparu durant plus de quinze ans en recherchant la Voie Oblique. Une tranchée étroite s'ouvrit devant le couple et les applaudissements soudain timides crépitèrent.

— C'est bon, très bon, affirmait le Kid, ils savent qu'à nous deux on peut les sortir de cette nouvelle épreuve... Il y avait des marchandises à bord ?

— C'est mon cargo, le *Princess*, dit Farnelle qui venait derrière, un peu pincée d'être négligée. Il m'appartient et il n'y a pas de cargaison. On a dû retaper le fond avec de la résine bactérienne.

Ils montèrent dans la draisine. Fields dut s'asseoir à côté du chauffeur.

— Je viens de fonder la Société du Pacifique, avoua le Kid.

Lien Rag s'esclaffa :

— Tu ne perds pas ton temps.

— L'océan Pacifique est à moi. Je sais que les accords de New York Station ne tiendront peut-être pas, mais je veux garder la souveraineté de cette Concession. Je créerai un autre pays, un autre mode de vie et les gens seront heureux chez moi. Il y a des milliers d'îles...

— Pour l’instant englouties par la montée des eaux.

— Elle finira par s’évaporer... Il commence à pleuvoir beaucoup. Voici un mois il neigeait encore et nous avons ensemencé des terres volcaniques qui ont échappé à la boue. Nous aurons très vite une récolte. Sans le secours d’une serre. Les glaces se sont suffisamment éloignées pour que le froid qu’elles apportent n’existe plus la nuit.

— Et Jdrien ?

— Rien... Yeuse était avec toi ?

Brièvement Lien Rag raconta ce qui s’était passé depuis son retour sur Terre, mais le Kid releva surtout cette expression-là :

— Retour sur Terre ? Mais que veux-tu dire ?

— J’étais là-haut, dans un satellite, avec Kurts le pirate, Gus, un cousin. Le terminus de la Voie Oblique. Le Grand Secret, l’engin qui conditionnait notre existence depuis des siècles en empêchant la fin de l’ère glaciaire...

Le Kid levait les yeux, frissonnait :

— Comment est-ce possible, comment peut-on vivre là-haut dans ce qui était notre ciel croûteux ?

— J’ai vu le retour de ce qu’ils appelaient navette, dit Farnelle assise en face. Ann Suba l’a vu aussi... Je peux attester qu’il n’invente rien.

Dans le train présidentiel on servit un petit repas qui pouvait apparaître comme un petit déjeuner. Ils se jetèrent sur les viandes, les laitages.

— Nous sommes rationnés pour augmenter le cheptel, dit le Kid. Nous n’étions pas un endroit bien porté sur l’agriculture et l’élevage autour de Titan, et les colons en fuyant le Viaduc ont oublié d’emporter les animaux, les graines.

— Pauvre Viaduc, qui part en morceaux sur l’océan !

— J’ai cru ne jamais m’en relever et c’est comme si je n’avais jamais ordonné la construction de ce grand œuvre, avoua le Kid. Je comprends ta propre émotion mais, toi aussi, tu oublieras... Nous allons lancer des bâtiments. Des vedettes, l’une est déjà en mission, l’autre va être mise à l’eau, puis un baleinier, un bateau-citerne et bien d’autres...

Il regarda Farnelle :

— Je vous achète le *Princess*.

— Où irai-je ?

— Ici... Vous aurez de quoi vivre et vous pourrez participer à la création de la Société du Pacifique, acheter des actions...

— J'ai pensé que ce serait la civilisation du cargo qui allait succéder à la société ferroviaire, dit Lien Rag. Tant que les îles, les terres ne pourront être vraiment occupées... Nous avons des années devant nous. Liensun t'a trompé ?

— Il faut dire que j'ai manqué de diplomatie et que ce garçon sait ce qu'il veut. Il est ambitieux et il faudra en tenir compte. Il n'a pas hésité une seconde, malgré une machine en mauvais état, et a préféré prendre le risque de ne plus avoir de moteur plutôt que de se laisser manipuler par moi...

Il prit un ton plus joyeux :

— J'ai une vedette qui navigue et qui a déjà reconnu près de six mille kilomètres de chenaux pour essayer d'atteindre la Panaméricaine. Nous commercerons avec elle... Avec les Sibériens aussi.

— C'est risqué, fit Lien Rag. Ces gens-là ne reconnaîtront pas ce mode de transport et crieront au sacrilège. Si ta vedette est capturée, ils fusilleront l'équipage pour violation des lois de la CANYST.

— Je leur ai conseillé la prudence... Ils sont loin d'en approcher et ils ont découvert un immense pétrolier dans la banquise... Pour le libérer il faudrait creuser un autre chenal de cinquante kilomètres. Il est plein, plein à ras bord...

Il exultait :

— Cent mille tonnes... Et il y en a d'autres... Les gens ne croyaient pas que le Pacifique serait pris par la banquise... J'ai lu des documents incroyables... Ils continuaient à envoyer des navires, en suivant les chenaux mais à la différence d'aujourd'hui ceux-ci allaient en se rétrécissant, mais les Américains avaient peur d'être asphyxiés, de crever de froid... Il gelait très fort et ils brûlaient du fuel comme si l'approvisionnement n'allait pas faire défaut...

Il se leva pour aller regarder le *Princess* par le hublot. Depuis qu'il était dans son train il circulait en fauteuil électrique.

— Nous avons l'électricité à discrétion, des ateliers, des spécialités en silicium et céramique. Nous aurons des stocks de matières premières, comme de l'aluminium et des plastiques... Il faut amarrer le cargo au ponton flottant, ne pas laisser ces deux

pauvres femmes isolées comme ça, le vent peut se lever.

Lien Rag rit une fois de plus :

— Tu as peur que ce cargo ne t'échappe lui aussi ?

CHAPITRE IV

Le dirigeable s'éleva au sommet de la falaise comme un gros nuage argenté, et lorsque les Rénovateurs massés sur les échafaudages l'aperçurent ils applaudirent et hurlèrent de joie. Le moteur ronronnait paisiblement et il commença de survoler la vallée où la boue s'étendait en vagues durcies par le gel de la nuit. Jour après jour elle devenait plus épaisse, mais restait toujours impraticable car seule une dizaine de centimètres durcissaient sous le froid nocturne.

Songe était à bord de la petite nacelle et cachait sa joie. Mais tout son corps frémissait comme si elle allait connaître un orgasme. Elle avait fini par ramener Rigil à de meilleures dispositions, mais sans Charlster le responsable du collectif n'aurait jamais cédé.

Ce petit voyage d'essai serait suivi de dizaines d'autres, avant que l'aéronef ne serve aux Tibétains pour leur nouvelle ligne de téléphériques. On commençait à manquer de charbon dans la colonie des Rénovateurs et tout le monde avait hâte que la première berline soit apportée par le dirigeable. On ne l'avait pas encore baptisé et chacun était prié de proposer un nom.

Le moteur ronronnait dans l'air glacial de ces hauteurs. Là-bas, au point d'arrivée du téléphérique chez les Tibétains, c'était tout un groupe béat d'admiration qui regardait. Le dirigeable s'en approchait. Soudain avec une souplesse merveilleuse il pivota pour se diriger vers le nord.

— On va saluer le Grand Lama, fit Rigil, ironique.

— Surtout pas ! s'effraya Songe, il prendrait ça pour une provocation, mais je lui proposerai lors de ma prochaine visite à Kendohar de lui montrer ce merveilleux appareil.

Durant une heure le dirigeable évolua. Le filtre à hélium

fonctionnait parfaitement et l'appareil monta jusqu'à près de dix milles mètres, juste quelques secondes car, faute de réserve d'oxygène, les passagers et le petit équipage n'auraient pu respirer. Il redescendit très vite tout en retournant vers la falaise. Il avait fallu remplacer les ancres chauffantes de jadis par des harpons. Ces ancres chauffantes s'enfonçaient profondément dans la glace et offraient une facilité d'atterrissage qu'on ne retrouverait plus, les harpons devant être réétudiés pour mieux crocher dans le sol.

Pour le troisième voyage d'essai Fangh fut invité et apprécia l'appareil. Enthousiaste, il affirma le soir à Songe que la chaîne de téléphériques serait construite en un temps record.

— Nous avons déjà une berline de charbon à votre disposition. Une chaque jour pendant la période d'essai à la mine de Luang Kang, de l'autre côté de cette ligne de plateaux.

Le lendemain, le dirigeable rapportait la première berline, se plaça à la verticale des Échafaudages et son palan la fit descendre au niveau souhaité. Et le lendemain il y en eut une autre, si bien que le stock de charbon fut rapidement reconstitué.

En remerciement, Rigil accepta qu'une équipe de Tibétains fût treuillée sur une épave de convoi dans la vallée en amont. On y avait aperçu des signes de vie quinze jours après la rupture du barrage frontalier. Effectivement, trois hommes avaient survécu grâce aux provisions de bord, avaient même pu allumer du feu, ce qui les avait signalés. L'un d'eux raconta que, coincé dans l'un des wagons flottants, il lui avait fallu trois jours pour échapper à la boue qui le retenait, et qu'en le voyant un des deux autres survivants l'avait pris pour un monstre du lac disparu.

Dans l'euphorie de cette première réussite fut décidée la construction d'un autre dirigeable quatre fois plus gros.

— Celui qui ira chercher nos enfants à Rooky.

Les parents espéraient revoir les leurs malgré les mois qui s'étaient écoulés. On n'avait guère de nouvelles de la banquise, pas plus d'ailleurs que des Compagnies voisines. On comptait sur le premier dirigeable pour effectuer des missions d'observation le long de l'ancien réseau qui conduisait à China Voksal, dont on continuait à capter les émissions radio d'ailleurs, mais ces gens-là ne parlaient jamais de la Débâcle, comme si elle n'avait pas existé.

— On dit qu'ils sont dans un microclimat qui les protège, dit

Rigil. Nous avons des amis Rénovateurs là-bas et j'aimerais qu'ils essayent de nous contacter. Si nous devons nous ravitailler en huile, ce sera là-bas.

Car le moteur à charbon pulvérulent n'était pas encore au point. Un jour il tournait des heures, sans ennui, le lendemain il refusait même de démarrer.

— Je me souviens qu'en Transeuropéenne ils avaient une autre technique, obtenaient de l'huile à partir du charbon.

— C'est assez décevant comme rentabilité, répondit Charlster. Il vaut mieux peut-être envisager de très légères machines à vapeur. Nous avons les moyens techniques de produire un moteur peu encombrant et performant.

Et puis vint l'époque où le dirigeable sans nom alla travailler pour les Tibétains en échange de charbon, de riz et de nourriture pour les yaks. Du lichen et du riz de qualité secondaire. Songe, chaque matin, s'envolait pour ce travail qui pendant toute la journée consistait à transporter des câbles d'un point à un autre. Des treuils pour les tendre et des équipes d'ouvriers. Ces derniers, au début, refusèrent d'embarquer et il fallut leur bander les yeux. Puis ils s'habituèrent peu à peu.

— Nous gagnons un temps fou, disait Fangh, ravi, la mine de Luang Kang pourra bientôt approvisionner Evrest Station. Puis nous desservirons d'autres centres.

Des pluies mêlées de flocons de neige paralysèrent le travail pendant près d'une semaine et les vallées de boue se ravinèrent de lits provisoires. À Evrest Station on envisageait de reconstruire le barrage frontalier en terre et béton. Mais on attendait de savoir ce qui se passait en aval, dans les autres Compagnies. Le dirigeable profitant de cette interruption entreprit un premier voyage vers le sud mais le temps couvert empêchait une bonne observation. Toutefois Songe et ses amis aperçurent un petit convoi sur une ligne encore intacte dans une vallée à l'ubac. Partout ailleurs ce n'étaient que cascades, éboulements, boues.

Les relations extérieures ne pourraient reprendre avant des mois, peut-être des années, mais le futur dirigeable, lui, aurait un plus grand rayon d'action.

Les travaux de la mine de Luang Kang s'achevèrent et une noria de berlines pleines de charbon commencèrent à glisser vers la

capitale. Fangh avait trouvé un astucieux système pour le franchissement des points d'ancrage. On n'était plus obligé de décharger et de recharger le charbon. D'antiques machines à vapeur ahanaient un peu partout et emplissaient l'air des vallées d'un perpétuel bourdonnement, aussi bien la nuit que le jour.

Et puis une nuit le radio de service alla réveiller Rigil et le brouhaha qui suivit sortit de leur lit la plupart des habitants des Échafaudages, Songe y compris.

— China Voksal nous a contactés...

— La libraire, vous savez, comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Ladira.

— Elle a réussi à se procurer un émetteur.

La colonie attendait dans les galeries proches du sommet, à proximité de la salle radio. Des nouvelles fantaisistes circulaient et il fallut que Rigil demande qu'on se rende dans la grande salle de réunion du collectif pour y mettre un terme. Les gens restèrent debout, pressés les uns contre les autres.

— Ladira a pu enfin nous appeler. Il y a des mois qu'elle cherchait à nous contacter. Ce sont les bonzes de la station qui ont fini par céder à ses demandes. Vous savez qu'ils sont tous plus ou moins Rénovateurs.

— Oui, mais mystiques, lança quelqu'un avec mépris.

— C'est exact, mais dans plusieurs occasions ils ont collaboré avec les scientifiques... Ladira a eu des nouvelles de Rooky.

Un silence ému suivit. Chacun se sentait concerné au même titre que les parents de ces jeunes gens quelque peu dissidents.

— La colonie n'existe plus. La banquise se morcelle à grande vitesse, mais jusqu'au bout ceux qui étaient encore là-bas ont pu attendre les secours.

— Quels secours ? exigea un grand barbu.

— Liensun était parti avec le *Ma Ker*, le grand dirigeable, à la recherche d'une terre non immergée ou d'un cargo... Il existerait des centaines de bateaux immobilisés dans la banquise.

— C'était une utopie, s'emporta une mère à la voix pleine de larmes. Ce Liensun est un être malfaisant. Il a entraîné nos enfants jusque-là-bas et ensuite il a imaginé n'importe quoi...

— Le *Ma Ker* a eu un accident, dans le brouillard il est entré en collision avec un piton rocheux... Il s'est écrasé. Il y a eu des morts

et des survivants. Ce ne sont pas les seuls morts car, avec le radoucissement, une épidémie, certainement le choléra, s'est abattue sur Rooky en l'absence de Liensun. Ce dernier, en compagnie de Zabel, a trouvé un cargo, un gros cargo rempli de charbon. Ils ont réussi à relancer la machine. Ils ont retrouvé les rescapés du dirigeable et plus tard, des semaines plus tard, ceux de Rooky. Le cargo avait du mal à naviguer dans les canyons qui s'ouvrent dans le Pacifique. La banquise reste présente. Il y a des brouillards épais et des vents furieux.

— Quels sont les survivants ? exigea le grand barbu. Inutile de tourner autour.

— Je comprends votre émotion et votre attente désespérée mais, pour la clarté des événements, je dois préciser que sur Rooky ils restaient vingt-quatre, après l'épidémie... Liensun a pu embarquer les rescapés et il a repris la route du Sud... Cependant une partie des enfants a demandé à retourner ici. Même s'ils devaient affronter des difficultés... Liensun a trouvé un chenal qui remontait assez loin vers l'ouest et les a déposés près d'une station de pêche. Ils sont arrivés à proximité de China Voksal. Ladira les a installés dans une ancienne serre où ils sont réconfortés. Ils sont en tout et pour tout dix. Voici la liste de leurs noms.

Il déplia un papier mais releva la tête :

— Il y en a d'autres à bord du cargo et j'en donnerai aussi la liste.

— Est-ce à dire que tous ceux qui ne figureront ni sur l'une ni sur l'autre doivent être considérés comme morts ? demanda le barbu.

Rigil inclina la tête :

— Malheureusement oui.

Lentement il prononça chaque nom de la première liste, puis sans attendre, ceux de la seconde. Il y avait de brèves exclamations de joie que la décence éteignait vite, des cris de douleur et des sanglots. Songe sortit dans la galerie un moment en compagnie de plusieurs personnes qui ne pouvaient supporter cette scène.

Il fallut attendre des heures, avant d'apprendre que Liensun et les autres survivants restés sur le cargo avaient décidé de créer une nouvelle société : les Cargos du Soleil.

— Toujours cet esprit d'aventure et cette fuite en avant, dit un

vieil homme qui avait bien connu Liensun. C'est un garçon complexe qui fuira toujours quelque chose, en croyant au contraire aller vers l'avenir. Personne n'a parlé d'Ann Suba.

— C'est vrai, murmura Songe. J'aimerais bien savoir ce qu'elle est devenue. Je l'aimais bien.

— Ne t'en vante pas, lui chuchota le vieil homme. On l'accuse de désertion, mais moi, je sais qu'elle ne pouvait plus vivre ici, dans cette colonie qui est comme une taupinière. Tu ne sais pas ce qu'était une taupinière, bien sûr. Ann Suba aimait Liensun... Mais je suis étonné qu'elle ne soit pas auprès de lui dans ce cargo.

Plus tard, Songe rencontra Rigil qui lui donna quelques détails supplémentaires.

— À China Voksal, comme partout ailleurs, on censure les nouvelles venues de l'est et les réfugiés sont regroupés dans des sortes de camps, pour éviter qu'ils ne répandent des bruits alarmistes. La station vit normalement mais beaucoup de produits en provenance de ces régions commencent à faire défaut. Le commerce est malade, et les gens de cette ville qui ne songent qu'au profit commencent à se douter de quelque chose. Ladira affirme que si nos jeunes gens étaient découverts ils risqueraient d'être, sinon tués, du moins déportés au loin... Elle pourra les cacher encore quelque temps mais attend que nous fassions quelque chose.

— Vous avez besoin du petit dirigeable ?

— En quelque sorte, oui. Ladira va stocker l'huile pour le retour. L'aéronef arrivera de nuit et n'atterrira pas. On treuillera les rescapés pour revenir ici.

— La nacelle est très étroite... Ce n'est pas une question de poids mais d'espace.

— Nous allons prévoir une nacelle annexe, primitive et des combinaisons isothermes. C'est la seule solution.

Ce fut Songe qu'on chargea d'annoncer à Fangh que, durant quelques jours, le dirigeable serait indisponible, et quand il en connut la raison il fut très intéressé.

— Ce Liensun est célèbre chez nous car il a été éloigné par le Grand Lama. On le considérait comme un être malfaisant, mais je pense qu'on a exagéré. Il est très entreprenant et je voudrais bien voir ce cargo naviguer sur l'océan... Ce doit être fantastique. Dangereux mais enivrant de voir cette grande surface d'eau se

libérer peu à peu de la banquise. J'imagine les canyons qui se creusent dans la glace. Liensun va découvrir des vestiges du passé, non seulement des cargos, mais des îles, d'anciennes villes, des trésors...

— Tu les envies ?

— Oui. Ici nous sommes toujours coincés dans les montagnes, occupés à des tâches quotidiennes de survie. C'est triste ces rocs ébranlés, cette boue, ces ruissellements. Et la pluie presque continuelle depuis quelque temps... L'hiver, il neigera et une partie de la glace se reformera.

— Ce ne doit pas être aussi idyllique, à bord du cargo, que tu le penses, puisqu'une partie des jeunes a demandé à revenir ici, à réintégrer le foyer familial.

— Oui, mais d'autres sont restés avec ce Liensun pour vivre une aventure exaltante.

CHAPITRE V

Brusquement, le Bulb cessa de bouder. Un matin, en se réveillant dans la salle des contrôles du satellite où il dormait depuis quinze jours, Gus redécouvrit une température normale et l'écran de la Bête qui était éclairé :

— Bonjour. Vous avez bien dormi ?

Durant ces quinze jours de fâcherie, Gus avait continué le traitement de chimiothérapie et les injections de morphine de synthèse pour lutter contre l'ostéosarcome du Bulb. Il aurait pu utiliser le chantage mais y avait répugné. Et le Bulb d'un seul coup agissait comme s'il n'y avait rien eu entre eux.

— J'ai l'impression que je souffre moins depuis quelques jours, écrivit encore la Bête sur son écran et en lettres majuscules.

— Tant mieux, répondit Gus, réticent.

C'est alors que le docteur Isaie fit irruption dans la salle :

— Vous avez constaté, il fait une température normale à nouveau... Hé, hé, on se refait des mamours ?

— Je vous en prie, fit Gus sèchement, n'allez pas tout gâcher.

Au début de la bouderie il avait dû supporter que le petit docteur reste auprès de lui car l'absence de gravité empêchait tout déplacement. Mais très vite le Bulb avait abandonné ce type de représailles qui nuisait à son propre organisme. Cependant, il avait maintenu les changements climatiques, passant d'un froid intense à la chaleur d'étuve, et Gus avait exigé qu'Isaie rejoigne ses amis de la secte au niveau inférieur du satellite.

— Le père Faro va pouvoir reprendre ses activités. Avec ce froid il n'osait plus faire un pas et avait besoin de deux petites jeunes filles pour le réchauffer jour et nuit.

— Vous avez l'air de l'envier, remarqua Gus.

— Pourquoi le cacher ? De temps en temps ça ne doit pas être désagréable. Vous voulez me montrer les radios de l'ossature de cet animal ? Puisqu'il affirme que ça va mieux.

Justement Gus allait le faire. Les radioscopies défilèrent et Isaie fit une moue significative. Visiblement il n'y avait guère d'amélioration dans le cancer du satellite, juste peut-être la rémission habituelle.

— Il faudrait peut-être augmenter les doses...

— Non, dit Isaie. Supprimez ce mode de nutrition par micro-ondes... Je suis partant avec vous pour cette expédition afin de reconnecter l'ancien système digestif de la Bête. Je n'aurais jamais dû parler de ces ateliers de prothèses... Vous penserez à vos jambes plus tard.

— Vous en parlez à votre aise, fulmina Gus. Si vous étiez cul-de-jatte comme moi...

— Je peux vous aider à transporter le matériel. Retrouvons déjà cet estomac broyeur et...

Aussitôt l'écran réservé au Bulb clignota et tout un schéma apparut qui en même temps sortait du duplicateur.

— Il ne perd pas son temps... Il faut quand même descendre d'une dizaine de niveaux puis suivre ce pointillé... Ça me paraît extrêmement compliqué... Peut-il nous montrer comment se présente cet estomac ?

Aussitôt une autre image apparut et Isaie eut un petit rire sarcastique :

— Dans le temps, quand on habitait Salt, ma mère avait un appareil culinaire de ce type... Ces membranes sont des muscles... Dans quel état peuvent-ils être, après des siècles de non-fonctionnement ? Vous imaginez la rééducation ? Il ne suffira pas de brancher tout le système sympathique et parasymphatique, celui de la nutrition musculaire et tout le bazar, quoi... Des mois d'études et de recherches... Ça n'a rien à voir avec une anatomie humaine. Ces grands animaux de l'espace sont drôlement bâtis, tout de même.

Mais les informations affluaient, comme si durant ces quinze jours de brouille le Bulb avait amassé la documentation. Le docteur Isaie poussait des cris de ravissement, levait les bras au plafond, ramassait fébrilement tout ce qui sortait du duplicateur et de l'imprimante.

— N'en jetez plus, je me noie, cria-t-il.

Le Bulb arrêta net.

— Rien que pour étudier tout ça... Une véritable opération chirurgicale qui peut être douloureuse. Si le satellite se contracte on n'arrivera à rien. Il faut prévoir une anesthésie locale, pas seulement du K₂O, cette morphine artificielle, mais du costaud... Et qu'arrivera-t-il si on l'endort ? Notre survie dépend de son fonctionnement végétatif. Vous savez il y a des risques d'anesthésie. J'en sais quelque chose... Il risque d'y passer.

— La partie artificielle greffée sur son corps continuerait de fonctionner, elle.

— Oui, mais elle me paraît encore plus détraquée que ce pauvre animal.

Gus reconnaissait qu'il avait raison.

— Soyons lucides. Entre les recherches, l'opération, la rééducation, la mise en route de l'ancien système digestif et intestinal, il peut s'écouler un temps considérable. Un an de notre temps, peut-être plus. En est-il conscient ?

L'écran parut s'éclairer de couleurs agressives :

— Parfaitement conscient, mais ce n'est pas une raison pour atermoyer.

— Eh bien, dites donc, hoqueta le petit docteur. Je voulais dire qu'entre-temps il y avait de la place pour vos prothèses... Nous allons faire un état des lieux, celui de l'estomac broyeur et à partir de là nous établirons un plan d'intervention. Il faudra tester les anesthésiants, voir quels en sont les effets, les conséquences sur notre vie à nous. Pendant ce temps vous pourriez faire fabriquer vos guibolles... Excusez-moi, vos jambes. Vous n'allez pas les trouver en rayon, vous savez, et pour réactiver un atelier... Si nous trouvons l'atelier où les prothèses sont le produit d'une manipulation génétique... Il faudra que vous restiez dans l'appareil le temps que celui-ci vous tricote l'ensemble depuis les os, fémur, tibia, jusqu'aux systèmes sanguin, nerveux, lymphatique... Et puis la chair, la peau... Ça peut demander des mois d'immobilisation... Mais tout dépend de la façon dont ça fonctionne. Il ne veut rien dire là-dessus ?

— Il prétend avoir égaré le logiciel spécial.

— Je n'ai rien égaré, protesta le Bulb, mais c'était du domaine strict des hommes. Je n'avais pas à intervenir là-dedans. Ce n'était

pas vital pour le satellite, donc je ne m'en souciais pas.

— Vous savez, il a certainement dit vrai...

Mais Gus avait du mal à l'admettre. Depuis que cet espoir avait fait son nid en lui il y pensait sans cesse. Marcher normalement, pouvoir effectuer tout ce qui lui était interdit jusque-là. Peut-être envisager un retour sur Terre où il ne s'était jamais senti admis. Lors du premier retour, il n'avait pu supporter la pensée d'affronter à nouveau le regard des gens, et avait trouvé le premier prétexte venu pour retourner dans le satellite. C'était Yeuse qui lui avait apporté ce prétexte. Le retour vers l'ère solaire devait être ralenti pour éviter des millions de morts.

— Vous gambergez trop, dit le docteur qui l'observait. Vous vous voyez gambadant comme un cabri et aussi sautant toutes les filles qui passeraient à votre portée, hein, vieux satyre ?

Gus préféra ne pas répondre. Il s'éloigna sur son siège pour ses vérifications quotidiennes. Il y avait toujours une panne quelque part ou un incident. Un attroupement inhabituel de Garous, une excroissance de végétation venue depuis les bas-fonds qui menaçait de grimper le long des structures intérieures, côté ascenseurs et escaliers, et de tout détruire en prenant de la force. La végétation des bas-fonds avait une vigueur inquiétante.

Pourtant il retourna vers le docteur Isaie qui étudiait le dossier fourni par le Bulb :

— D'où sortez-vous cette idée que des prothèses génétiques ont pu être fabriquées autrefois par les Ophiuchusiens ?

— Tiens, vous revoilà... Je n'ai aucune preuve mais simplement l'impression de l'avoir lu ou appris de la bouche de mon père.

— Donc, rien de bien sûr ?

— Non, mais leurs recherches dans ce domaine étaient tout de même avancées. Les Roux, les animaux...

— Les erreurs encore plus nombreuses. Les hybrides en sont la preuve et, sur Terre, les Roux arrivés directement d'ici régressent impitoyablement jusqu'à un stade primitif, ne sont plus récupérables. La seule chance de ce peuple c'est qu'avant de régresser les nouveaux venus aient le temps de procréer. Alors leurs descendants sont en général normaux et d'ailleurs ce sont les seuls qui survivent. Les autres finissent par mourir très vite.

— Tout s'est détraqué à la longue. Cette guerre civile, née d'une

volonté moraliste chez les rebelles a tout gâché. Nous étions en train de bouleverser la génétique.

— Et l'Abominable Postulat ?

— Ce fut le départ de la révolte. On ne pouvait admettre dans Sugar que la Terre soit perpétuellement condamnée à l'ère glaciaire et les survivants obligés de vivre dans des conditions effroyables... Les savants les plus éminents, les ingénieurs en génétique les plus doués ont été traqués, abattus... Je ne dis pas que les rebelles étaient des saints car ils ont commis des erreurs, des exactions, mais les autres ont été encore plus horribles... C'est pourquoi je pense que des gens capables de créer une nouvelle race d'hommes pouvant résister à des températures de moins cent degrés, ont été à même de créer des prothèses vivantes. C'est dans la logique des choses.

— Des prothèses qui finissaient par pourrir et qui flanquaient la gangrène aux malheureux handicapés qui servaient de cobayes ? L'exemple des Roux régressant par la suite n'est guère probant.

— Il y a les productions agricoles... Vous êtes heureux de pouvoir profiter de tout ce qui pousse dans des germoirs spéciaux.

— Quand les loupés ne ravagent pas tout, oui. Mais sur Terre nous avons aussi obtenu de beaux résultats et avec les bactéries nous fabriquons pas mal de choses, des médicaments, certains produits comme des résines plastiques.

Il haussa les épaules, trouvant absurde cette discussion. Tant que le logiciel, s'il existait un logiciel sur la question, resterait introuvable, il devait extirper cet espoir de son esprit. Il avait un travail important à faire et il devait s'y consacrer entièrement.

— Quand descendons-nous dans cet estomac broyeur ? demanda-t-il soudain.

Le docteur Isaie eut un sourire satisfait :

— Mais quand vous le désirerez, mon ami.

CHAPITRE VI

Le professeur Klose considérait la carte du Nord Pacifique avec découragement. Il avait tracé des dizaines de chenaux qui se recoupaient, s'entrecroisaient mais qui tous n'aboutissaient qu'à un cul-de-sac. La banquise restait ferme à l'est. Il y avait là comme un cœur très dur qui ne s'ouvrirait que d'ici quelques mois, voire un an ou deux.

— Je n'ose pas l'annoncer au président, confiait-il au reste de l'équipage. Nous allons devoir faire de l'huile, une fois de plus. Donc, il nous faut des phoques, au pis-aller des manchots, mais ça irait plus vite avec des phoques.

— Remontons légèrement ce chenal, dit un des marins, il y avait toute une colonie dans ce coin. C'est à peine à une journée de navigation.

Klose étudia sa carte une nouvelle fois.

— Il y avait une barrière blanche à l'horizon, comme une montagne de quelques centaines de mètres de haut. Je me demande comment la banquise a pu acquérir cette forme. Peut-être est-ce dû à des mouvements compressifs au cours des âges et la forme arrondie viendrait d'une érosion par les vents. Mais je serais curieux d'aller voir d'un peu plus près.

— Il faut entrer en communication avec le Président, dit Ruydas.

Le jeune garçon prenait de plus en plus d'importance dans le groupe, car il avait une faculté extraordinaire pour apprendre et même faire des synthèses qui tenaient debout.

— Nous nous contenterons de dire que nous allons faire de l'huile et explorer une nouvelle série de chenaux.

Mais au jour ils découvrirent que le chenal conduisant vers la

colonie de phoques était obstrué par une grosse masse de glace qui s'était écroulée depuis leur dernier passage. Ils durent chercher plus à l'ouest. Dans l'heure de vacation radio, le Kid leur avait annoncé l'arrivée de Lien Rag à bord d'un cargo qui marchait à la voile, mais qu'on allait doter d'un moteur à huile. Cette nouvelle avait redonné courage à la petite équipe. Lien Rag restait dans le souvenir de quelques-uns. C'était un homme de ressources qui pouvait aider les rescapés de l'îlot Titan à progresser.

— Il était le maître d'œuvre du Viaduc. Il avait trouvé l'idée des capillaires de congélation pour consolider les arches. Dès lors on a pu les faire plus longues et gagner du temps.

Ils naviguaient au petit bonheur, s'engageaient dans des amorces de passage mais devaient faire demi-tour. Ce fut à la tombée de la nuit qu'ils découvrirent un très large bras de mer. Ils avaient quelques jours auparavant négligé un passage étroit, un fjord qu'ils estimaient bouché et c'était là que s'ouvrait une grande étendue d'eau libre. Ils poursuivirent leur route de nuit dans le faisceau des projecteurs, mais cette profusion de lumières dévorait de grosses quantités d'huile. Comme ils n'apercevaient aucune colonie de phoques, le professeur fit mouiller l'ancre et ils attendirent le jour.

Un jour que des flocons de neige rendaient blafard. Ils allaient lentement parmi des plaques de glace peu épaisses que leur sillage faisait basculer quelquefois.

— Regardez là-bas, on dirait des phoques.

Klose dirigea ses jumelles vers l'endroit indiqué et resta perplexe :

— Je ne vois aucune tête et pourtant il y a des peaux... On dirait même des ossements à côté.

— Oui, dit un marin. Ça devait être les réserves d'un chasseur très certainement. Il doit y avoir une belle colonie dans le coin.

La neige tombait plus drue et la visibilité restait mauvaise. *Titan* naviguait très lentement. Klose commençait d'être las de cette mission, souhaitait rentrer. On enverrait un autre équipage qui, exploitant les données recueillies, pourrait peut-être trouver ce fameux passage vers l'est. Il était satisfait de ses relevés et de ses découvertes. Les colonies de phoques, les rookeries de manchots avaient été répertoriées avec soin, en tenant compte de la future

réduction de la banquise et des courants. Enfin la découverte du pétrolier de cent mille tonnes couronnait le tout. C'était à pied, au cours d'une reconnaissance sur la banquise, que le navire avait été aperçu. Celui-là ne risquait pas de bouger avant des mois, le temps que ce noyau dur de la banquise – Klose l'estimait entre dix millions et quarante millions de kilomètres carrés – se disloque.

— Professeur, cria Ruydas qui guettait à l'avant de la vedette, un autre tas de fourrures et d'ossements. Nous allons passer tout près. On peut le crocher avec des gaffes.

Klose remonta sur le pont et aperçut l'amas de peaux de phoques à quelques dizaines de mètres sur bâbord. On s'en approchait avec prudence, craignant la partie invisible du mini-iceberg.

— Je ne savais pas qu'il régnait une telle activité de chasse dans le coin, réfléchissait le professeur à voix haute. Les Sibériens devaient outrepasser leurs droits et descendre en direction du Réseau des Disparus qui doit se trouver à cette latitude. Plus au nord il y a l'inlandsis des anciennes îles Aléoutiennes...

On avait pu s'approcher suffisamment pour que Ruydas saute sur le gros glaçon flottant, avec une amarre et un harpon qu'il ficha dans la glace. Puis il s'approcha des peaux :

— Elles puent... Elles ont dégelé en partie.

Dégoûté, il s'écartait des rigoles de sang qui écaillaient la glace.

— Soulève une peau, demanda Klose.

— C'est dégoûtant, protesta Ruydas qui cependant en tira une du dessus et la jeta plus loin.

Il finit par la soulever et resta stupide :

— Mais comment peut-on faire ça ? On a vidé l'animal par aspiration ? Ou par succion ?

Klose, préoccupé, le rejoignit maladroitement, flanquant la frousse à tout l'équipage qui craignait de le voir tomber à l'eau. Sans répugnance il prit la fourrure, redressa la tête du phoque.

— Complètement vidée...

Il réfléchit puis regarda vers le nord. La neige limitait la visibilité à une vingtaine de mètres.

— Comment font les chasseurs sibériens ? Mon père et ses amis dans notre poste de chasse devaient écorcher la bête après l'avoir tuée. Il fallait la dépouiller pour obtenir une fourrure déployée...

Utiliseraient-ils des appareils spéciaux qui aspireraient non seulement la chair, le lard mais aussi les os ? Vous avez vu ces tas d'ossements ?

Soutenant le professeur, Ruydas le conduisit plus loin vers l'ossuaire :

— Ça me rappelle un oncle qui, lorsqu'il mangeait un poulet, déposait avec soin les os sur le bord de son assiette avec méthode...

— Viens, dit le professeur, remontons à bord.

— Vous savez que c'est une véritable fortune que nous avons là ?

— Surtout avec le réchauffement, se moqua le professeur.

— Nous pourrions les vendre aux Panaméricains qui eux sont toujours dans le froid et la demi-obscurité... Si on les laisse sur ces îlots elles disparaîtront dans l'océan.

Ils remontèrent à bord et le professeur alla consulter ses cartes. La vedette restait immobile auprès de l'îlot de glace et Klose ne réunit l'équipage qu'un quart d'heure plus tard :

— Je sais d'où viennent ces peaux. Vous l'avez appris, elles sont étrangement vidées de la chair, de la graisse et des os... Il ne s'agit pas d'une nouvelle méthode de chasse... C'est un animal qui opère ce genre de succion. Et quel animal !... Vous en avez tous plus ou moins entendu parler, même si à l'époque la discrétion était de rigueur pour éviter toute panique.

Un des marins claqua des doigts :

— J'ai compris, c'est Jelly, professeur ? Cette saleté serait dans le coin.

— Jelly, fit un autre, cette chose qui a attaqué des stations de chasse perdues sur la banquise ? On a retrouvé les gens aussi plats qu'une couverture, complètement vidés, sucés... Comme ces peaux, oui...

— Jelly est vers le nord. Ces îlots ont dérivé mais l'amibe, car c'est une amibe géante qui dans son expansion peut atteindre un million de kilomètres carrés, n'est pas loin. Nous l'avons vue... Ces montagnes blanches au loin, de forme arrondie... C'est elle... Nous allons essayer de la repérer mais attention, désormais on renforce la surveillance. Un pseudopode peut surgir à n'importe quel moment et s'introduire en vous.

CHAPITRE VII

Le message suivant parvint à Yeuse de la main d'un garde. Margreth avait habilement joué. Le garde apporta une lampe de chevet que Yeuse avait réclamée et l'installa avec une gravité silencieuse un peu ridicule. Le message était caché dans l'interrupteur, lui fit comprendre la femme de chambre.

Cette fois, les Rénovateurs la prévenaient qu'ils allaient tenter de la faire évader, qu'elle se tienne prête, qu'on ne pouvait lui fixer ni le jour ni l'heure mais que ce ne serait pas forcément la nuit.

La nouvelle visite de Floa Sadon l'inquiéta car son ex-amie paraissait très soupçonneuse et elle passa une inspection dans la suite.

— Tu as vu Kurts ? demanda Yeuse.

— Laisse-le tranquille. En dehors de tout ça. Nos querelles politiques ne l'intéressent pas. S'il est revenu ici, c'est qu'il m'aime.

— Je n'en doute pas, dit Yeuse. Lorsqu'il a verrouillé sa locomotive, avant de partir à la recherche de la Voie Oblique et de Concrete Station, c'était ton nom qui servait de sésame et j'ai eu un mal fou à le découvrir. La machine restait inaccessible et même agressive, là-bas, à Gravel Station...

— Je ne comprends rien à ce galimatias, dit Floa Sadon. Qu'essayes-tu de me faire croire ?

— Tu sais très bien que Kurts et Lien Rag ont quitté la Terre pour rejoindre un fantastique satellite qui tourne en même temps que notre planète à trente-six mille kilomètres... Tu appartiens au Conseil oligarchique qui cultive ce secret parmi tant d'autres, par exemple que les Aiguilleurs détenaient jusqu'à ces derniers mois le pouvoir d'empêcher le réchauffement général... Mais le système s'est détraqué... Tu connais la mission que m'avait confiée le Maître

Suprême Palaga ?

Floa Sadon sursauta et devint pâle :

— Palaga t'avait confié une mission ?

— Et il m'attend certainement pour que je lui en rende compte.

— Tu mens pour me flanquer la frousse et m'obliger à te libérer.

— Pas du tout. Palaga, aux abois, m'a demandé d'aller accueillir Kurts, Lien Rag et Gus, le cousin de ce dernier, de retour sur Terre à Concrete Station. Je devais leur demander de retourner là-haut pour essayer d'arrêter le processus de réchauffement... Il m'a confié ce que nul ne savait jusqu'ici...

Floa la fixait, le souffle plus court, essayant de percer sa duplicité.

— Je suis allée à Concrete Station mais je n'avais pas envie de les convaincre de retourner là-haut. Je voulais retrouver Lien Rag, faire l'amour avec lui.

L'autre grimaça. Elle était jalouse, à la fois de Yeuse et de Lien Rag, jalouse de tous ceux et celles qu'elle avait tenus dans ses bras, aurait voulu qu'ils ne connaissent pas d'autres jouissances que celles qu'elle leur avait prodiguées.

— Gus, le cousin, a finalement décidé de retourner là-haut parce qu'il ne se sentait pas à l'aise sur Terre. Il est cul-de-jatte et tu n'en ignores rien puisque tu l'as fait traquer par tes polices. Il habitait à l'intérieur du Réseau du Petit Cercle Polaire, élevait des rennes. C'est un Ragus, Lienty Ragus... Lui aussi cherchait le secret des Ragus.

Énervée, la P.-D.G. de la Transeuropéenne se leva :

— Il est impossible de discuter avec toi... Et tu voudrais redevenir la patronne de la Panaméricaine, alors que tu es prête à raconter n'importe quoi ?

— Méfie-toi, Floa, Palaga va mobiliser ses Aiguilleurs dès qu'il saura que je suis détenue ici.

— Tu me racontes des histoires.

— Kurts n'aimera pas savoir que je suis ta prisonnière... Tu évolues sur un fil... Palaga et Kurts ne plaisantent pas quand on les dupe.

L'autre finit par sortir et par représailles ne lui fit servir que des repas légers. On lui coupa l'eau chaude et Margreth ne vint pas de plusieurs jours, un garde lui apportant ses plateaux. Elle s'efforçait

de penser à autre chose. Dans ces réactions passionnelles, Floa se révélait tout entière. Elle était tout aussi capable de se jeter à ses genoux pour la supplier de faire l'amour ensemble, après avoir tenté de l'humilier. Capable de la violer aussi, car sa cruauté restait à l'affût.

Puis les choses se normalisèrent et Margreth revint. Ce fut d'ailleurs ce jour-là qu'une nouvelle fois l'écoulement ne se fit plus.

— Les égouts sont bouchés... Il y a eu des grèves et des sabotages, murmura la fille. Ce n'est pas un hasard.

Yeuse médita cette dernière phrase. « Ce n'est pas un hasard... » Elle commença de comprendre lorsque la nuit suivante le palais présidentiel effectua un nouveau déplacement. Dans un bruit de fond de roulement, de grincements, l'immense et lourd convoi effectua un parcours d'une centaine de mètres. On allait se brancher ailleurs sur les égouts. À travers les hublots en verre martelé des éclairs de chalumeau et de projecteurs illuminaient son compartiment à coucher.

— Vous avez bien dormi ? fit Margreth avec une malice intentionnelle.

— Pas tellement, on a encore déménagé.

— Pour trouver une autre bouche d'égout et cette fois ce sera la bonne. Enfin, nous l'espérons.

La bonne bouche d'égout et ce « nous l'espérons » étaient certainement un avertissement. Ses libérateurs allaient arriver par le sous-sol glacière. On disait que Grand Star Station était truffée de galeries. À une époque on avait même projeté un métro mais l'effondrement des voûtes, à cause de la chaleur dégagée par les convois, avait stoppé net cette tentative. Il aurait fallu isoler les galeries thermiquement mais la Transeuropéenne avait toujours manqué de moyens techniques.

Certainement torturée par tout ce que lui avait dit Yeuse, Floa revint la voir, et cette fois, comme prévu, essaya de se montrer charmeuse. Elle survint alors que Yeuse avait déjà vêtu sa tenue de nuit, elle-même en robe de chambre, voulant donner à cette entrevue l'image d'une rencontre un peu clandestine entre deux copines très intimes de train-pensionnat.

— Allons dans le compartiment à coucher, dit-elle.

Elle ôta sa robe de chambre, apparut en déshabillé vapoureux qui

ne cachait rien de son corps. Malgré son amaigrissement ses seins restaient volumineux, assez fermes, dardant leur pointe sombre sous la soie artificielle. Et quand elle s'étirait un peu trop intentionnellement la tache pâle de son pubis de blonde paraissait humide.

— Tu te souviens ? Je déteste me fâcher avec toi mais comprends la situation... Mes bonnes relations avec Hukoung m'obligent à t'empêcher provisoirement d'aller là-bas semer la discorde... J'ai besoin de ce ravitaillement et en cas de guerre civile plus d'huile, plus de nourriture pour mes voyageurs...

Yeuse s'était assise dans un fauteuil et limait ses ongles. Des mains pour commencer. Puis, perfide, elle s'occupa de ceux des orteils, pliant sa jambe, se découvrant en partie.

Floa continua de discourir sur la politique et la raison d'État mais sa voix devint moins assurée, se noya dans de brusques émois. Elle finit par se taire, soupira. Yeuse changea de pied. Elle s'exhibait sans le moindre remords, sans éprouver la moindre langueur, contrairement à son ex-amie.

— Tu te souviens ? en arriva à murmurer, pitoyable et banale, Floa.

Yeuse releva la tête, la bouche entrouverte et brillante :

— Me souvenir de quoi ?

Elle reprit son travail de limage, un bout de langue sorti en signe d'application.

— Nous deux... Je sais que tu m'en veux mais en attendant que je trouve une solution, ne pourrions-nous pas, comme autrefois, être amies ?

— Amies ? Tu veux me libérer ?

— Il ne s'agit pas de ça et tu le sais bien, tu me fais marcher mais tant pis. En ce moment j'ai follement envie de toi. Tu es toujours aussi belle, tu n'as pas changé... Moi, bien sûr, mais tu as vu : j'ai fait un effort et ma perte de poids n'a laissé aucune trace... Juste quelques vergetures, mais si peu...

Elle se leva et s'arrangea pour plaquer son déshabillé sur sa chair :

— Tu me trouves comment ?

Yeuse ne releva pas tout de suite la tête, s'acharnant sur son petit doigt de pied gauche :

— Hein ? Excuse-moi, tu n'es pas mal... Kurts apprécie ?

— Il ne s'agit pas de Kurts en ce moment.

Elle s'assit puis se coucha sur le côté, soutenant sa tête avec sa main, tapotant de l'autre la couquette :

— Viens t'asseoir auprès de moi.

— Tu comptes rester longtemps ? demanda Yeuse tranquillement. Moi, j'ai plutôt sommeil, ce soir.

Floa Sadon hésita puis se releva :

— Tu m'en veux.

— Oui, je t'en veux. Je ne mélange pas le plaisir et les choses sérieuses. Si j'étais libre, il est possible que, en souvenir du passé, je ne me montrerais pas aussi sévère. Mais dans les circonstances actuelles je trouve que tu exagères.

— Je pourrais te faire du mal si je voulais, gronda Floa.

— Je le sais très bien. Mais tu n'aurais pas mon consentement.

— Pourquoi dis-tu en souvenir du passé, est-ce qu'aujourd'hui je te parais moins désirable ?

Yeuse, cruelle, choisit de ne pas répondre. Livide, Floa se leva et quitta la suite. Yeuse se coucha en pensant que d'autres sanctions allaient s'abattre sur elle mais il n'en fut rien.

Le lendemain Margreth était là avec le petit déjeuner.

— Pour vous faire prendre patience, murmura-t-elle.

Mais le lendemain la femme de chambre lui fit signe qu'elle avait autre chose à dire. Yeuse se demandait s'il existait des micros dans ses compartiments ou des caméras cachées. Margreth alla ouvrir les robinets de la baignoire et appela Yeuse :

— Votre bain est prêt, voyageuse.

La jeune femme n'avait pas demandé de bain mais elle se rendit dans la salle de bains. Une vapeur intense flottait les enveloppant d'un voile protecteur. Margreth lui murmura très vite à l'oreille :

— Ce soir, attirez Floa Sadon dans votre compartiment à coucher.

Elle hésita :

— Dans votre lit. Il faut qu'elle reste après minuit.

Yeuse s'écarta, la regarda. La femme était très rouge, visiblement honteuse de devoir demander ça.

— Comment pensez-vous ?...

— Dans tout le palais on sait qu'avant-hier soir elle est venue en

tenue de nuit et n'est sortie qu'une heure plus tard, échevelée.

Yeuse revoyait ce geste de Floa décoiffant ses cheveux ramassés en une sorte de chignon. Les ragots couraient dans ce palais comme partout ailleurs, en dépit de la toute-puissance de Floa Sadon. C'était aussi sordide, peut-être pire car les contraintes, les humiliations subies par les domestiques devaient les rendre encore plus impitoyables.

— Non, dit-elle, c'est impossible... Je ne peux accepter ça. Comment avez-vous pu imaginer une seconde ?...

— C'était plus facile autrefois ? répliqua sèchement Margreth.

D'un seul coup cette femme aimable et douce se révélait autoritaire et uniquement préoccupée de la réussite du plan des Rénovateurs.

— Vous m'ennuyez avec vos insinuations...

— C'est ça ou la réclusion, peut-être pire, car elle doit rencontrer le P.-D.G. de la Panaméricaine prochainement. Ce n'était pas prévu. Ils vont certainement statuer sur votre sort.

— Vous inventez n'importe quoi.

— Écoutez la télévision, ils n'arrêtent pas d'en parler, car pour les Transeuropéens, la Panaméricaine c'est le salut et chaque rencontre apporte son contingent de marchandises attendues avec impatience.

Yeuse attendit que Margreth ait fini son ménage pour lui faire comprendre qu'elle acceptait son plan.

CHAPITRE VIII

C'était la deuxième fois qu'ils passaient par là mais déjà le paysage s'était modifié. Ils étaient sur le tropique du Cancer et l'ancien réseau du même nom devait se trouver à côté, mais ils ne reconnaissaient rien. Lane et Evila, qui avaient suivi les voies jusqu'à la station fantôme de Jdrien, étaient tout aussi perplexes.

— La falaise a certainement subi des écroulements. C'est peut-être cette plate-forme là-bas. Elle paraît appartenir à un ensemble cohérent.

Des éclaireurs escaladaient, effectuaient des recherches d'une demi-journée mais en vain.

— L'autre fois, les rails du Cancer Network pendaient dans le vide et là, plus rien. Nous avons amené un remorqueur et des wagons depuis la station perdue...

Liensun aurait aimé se ravitailler à nouveau dans les réserves de cette fantastique cité abandonnée depuis des siècles, preuve que l'ère glaciaire était plus ancienne qu'on ne le pensait généralement. Mais en même temps il cherchait les îles Hawaï. Lafitte et lui ne songeaient plus qu'à Pearl Harbor et sa formidable armada. Elle était quelque part dans le coin, cachée, avec peut-être quelques bâtiments intacts. C'était insupportable de penser à ça. Des sous-marins ou des contre-torpilleurs !

— Il ne faut pas que les autres se doutent, exigeait Liensun. Ils ne comprendraient pas.

Les autres ne rêvaient que de la ville fantôme décrite par Lane et Evila.

— Si on essayait par le nord ? Il y a peut-être un chenal.

Un jour, on aperçut des baleines et Liensun se souvint que sous la cité fantôme elles venaient mettre bas et aussi mourir. Il ordonna

qu'on suive l'une d'elles qui avait l'air mal en point.

La poursuite dura deux jours et une nuit elle disparut, sans qu'on puisse savoir si elle avait plongé. Dans ce cas, son autonomie pouvait l'entraîner assez loin vers un trou d'eau dans la banquise.

— Pas si elle est agonisante, disait Liensun. La station est peut-être à quelques dizaines de kilomètres.

Il envoya une autre expédition, mais cette recherche empêchait le travail de nettoyage de s'effectuer correctement à bord et la végétation commençait d'envahir les cales, les ponts inférieurs et même le supérieur. Non seulement des champignons, mais toutes sortes de plantes avides de lumière et d'humidité croissaient. Pourtant le brouillard et la pluie ne cessaient pratiquement jamais sous cette latitude et, parfois, lorsqu'on se rapprochait de la banquise, c'était de la neige. Au cours d'une réunion, Guhan, l'ami fidèle, se fâcha et déclara qu'on ne pouvait poursuivre ainsi :

— C'est bien joli de nous baptiser les Cargos du Soleil mais nous n'avons aucun but. Que cherchons-nous ? Trente-six choses à la fois et nous ne trouvons rien. Cette station fantôme est un leurre.

— Tu sais très bien qu'elle existe, s'insurgea Lane. Nous y sommes allés, nous avons ramené une cargaison de nourriture, de matériel. Là-bas nous pouvons trouver de quoi réparer le cylindre défectueux et l'arbre principal qui va nous lâcher.

— La banquise est encore en place pour longtemps, des millions de kilomètres carrés mettront des années à fondre...

Guhan désigna la carte murale :

— Elle n'a fondu que dans une largeur comprise entre le 160^e ouest et le 160^e est. Une bande étroite de quatre mille cinq cents kilomètres à l'équateur. Et encore, cette bande est encombrée d'icebergs, d'îles immenses. Le reste est inaccessible pour le moment. Cette bande a été si vite ouverte à cause des courants sous-marins chauds. Il n'y a pas à discuter ça mais il faut en tenir compte. Que voulons-nous faire ?

Liensun refusa de répondre, invitant les autres à s'exprimer sur le sujet.

— Moi, dit Zabel, je serai rassurée dès que notre machine sera en état de bien fonctionner sans craindre la panne. C'est pourquoi je pense qu'il faudrait retrouver cette station fantôme si vraiment elle recèle les trésors promis. Je ne mets pas en doute la sincérité de

Lane et d'Evila et j'ai assisté à leur retour enthousiaste, au déballage de leur butin, mais y a-t-il encore une station fantôme ?

— Elle était à une demi-journée de marche, cria Lane. Je suis monté sur la falaise et je l'ai vue dans la brume. Ce jour-là, il faisait assez beau. Nous y sommes allés, nous avons trouvé les cavernes qui descendent à la mer, les squelettes de baleines et la tombe d'un vieux bonhomme...

— Elle n'est plus par là. Nous n'avons plus aucun repère sérieux. Il aurait fallu baliser plus soigneusement l'endroit.

— Alors, s'impatientait Guhan, que faisons-nous ? On discute ou on prend une décision ?

Il y eut un silence. On regardait Liensun en espérant qu'il prendrait la parole mais il restait tranquille, souriant vaguement.

— Nous devons commencer, c'est entendu, mais avec qui ? La civilisation du cargo c'est pour tout de suite et nous devons survivre.

— Et la vedette *Titan* peut nous tomber dessus sans prévenir. Le Kid doit être furieux de notre départ clandestin et ces types du professeur Klose sont fichus de nous tirer à la mitrailleuse. Il y avait des armes, dans votre station fantôme ?

— Nous n'avons pas spécialement cherché ce genre d'article, répondit Lane, mais effectivement il y en avait. Dans quel état, c'est autre chose.

Liensun comprenait cette lassitude générale. Beaucoup regrettaient d'avoir quitté Titan, d'avoir, en somme, refusé les propositions du Kid, oubliaient l'indignation que ses exigences avaient soulevée en eux.

— Si encore nous rencontrions un îlot où l'on puisse débarquer, mais rien. Les eaux montent pour les engloutir ou ils sont encore sous des mètres de glace.

— Je me demande si l'autre groupe a réussi à rejoindre les Échafaudages, fit quelqu'un, et aussitôt il y eut un moment de mélancolie.

Mais ils avaient choisi leur destin et s'entendaient bien.

— Normalement, c'est à l'équateur que nous devrions trouver un passage puisque c'est l'endroit où le Soleil, enfin, ce qui en tient lieu, puisque nous ne le voyons que voilé, l'endroit où il chauffe le plus. Mais nous avons oublié que c'est l'été dans l'hémisphère Nord, tout au moins le début et que nous aurons des chances en

remontant de quelques milliers de kilomètres.

— Mais nous y sommes, fit Guhan étonné, et il n'y a aucun chenal.

Finalement, Liensun se décida à prendre la parole et le fit d'un ton badin qui contrastait avec ses tendances à assener ses vérités.

— D'accord, nous errons. Le but, ce sont les Cargos du Soleil mais nous cherchons une station qui se dérobe, d'autres cargos qui ne se montrent pas, des îles qui sont cachées... En principe nous devrions apercevoir les anciennes îles d'Hawaï mais ce n'est pas le cas. Je propose donc qu'on consacre notre temps à rechercher la station fantôme, disons encore une semaine. Ensuite nous essaierons l'Ouest. Nous avons aperçu des entrées de chenaux depuis quelques jours.

— Mais si la machine tombe en panne ?

— Voilà, tout est lié à cette panne plus qu'hypothétique. Le cylindre peut éclater, l'arbre se tordre au point de faire sauter les paliers. Même en réduisant le nombre de tours minute la vapeur continuera d'alimenter ce cylindre...

Il traça un rond sur la carte à hauteur du tropique :

— La station fantôme est ici et c'est à nous de la retrouver, nous allons y consacrer tous nos efforts.

Mais visiblement ce n'était pas le grand enthousiasme. Chacun se rendit à son poste et le cargo charbonnier continua sa route vagabonde.

— Y avait-il des émetteurs-récepteurs radio dans cette station ? demanda Lafitte.

— Nous n'en avons pas trouvé la première fois mais nous n'avons pas fouillé partout, répondit Lane.

Parfois certains scrutaient le ciel, espérant un hypothétique dirigeable envoyé par la colonie des Échafaudages, mais les Rénovateurs du Tibet devaient avoir à faire face à d'aussi difficiles conditions de vie qu'eux. Pourraient-ils même parvenir un jour à reconstruire un aéronef ? Liensun en doutait et pourtant, lui aussi, avait parfois la nostalgie de ce moyen de transport. Il aurait pu narguer le monde entier, défier le Président Kid.

— Peut-être là-bas, dit Lane en désignant une falaise abrupte. On pourrait l'escalader.

— Pourquoi pas, fit Liensun, impassible.

Le cargo se rapprocha. La côte était accore et ils purent s'amarrer à l'aide de harpons.

CHAPITRE IX

En signe de bonne volonté, le Bulb avait sorti quelques images de la Terre et de l'enveloppe de poussières lunaires situées à trois cent mille kilomètres autour de la planète. On distinguait parfaitement la lucarne qui éclairait, quand il faisait jour, tout le Pacifique, et une partie du continent asiatique.

— Cette fois on distingue mieux la Terre, constata Gus. Vous voyez cette grande fracture qui remonte du Sud vers le Nord, c'est là que la banquise s'est ouverte. Il y avait des stations importantes comme Titanpolis, Kaménépolis et Hot Station. Que sont devenues ces agglomérations ? L'éclairage est tel qu'on distingue aussi les montagnes du Tibet. Donc, là-bas aussi, la glace doit fondre.

— Dire que vous êtes allés là-dessus, fit le docteur Isaïe, rempli d'un respect terrorisé. Je ne l'aurais pas supporté. Ma famille vit depuis des générations dans ce satellite animal. Mon père ne se rappelait même pas à quelle date nous nous étions installés... Et, non content d'aller sur cette Terre, vous en êtes revenu... C'était si effrayant d'y vivre ?

— Pour un infirme, oui.

D'autres images du ciel croûteux apparaissaient et Gus découvrait des zones fragiles se signalant par une différence de teinte. Grâce à une photographie aux infrarouges, on pouvait déceler les futures lucarnes, celles qui concerneraient le centre Asie, l'océan Indien et l'inlandsis de l'extrême est de l'Africana.

— Les habitants de ces régions doivent commencer à s'inquiéter car la moyenne des températures doit remonter assez rapidement.

— Vous voulez colmater ces ouvertures ?

— Si le Bulb m'indique comment faire, oui, mais il est réticent.

L'écran réservé aux messages de la Bête palpita :

— Non seulement les relais sont hors d'usage pour la plupart, mais le système d'intervention est compliqué. Vous avez un noyau qui est l'ancienne Lune. En fait, c'est une sphère de poussières agglutinées, le centre possédant une attraction qui peut résister à celle de la Terre. Il faut contrebalancer cette résistance et les poussières se répandront à nouveau, mais pas de façon sélective. Voulez-vous tout occulter ?

Gus imaginait ses amis, Lien Rag et Kurts, ces femmes qu'il avait connues comme Yeuse, si jamais la glaciation reprenait et annihilait tous les efforts pour s'adapter à la nouvelle ère solaire. Il fallait éviter que d'autres lucarnes se créent mais conserver celle du Pacifique.

— Il faudrait réactiver un appareil qui sert d'aspirateur... Bien entendu ce n'est pas une question d'air, mais un satellite qui se balade dans le ciel croûteux et qui peut attirer les poussières à un endroit précis.

— Un autre satellite animal ?

— Non, entièrement artificiel et pas très gros. C'est lui qui s'est égaré, surtout.

— Bon, dit Isaïe que ces problèmes concernaient peu, je vais rejoindre les miens. Il y a des malades dans la tribu... Ils supportent mal la nourriture trop riche et s'en gavent trop. Rien de bien grave pour le moment.

Gus apprécia de rester seul. Le petit docteur l'irritait souvent avec son humour sarcastique et, peut-être, sa duplicité. Il jouait un drôle de jeu entre lui et le père Faro. Ce dernier continuait à pratiquer un culte satanique dont il était la principale idole. D'après Isaïe, on confectionnait de lui une statuette, mais c'était un secret qui s'élaborait à l'abri de la grande tente communautaire.

— Vous ne serez pas déçu, avait ajouté le docteur avec une intention inquiétante dans sa voix de crécelle.

— Comment peut-on localiser ce satellite qui servirait d'aimant en quelque sorte ? demanda-t-il au Bulb.

— Il produit de la chaleur. Agrandissez les dernières photographies et vous arriverez peut-être à isoler un point rouge... Mais ne pas confondre avec les relais qui, situés en dehors des strates lunaires, sont alimentés en énergie solaire. Lui, a un réacteur nucléaire.

— Peut-être à bout de souffle.

— Je n'en sais rien, je vous l'ai dit. C'étaient des préoccupations humaines qui ne concernaient pas ma propre survie. Moi, je ne pensais qu'à mon sort. Je supportais mal d'être réduit en esclavage, d'être lié à une partie artificielle avec laquelle je devais collaborer. Que dis-je collaborer, je devais accepter sa dictature. Ce que les Ophiuchusiens faisaient au-dehors dans le vide sidéral me concernait moins.

— Vous parlez raisonnablement désormais, pourquoi avoir attendu si longtemps ?

— Je dois négocier avec vous, donc je deviens plus diplomate. Je suis malade à cause de ces micro-ondes...

— C'est une opinion du docteur Isaie et je me demande s'il a qualité pour porter un tel diagnostic.

— Moi j'en suis certain. Je veux retrouver ma santé, mes fonctions naturelles, même si ça doit prendre du temps. Faites un agrandissement des dernières photographies et cherchez ce point rouge mais, attention ! C'est comme rechercher dans un silo de Pearl un petit pois mixte, si vous voyez ce que je veux dire.

La plus infime lucarne éclairée par le Soleil pouvait effectivement passer pour le satellite en question, mais Gus pensa tout de suite à la radioactivité dégagée, ce qui lui donnait un deuxième paramètre de recherches.

Précisément il y avait un analyseur de radioactivité dans la salle des contrôles, auquel on pouvait soumettre des photographies. En principe il fonctionnait couplé avec une des caméras qui effectuaient des prises de vue dans l'environnement direct du réacteur principal. Il était capable de déceler de mini-fuites que le système d'alerte aurait pu négliger. Gus savait comment le faire fonctionner pour ses recherches sur les poussières lunaires.

Il jeta par hasard un regard sur le campement de la secte et resta ébahi. Ils étaient tous nus et tous prosternés la face contre terre, y compris le père Faro, y compris le docteur Isaie qui était visible sur la droite.

— Encore des simagrées, grogna Gus qui pourtant grossit l'image pour admirer de plus près certaines filles.

Il reconnut les fesses de Thresa et éprouva une certaine mélancolie, regrettant de ne pas avoir profité de ce qui lui était

offert, mais il avait honte de son corps, de ses moignons, redoutait la nudité, les regards des autres sur celle-ci. Les adeptes de l'Église de la Rénovation Apostolique se relevèrent à un signal donné et se mirent à genoux, en essayant de renverser le plus en arrière possible leur nuque. Certains jeunes, très souples, arrivaient à toucher leurs talons avec leur tête mais les plus vieux peinaient visiblement.

Le lendemain il demanda au docteur ce que signifiaient ces acrobaties et Isaie haussa les épaules :

— Une folie du père. C'était la journée de la Nudité Offerte à Satan. Chacun et chacune s'attendaient à ce que la démoniaque virilité du démon les enfourche et ils en ont été pour leur déception... Mais ils vont recommencer jusqu'à ce qu'un ou une élue soit choisi.

— Il a toujours l'intention de m'offrir un ou une partenaire ?

— Vous l'inquiétez avec votre chasteté. Il a bonne mine, vous comprenez ? Depuis des semaines il parle de Satan auquel la tribu va se donner et chacun fantasme dans l'espoir et la terreur en même temps. Or que se passe-t-il depuis qu'ils sont à ce niveau ? En fait de délices promises et en échange de leur âme ils n'ont reçu qu'un peu de nourriture, un abri et une certaine sécurité mais pas de bacchanales, pas d'orgie ni de grandes saturnales. Rien. Le père perd la face et les autres commencent à avoir des doutes. Vous devriez faire un geste, accepter ce qu'on vous propose, en user toute la nuit et renvoyer l'heureuse, ou, qui sait, l'heureux élu sur les genoux, la tête en feu et les yeux exorbités.

La nuit suivante Gus eut une illumination et quitta son sac de couchage installé dans un recoin de la salle de contrôle. Il se souvenait d'une autre possibilité de repérage, une succession assez rapide de photographies. Le mouvement cinétique trahirait le déplacement du point rouge dans les poussières lunaires, mais il avait besoin que la caméra utilisée par le Bulb commence ses prises de vue en plusieurs points donnés. Il réveilla la Bête qui dormait profondément sous l'effet du K₂O. Avec le Bulb il avait adopté pour les soins le rythme terrestre des vingt-quatre heures.

— Vous avez réellement besoin de moi ? inscrivit en lettres mal ordonnées le Bulb, ce qui trahissait un état semi-comateux.

Gus lui expliqua la raison de ce réveil et crut qu'il devrait renoncer. La Bête finit par lui donner les indications demandées, et

ce fut à lui de brancher la caméra pour une série de prises de vue en un point précis. Il régla l'appareil pour qu'il se déplace d'un degré toutes les trois minutes. À raison d'une photo toutes les cinq secondes il pensait obtenir un résultat d'ici deux semaines au plus tard.

— Vous avez réfléchi ? Fille ou garçon ?

Ce fut la première question que posa le docteur Isaie en le rejoignant le lendemain.

— Écoutez, mon vieux, vous m'ennuyez avec cette histoire.

— Méfiez-vous. Le père Faro va considérer ça comme un affront. Vous passez pour une sorte de diable doté d'un appétit impossible à assouvir et chacun souhaite et redoute de se voir choisi. Si vous tardez ça ira mal... Vous comprendrez pourquoi...

Gus alla vérifier l'appareil qui analysait les sources de radioactivité mais ça ne donnait rien. Par contre la caméra qui photographiait le ciel croûteux empilait les épreuves et chaque temps de pose de trois secondes permettait déjà de situer les anomalies, les déplacements de certaines strates et de mini-lucarnes en formation. Mais pas de zigzag signalant la présence du satellite.

— Nous sommes à l'intérieur d'une sphère, expliqua Gus, et la caméra va en photographier environ le vingtième chaque jour... Ce sera donc très long... J'ai vu des photographies de trains sur la Terre. On calcule un temps de pose et l'on a le train à pleine vitesse, avec des lignes de lumières dues au déplacement de ses phares. C'est très artistique mais aussi très révélateur dans certains cas.

Isaie revenait étudier les photos du système digestif atrophié du Bulb. Il comptait, à partir de ces clichés, reconstituer le tracé ancien, se rendre compte des matériaux et des opérations nécessaires.

C'est le même soir que la statuette représentant Gus apparut sur l'autel de la secte. Elle était très ressemblante, à un détail près. Le cul-de-jatte n'avait jamais eu, même ithyphallique, un membre qui lui arrivait au menton.

— Je vous avais prévenu. Voici l'image que le père Faro donne de vous.

CHAPITRE X

C'était bien une baleine qui approchait de Titan en naviguant en surface. D'ordinaire elles passaient plus au large, méfiantes, mais celle-là venait droit vers l'appontement flottant et déjà on préparait les missiles-harpons, lorsque la police du Kid intervint pour obliger les chasseurs à s'en aller.

— Mais ça représente des centaines de tonnes d'huile !

La draisine du Kid arrivait. Il avait reconnu de loin une solina, une baleine vivant en symbiose avec des humains et, plein d'espoir, il accourait. Lien Rag le suivait.

Le *Princess* était amarré plus loin car les travaux de réparations avaient commencé. On espérait récupérer les moteurs diesel pour les utiliser.

— Ils sont trois sur la bête, le cockpit est levé, ils agitent la main. Je... je crois, fit le Gnome d'une voix émue, qu'il y a une très jeune fille avec eux.

— C'est exact, dit Lien qui soudain eut un choc : Jdrien les accompagne !

Le Kid lui arracha les lunettes pour regarder, reconnut le Messie des Roux à sa chevelure blonde. Il était torse nu mais les deux autres étaient sans vêtements.

— C'est Rewa, avec un jeune Homme-Jonas... Jdrien a souvent fait appel à eux pour se déplacer. Il communique à distance.

À bord de la solina depuis vingt-quatre heures, Jdrien avait deviné la présence de son père et cette fois ce n'était pas un clone. C'était réellement Lien Rag. Il en avait éprouvé une telle émotion qu'il ne parlait plus, ne dormait plus.

— Je reconnais Doj, cria Rewa en battant des mains.

Elle avait toujours appelé le Kid ainsi et elle seule savait ce que

ça signifiait. Le Président l'avait recueillie dans le corps d'une solina mortellement blessée. Ses parents étaient morts et il ne restait qu'elle dans le grand corps du cétacé. Elle avait vécu heureuse avec lui, puis les baleines volantes étaient venues tournoyer la nuit autour des coupoles cristallines de Titanpolis, signifiant au Kid que l'enfant devait retourner parmi les Hommes-Jonas et il avait fini par céder, la population s'effrayant de ces monstres nocturnes qui risquaient de briser les coupoles protectrices.

— Doj, cria-t-elle, Doj !

Mais elle était trop loin et pourtant le Kid croyait l'entendre. Il regarda Lien Rag et vit que ce dernier pleurait en voyant son fils approcher. Ce fils né d'une enfant, Jdrou, une enfant Rousse tuée par un chasseur et dont le corps avait toujours accompagné le Messie dans ses déplacements successifs.

— Jdrien ne pouvait pas nous laisser sans nouvelles, murmura le Kid.

Il descendit sur le ponton, suivi de Lien Rag qui avait l'air de protéger de sa silhouette robuste le petit homme aux jambes trop courtes, l'homme aux jambes de bébé comme l'appelaient les Roux autrefois.

La solina manœuvrait pour venir accoster doucement contre le ponton goudronné recouvert d'humidité.

Jdrien avait sauté et approchait des deux hommes, ne sachant lequel embrasser. Le Kid s'effaça agilement.

— Père ! murmura Jdrien, tu es enfin de retour.

Rewa sautait elle aussi et ne restait que le garçon sur la baleine. La foule murmura car l'adolescente était nue. Son corps était huilé comme celui d'une otarie, avait la même élégance de lignes. Elle se blottit aux pieds du petit homme et pleura. Il caressa ses cheveux sombres avec douceur :

— Mais non, mais non...

Jdrien tenant son père par le bras posa son autre main sur l'épaule du Kid :

— Elle est si heureuse... Et moi donc.

Il désigna le garçon sur la baleine.

— C'est Xave... Ils sont unis et ont trouvé une solina très jeune qui pourra servir à leurs enfants et à leurs petits-enfants.

— Xave peut nous rejoindre, dit le Kid, dis-le-lui.

— Il ne veut pas, fit Rewa. Il est effarouché et craint les hommes comme vous. Il s'apprivoisera mais laisse-lui le temps. C'est vous, Lien Rag ? Est-ce vrai que vous vous êtes envolé de la Terre durant plus de quinze ans pour aller vivre dans une sorte de solina là-haut dans le ciel croûteux ?

Il y eut des rires.

— C'est à peu près ça, dit Lien Rag.

— Avez-vous aussi provoqué la fonte de la banquise ? Je ne sais si on doit vous le reprocher, mais l'alimentation de nos amies va changer car le plancton revient, mais les krills devront s'habituer à ce changement de température comme, jadis, elles avaient dû s'adapter au froid intense.

— Yeuse n'est pas auprès de toi, je l'ai rêvé.

— Elle a préféré repartir.

Ann Suba arrivait avec Farnelle et Gdami qui se mit à courir comme un fou en reconnaissant Jdrien qu'il adorait. Il l'escalada et ne voulut plus quitter ses bras.

— Ann Suba, Farnelle, il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes quittés, au Dépotoir... Qu'est-il devenu ? Il a disparu à jamais ? Jael et moi vivons en Antarctique, mais je voulais revenir pour m'assurer que tout allait bien pour mon père adoptif, et en route j'ai su que mon père naturel était revenu. Je le pressentais mais je ne parvenais pas à pénétrer son esprit.

— Nous allons remonter, dit le Kid.

— Pas moi, dit Rewa. Je vais rejoindre Xave. Nous attendrons encore un peu avant de reprendre la mer, ma solina a besoin de se nourrir copieusement après ce long voyage aller et retour pour récupérer ce cher Jdrien.

Les Hommes-Jonas se nourrissaient d'extraits du sang de l'animal et avaient une grande habileté pour donner à ces aliments une saveur délicieuse. Leur alimentation était équilibrée et en général ils ne souffraient d'aucun mal, et, de surcroît, pouvaient obtenir de l'animal toute une pharmacie.

— Vraiment, tu ne veux pas accepter mon hospitalité ?

— Non, Doj, il faut que je rejoigne Xave. Il s'inquiète déjà, craint que je reste avec vous tous. Il sait qu'autrefois je fus très heureuse avec vous avant que les solinas volantes ne viennent me rechercher.

Le Kid en eut les larmes aux yeux :

- Tu étais vraiment heureuse ?
- Oui, mais je le suis autant aujourd'hui.
- Nous reviendrons cet après-midi... Je reviendrai, ajouta-t-il.

Il se retourna avant de grimper dans sa draisine. Rewa sautait sur le dos de la baleine, rejoignait son compagnon qui l'étreignait tout en regardant, par-dessus son épaule, ce drôle de petite bonhomme ridicule qui tenait une telle place dans la vie de Rewa.

— Nous organiserons une fête, dit-il, en l'honneur de Jdrien et de Rewa, même si elle nous quitte ce soir.

Jdrien se penchait vers son père :

- Ce Roux, qui disait s'appeler Lien Rag ?
- Une folie inspirée par une période d'égarements. Kurts et moi pensions revivre sur Terre grâce à ces deux clones, mais ça n'a pas marché. Sais-tu ce qu'il est devenu ?

— Non, jamais, et je n'ai pas cherché à le savoir. Les tribus, même si elles en avaient connaissance, n'en ont plus jamais reparlé.

Le Kid fermait les yeux, se souvenait de cette compagne Rousse qu'avait eue Jdrien, des deux petites filles nées de cette union. Toutes les trois mortes, massacrées par des errants lors d'une première panique.

— Je ne croyais jamais revoir Rewa, dit-il plus tard. Petite fille, je ne voulais pas qu'elle me quitte et je la faisais suivre partout, même en visite d'inspection sur le grand Viaduc ou le long du Réseau du 160^e... Et puis il a fallu que je la rende. La femme qui vivait avec moi à cette époque n'a pu supporter la séparation et l'a accompagnée à bord de la solina... Une femme timorée et pudique qui a dû se dévêtir et vivre de façon tout à fait différente, par amour... Elle est morte plus tard et je pensais que la petite m'oublierait un jour.

Ils se taisaient, émus de cet amour secret que le Kid portait comme une blessure cachée. Il posa sa main sur la main de Jdrien :

— Toi aussi, je t'ai élevé quand il a fallu te sauver des Sibériens, qui comme les autres peuples n'admettaient pas alors les enfants métissés de Roux. Bien des choses ont évolué depuis... Mais que ce soit en Transeuropéenne, en Panaméricaine ou en Sibérienne, ta vie était menacée. C'est grâce à toi, parce que je voulais te donner un asile où tu n'aurais pas à craindre ce racisme, que j'ai créé la Compagnie de la Banquise à partir de la découverte du volcan Titan.

Pour toi et tous les Roux qui ont toujours été les bienvenus.

— C'est la vérité, murmura Jdrien, et tous s'en souviennent et s'en souviendront encore des générations.

— Maintenant je vais retourner au bord de l'océan pour rester quelques heures avec Rewa, si vous m'y autorisez. Elle va repartir et qui sait quand je la reverrai.

CHAPITRE XI

Le professeur Klose avait raconté la guerre que les Sibériens avaient menée contre Jelly, l'amibe monstrueuse, et qu'ils avaient perdue.

— Au début ils refusaient l'idée qu'une telle horreur puisse exister, puis ils l'ont attaquée avec des produits chimiques qui l'obligeaient à reculer. Elle fuyait et envahissait le territoire de la Compagnie de la Banquise, commençait de détruire nos troupeaux de phoques et s'attaquait aux chasseurs vivant dans ces solitudes. Le Président Kid réagit quand il fut mis en présence d'un père de famille qui avait vu les siens phagocytés par les pseudopodes. Personne ne se méfiait de ces monticules aussi blancs que la glace qui se formaient non loin des centres humains. En général on pensait que des congères érodées par les vents s'étaient immobilisées dans le coin. Les minuscules pseudopodes commençaient de s'infiltrer dans les wagons souvent vétustes de ces stations de chasse ou de pêche, et par la suite opéraient leur épouvantable succion. Certains s'en sont tirés avec une jambe complètement asséchée, ou un bras, d'autres sont morts, aspirés par l'animal.

— Mais comment le Président a-t-il réussi à vaincre l'amibe ?

— Il ne l'a pas vaincue puisqu'elle est toujours là, du moins si l'on en croit le témoignage de ces peaux de phoques.

— Il a fait appel à son fils adoptif Jdrien.

— Ah, le fameux messie des Roux, ricana un marin d'une quarantaine d'années. Ne me dites pas, professeur, qu'il a résolu le problème.

— Si, répliqua Klose avec fermeté. Par suggestion hypnotique il a conquis la confiance de l'amibe. Ne vous moquez pas. Cet animal

possède quelque chose qui ressemble à un système nerveux, très vague mais tout de même... Jdrien durant des jours, installé à proximité, ne mangeant plus, ne dormant plus, a fini par convaincre Jelly qu'elle pouvait résister à l'attaque sibérienne. Il allait créer un réseau sanguin primitif qui lui permettrait de détruire les solutions bactériennes que les Sibériens déversaient sur son protoplasma. Et il a réussi. L'amibe a reconquis son territoire au nord, libérant la Concession de la Compagnie de la Banquise.

— On se débarrassait chez le voisin de cette saleté, en somme, fit le même marin. Mais on ne l'a pas détruite. Et vous voulez qu'on aille lui jeter un coup d'œil ? Vous savez, professeur, j'y crois pas beaucoup. La télé et la radio n'en ont guère parlé alors... Je m'en souviendrais.

— On n'a pas voulu affoler les voyageurs... Nous irons jeter un coup d'œil, essayer d'évaluer son territoire. Possible qu'à côté il y ait le chenal que nous cherchons depuis si longtemps.

— D'accord, mais c'est pas là-haut qu'on va trouver de l'huile pour le moteur... Puisque il ne reste que les peaux des animaux.

— À la première colonie de phoques on s'arrête, pour faire le plein.

Par une journée assez claire ils découvrirent les montagnes douces au fond de l'horizon. Elles ne devaient pas dépasser cent mètres de hauteur mais dans cet univers assez plat, désormais les falaises ne dépassaient pas dix mètres, elles étaient mises en relief. Partagé entre l'incrédulité et la crainte, l'équipage les observait constamment, et le moindre mouvement dans l'eau faisait donner l'alerte de crainte qu'un pseudopode ne soit en train de les viser.

Ils trouvèrent une colonie de phoques, peu fournie, sur une plage au fond d'une anse étroite et l'équipe de chasse débarqua aussitôt. Par la suite, quand il y eut quelques cadavres alignés, on débarqua la chaudière et les bidons pour fondre le lard et le stocker. La vedette put se rapprocher au milieu des têtes sombres des phoques qui avaient déserté leur coin et montraient des yeux très inquiets.

— Je n'ai jamais aimé qu'on les tue, avoua Ruydas au professeur, mais c'est notre survie qui en dépend et pour longtemps encore. Ce pétrolier géant que nous avons découvert pourrait nous fournir une assez grande provision de carburant.

— Nous avons besoin de la chair, des fourrures, pour commercer, fit Klose. Raisonnablement nous pouvons tuer une partie de ces animaux qui ont proliféré durant des siècles d'ère glaciaire, mais il faudra savoir s'arrêter un jour quand l'espèce sera menacée... À force de tuer les plus gros on va modifier la race, l'affaiblir.

On fumait la chair des plus jeunes ou on la salait, mais on ne récupérait pas les peaux et ce fut la cause d'un incident qui donna à chacun la preuve d'un danger proche. Dans la nuit les peaux mal dépouillées furent visitées et le lendemain matin ceux qui débarquèrent les retrouvèrent proprement nettoyées.

Ruydas, qui s'était éloigné, aperçut comme un tuyau blanc devant lui et voulut y donner un coup de pied, mais le tuyau se dressa de cinquante centimètres, le faisant reculer. Un marin accourut avec son couteau à dépecer et trancha le pseudopode qui se rétracta à toute vitesse. On n'aurait pu le suivre même au galop et il semblait se retirer vers des congères proches.

— C'est l'amibe ! hurla Ruydas. Voici un plus gros pseudopode encore.

D'un coup ils surgirent de partout et les hommes affolés reculèrent vers le canot. Il y en avait des dizaines qui crevaient la couche fragile de la banquise pour se dresser.

— Abandonnez la viande, cria Klose dans un porte-voix, et réembarquez.

L'huile était déjà à bord de *Titan*. Un marin tira sur un de ces serpents blancs et le trancha net. Il récidiva tandis que le canot rejoignait *Titan*.

— Alors, Kalvi, c'étaient des inventions ?

— Non, professeur, reconnut le marin, j'ai jamais eu si peur de ma vie, je crois.

La vedette quitta l'anse étroite pour le chenal plus large, véritable bras de mer vers le nord, s'infléchissant légèrement vers l'est. L'équipage murmura quand le professeur donna le cap au nord.

— On va au-devant d'ennuis, cria Kalvi. Il n'y a pas de passage là-bas, professeur, rien que cette saleté d'amibe...

— Il suffit d'un peu de vigilance et nous ne risquons rien. Elle ne peut attaquer la coque par en dessous. Il lui faut des interstices, des

fentes et notre vedette est neuve, saine. Les pseudopodes ne peuvent que grimper sur le pont, il suffira de les trancher pour les faire se rétracter.

— Vous avez vu ? Il y en avait trois bonnes douzaines sur la plage aux phoques... On n'aurait pu les trancher tous en même temps. L'un de nous y aurait laissé sa peau.

Klose n'écoutait pas. Soudain il pensait que les phoques de cette plage paraissaient ne pas avoir souffert de la présence de ces serpents de protoplasma. Jelly ne s'était attaquée qu'aux peaux mortes.

— Il y a là un mystère qui m'échappe, dit-il à Ruydas...

— On n'a pas récupéré la viande, seulement l'huile. Mais comment l'analyser ?

C'était le problème. Mais le plus urgent était de calmer les marins qui chuchotaient entre eux.

— Nous allons longer cette masse animale à distance, expliqua le professeur. Je vous promets de ne pas aller plus loin si au bout de quarante-huit heures nous n'avons rien découvert.

— Quarante-huit heures sans dormir, fit remarquer Kalvi. Même si je suis du quart de repos je ne pourrai m'empêcher de monter sur le pont pour l'inspecter. Et tout le monde en fera autant, même vous, professeur. Cette saleté est affamée... Vous avez vu comment elle a raclé les peaux que nous avions abandonnées ?

— Oui, mais elle n'a pas touché aux phoques vivants, sinon nous n'en aurions pas trouvé un seul.

— Ben c'est vrai, ça... Faudrait donc connaître le secret des phoques ? Il faut retourner là-bas, en choper un ou deux et les autopsier, c'est comme ça qu'on dit, professeur ?

— Je ne suis pas médecin pour le faire.

Ils continuèrent vers le nord, se rapprochant des douces montagnes. Tant que la visibilité resta bonne les marins acceptèrent la situation, mais lorsque les brumes montèrent de la mer avec la nuit ils se montrèrent effrayés. Ils s'étaient armés de haches, de coutelas pour patrouiller sans arrêt et Klose participait à cette veille générale tandis que *Titan* naviguait à petite vitesse.

— L'endroit est vraiment dégagé de tout iceberg, soupira-t-il. Nous pourrions nous reposer, sans cette menace. Et le bras de mer s'élargit encore, devient une véritable mer intérieure.

Il fit appuyer sur tribord et on longea des côtes accores. Un projecteur plongeant directement dans l'eau à l'avant ne révélait aucune saillie dangereuse. Il semblait que les socles aient fini par fondre dans une eau qui se réchauffait lentement.

— Nous devons être dans ce qu'on appelle le courant japonais. Un courant chaud.

— C'est quand même découpé bien droit, fit remarquer un marin. Comme à la tronçonneuse à glace.

Le jour se leva sur des visages blêmes, fatigués par la tension soutenue qui avait régné toute la nuit. On avait avalé des boissons chaudes, mangé, cependant la fatigue était quand même lourde à porter. Ruydas, qui s'était endormi dans la petite cambuse, poussa un cri dans son sommeil et se dressa comme un fou. Il avait rêvé qu'un pseudopode l'étouffait comme un gros serpent de jadis.

— Cette putain de brume, se plaignaient les marins. On doit être près du monstre.

— Pourquoi l'avoir appelé Jelly ? C'est doux, la gelée, et cette horreur ne mérite pas un tel nom.

Le brouillard tombait en grésil, mais plus au nord, et vers le milieu de la journée, il se transforma en pluie, l'air paraissant se réchauffer.

— J'ai comme l'impression qu'une haleine chaude me balaye le visage, dit Ruydas. Vous croyez, professeur, que Jelly émet de la chaleur ?

— Très certainement. Une masse aussi énorme, peut-être des millions de kilomètres cubes, même s'il s'agit d'un unicellulaire, doit fournir une énergie et toute énergie est suivie d'un dégagement de chaleur.

— Ce qui expliquerait que la pluie remplace la neige ?

— En quelque sorte, oui.

Lorsqu'il alla relever le cap il eut une bonne surprise. On était franchement au nord-est depuis quelques instants. La côte s'infléchissait et l'eau était très profonde, insondable.

— Je le savais qu'il pouvait exister un passage le long de Jelly. À cause de la chaleur évidemment...

— Nous en sommes à combien ? demanda Kalvi, les joues poivre et sel d'une barbe de deux jours.

— Dix, vingt kilomètres... Je ne peux dire exactement.

On envoya des coups de sirène pour étudier le temps de retour de l'écho.

— Il y a une falaise en face.

Une sorte de gorge large d'une centaine de mètres, mais au-delà c'était peut-être la pleine mer.

CHAPITRE XII

Durant toute la journée, Yeuse avait tenté de rameuter les souvenirs érotiques qui jalonnaient son passé, essayé de recréer un climat sensuel pour ne pas donner l'éveil à Floa Sadon, mais dans le fond d'elle-même restait de marbre, n'éprouvait plus le moindre désir pour son ex-amie. Pourtant il lui fallait donner le change, apparaître à la fois amoureuse et boudeuse, rongée par des impératifs charnels mais sur la réserve. Autrefois elle était comédienne dans un cabaret un peu spécial. Elle y jouait le rôle d'une actrice d'avant l'ère glaciaire, une certaine Marilyn Monroe dont les quelques films retrouvés dans les glaces, les G.I.D., gisements intellectuels diversifiés, avaient conquis un vaste public. Après des siècles cette femme était devenue un mythe et le numéro de Yeuse, dans ce cabaret un peu minable, avait connu un succès durable. Le Kid, on l'appelait alors le Gnome, avait aussi appartenu à la même troupe et intervenait toujours dans les différentes séquences, arborant un phallus postiche démesuré, ce qui faisait rire les bourgeoises venues s'encanailler dans ce train de plaisir. Il lui fallait donc jouer la comédie du désir irrésistible et elle s'y consacra durant des heures.

Elle avait envoyé une lettre à Floa Sadon, dans laquelle elle s'excusait d'avoir été trop farouche la dernière fois, faisait allusion à quelques épisodes brillants de leur vie autrefois, mais affirmait qu'elle maintenait ses revendications, terminant en disant qu'elle ne mélangeait jamais le plaisir et ses préoccupations politiques, mais qu'après tout elle n'était qu'une faible créature dans certaines circonstances.

Cette lettre aurait-elle le pouvoir d'enflammer sa destinatrice ? N'aurait-elle pas dû être plus directe, Floa Sadon ne s'embarrassant

pas de subtilités en règle générale ? Oui, mais ça, c'était jadis. Depuis, les obligations diplomatiques, les hypocrisies inhérentes à sa haute fonction l'avaient rendue peut-être plus rusée.

Le sort en était jeté et elle ne pouvait plus reculer. Son corps ne vibrerait pas et elle serait incapable de participer pleinement à cette intimité retrouvée. Il lui fallait rester froide mais non frigide, laisser croire à sa partenaire qu'elle atteignait des vertiges de bonheur physique.

Moralement prête, du moins elle l'espérait, elle soigna son apparence. Elle ne se voulait pas stupidement provocante mais tout de même désirait offrir la vision d'une femme en état de consentir à tout pourvu qu'on la traite avec douceur.

Le soir Margreth lui apporta un plateau mais le garde en apportait un autre.

— Voyageuse présidente vous fait dire qu'elle viendra partager ces quelques amusements avec vous et vous prie de l'attendre. Elle sera ici dans une heure.

La voix était sèche, réprobatrice, mais Margreth en cachette du garde avait un petit sourire qui en disait long. Seule, Yeuse n'eut même pas envie de manger, la gorge serrée et vaguement écoeurée par sa duplicité future.

Elle ne s'attendait pas à voir arriver Floa Sadon prête à se jeter sur elle dès la première minute, mais qu'elle fût en uniforme de colonel, le visage fermé, et à peine polie, l'inquiéta. Sa supercherie était éventée et le plan des Rénovateurs à l'eau.

— J'ai eu une journée chargée... Des grèves, des émeutes et j'ai dû inspecter le service d'ordre qui patrouille dans la ville. Donne-moi une vodka-orange. C'est du jus synthétique depuis que la Banquise ne livre plus de l'authentique.

La Banquise avait possédé des serres arboricoles immenses et Yeuse se trouva devant un dilemme. Fallait-il faire celle qui n'a pas l'intention d'engager le fer ou bien détourner la conversation sur la débâcle de la Banquise, précisément ?

— Je t'en prie, trancha Floa, laissons nos querelles de côté. Tu es très mignonne, ce soir. J'ai chaud, très chaud.

Elle dégrafa le haut de son uniforme et Yeuse comprit qu'en apparaissant ainsi elle voulait affirmer sa supériorité, entendait rester la maîtresse, jusqu'au bout, de leur rencontre. Il suffisait de

jouer la fille soumise, en somme. Et Yeuse devina que depuis qu'elle était devenue P.-D.G. de la Panaméricaine, Floa se sentait diminuée, amoindrie, et qu'elle comptait reprendre sa revanche.

Le haut d'uniforme s'ouvrit sur les seins nus de son ex-amie qui avala d'un trait son mélange.

— Viens, dit-elle.

Yeuse se révolta et ce ne fut pas de la comédie.

— Ma lettre exprime des regrets, murmura-t-elle, pour mon attitude, mais ne va pas jusqu'à promettre mon entière soumission.

— Faut-il que je me traîne à tes genoux ? lança Floa d'une voix rauque.

Elle se leva et vint vers le fauteuil de Yeuse qui se sentit devenir glacée. Floa avait eu de nombreux amants mais tout autant de maîtresses. On racontait sur elle qu'elle débauchait les femmes de chambre mais qu'elle s'était, par exemple, toujours soumise à l'ancienne P.-D.G. de la Panaméricaine, l'énorme, l'affreuse Lady Diana. Et dans une vision de chairs adipeuses enrobant le corps encore ferme de Floa, Yeuse ne pouvait que ressentir du dégoût. Et pourtant l'autre la soulevait sous les aisselles, la plaquait contre elle et cherchait sa bouche. Elle ferma les yeux, se montra coopérative.

Floa l'écarta et la regarda avec des yeux qui lui parurent soupçonneux :

— Aide-moi à ôter mes bottes.

Elle s'assit au bord de la couchette et suivit les gestes de Yeuse qui tirait sur son pied gauche :

— Ôte cette robe de chambre.

Yeuse se contenta de dégager ses épaules avec une sorte de pudeur, mais Floa se pencha pour ouvrir le vêtement :

— Tu as toujours de beaux seins. On dirait une jeune fille.

Yeuse rougit et c'était involontaire. Elle se sentait troublée non pas physiquement, plutôt honteuse, mais pourtant elle continua d'obéir.

— Cette culotte qui me serre trop, maintenant.

Floa ne portait rien, même sous la culotte, pour que celle-ci la moule étroitement. Elle devait aimer exciter son état-major, peut-être se livrait-elle au cours de ses inspections à quelques officiers ou sous-officiers qui attiraient son attention. Peut-être même qu'avant de venir la rejoindre un homme l'avait besognée.

— Je me sens mieux, soupira-t-elle.

Elle se renversa en arrière appuyée sur ses coudes, couvant Yeuse d'un regard filtré par les paupières mi-closes, des paupières fardées en gris qui leur donnait un air d'éternelle inassouvie. Yeuse était à ses genoux et d'un coup elle l'enserra dans ses cuisses, poigna dans ses cheveux :

— Aime-moi.

De cette passion ancienne, qui les avait souvent jetées haletantes dans les bras l'une de l'autre, restait à sa grande surprise un automatisme qui ne lui causa aucune gêne. Elle se souvenait tout à coup comment fêter ce sexe offert et s'y employa docilement. Très vite sa partenaire exprima sa satisfaction dans un râle soutenu.

— Allons manger et boire.

Ce fut le plus difficile pour Yeuse, leurs nudités autour de la petite table, ces frôlements de la main de Floa comme si elle était un animal domestique, le vin baptisé champagne que l'autre lui fit boire et qui coula sur ses seins intentionnellement pour que la grande bouche rouge les aspire.

Dans son empressement Floa bouscula la table, les plateaux, et ce fut en écrasant les petits fours et les sandwiches raffinés que Yeuse dut se soumettre aux caprices de sa visiteuse. Elle réussit à mimer la jouissance, l'orgasme au moment même où Floa ne dissimulait pas vocalement la sienne.

— Toujours aussi ardente, mon chou... Tu vois comme on s'entend encore bien, malgré les années ? Moi, je me souviens de ce que tu aimais particulièrement, mais allons dans la couchette pour cela.

Cette fois Yeuse eut peur de se noyer mais Floa était trop sûre d'elle-même, trop impérative. Et elle commençait à utiliser des bouts de phrases qui prouvaient que son plaisir était moulé dans un fond de sadisme :

— Je te tiens, ma petite P.-D.G. panaméricaine...

Ou encore :

— Si tes voyageurs te voyaient... Qui sait si une caméra ne filme pas tes successives pâmoisons.

Yeuse se crispa. Elle y avait songé. Floa était capable de prévoir un avenir de chantage.

— Mais non, sois sans crainte.

Justement non. Peut-être aurait-elle dû y réfléchir.

— Là, tu vois que tu aimes ça... Tu es ma chose fragile...

Comme elle-même l'avait été sous les étreintes adipeuses de Lady Diana.

— Ton plaisir est celui que je veux bien te donner. Dis-moi que personne n'en obtient jamais autant de toi ?

Yeuse gémit une vague approbation qui satisfaisait sa redoutable complice.

— Tu as soif ?

Elle alla lui chercher à boire, fit passer le champagne de sa bouche à la sienne :

— Parfois je voudrais être un mâle pour te pénétrer toute.

Lorsqu'elle parla de retourner chez elle, Yeuse, effrayée et pourtant désireuse de rester seule enfin, la supplia de partager sa nuit.

— Nous allons dormir et dans quelques heures...

Elle chuchota quelque chose à l'oreille de Floa qui gloussa comme une adolescente.

— Mais dis donc, pour quelqu'un qui me déteste tu en fais beaucoup.

Trop ? Yeuse prit un air boudeur :

— Je croyais être plus forte.

— Non, tu es faible et il te faut une maîtresse comme moi. Si tu l'avais voulu nous aurions pu faire de grandes choses mais tu le prenais de haut, voici encore un an... Tu étais la reine de la Panaméricaine et moi, une pauvre Transeuropéenne fauchée, mendiante.

Souriante, mais l'œil dur, elle lui tordait la pointe d'un sein, et Yeuse pensa qu'elle allait devoir subir des brutalités maintenant que la libido de Floa était repue.

— Une petite salope, hein, qui mériterait bien qu'on la frappe, qu'on la fesse à coups de cravache. J'ai bien failli l'amener puisqu'elle fait partie de l'uniforme des blindés...

Yeuse n'avait pas besoin de jouer la peur. Elle était prise dans un piège. Se défendre, c'était montrer à Floa qu'elle n'était pas la fille soumise qu'elle croyait.

CHAPITRE XIII

Chaque fois qu'il se branchait sur le campement de la secte, il tombait sur sa statuette, et ça l'agaçait. Il rêvait de descendre la voler pour la détruire. Le docteur Isaie lui assurait que le père Faro devenait impatient de le voir choisir parmi les victimes offertes à son diabolique désir.

— Écoutez, faites monter qui vous voulez. Si vous ne voulez pas en profiter gardez-la dans une cabine. On verra ensuite.

— La malheureuse sera prisonnière et s'ennuiera à mourir.

— C'est la seule solution, sinon il peut se montrer très désagréable. Lorsque nous irons tripatouiller le système digestif et intestinal de la Bête, il sera libre d'agir et vous pourriez retrouver cette salle complètement détruite par les adeptes de l'Église de la Rénovation Apostolique.

Gus résistait, redoutait ses propres faiblesses si, par exemple, Thresa, enfermée dans une cabine voisine, offrait une tentation permanente. Cette fille était douée pour la lascivité et finirait par le séduire. Or il était certain d'éprouver des remords et une grande gêne par la suite, ne voulait pas vivre les jours suivants avec la hantise de s'être comporté comme un porc.

— Une fois dans l'estomac broyeur nous aurons fait un grand progrès. Mais pour réactiver ces muscles puissants, ce sera autre chose... Il faut qu'ils deviennent comme de l'acier pour pulvériser la nourriture aussi finement que le font les micro-ondes... De l'acier.

Toujours aucune trace de zigzag du satellite électro-magnétique qui errait dans la couche des poussières lunaires. Mais la caméra n'avait exploré qu'un sixième de ces strates.

— Écoutez, dit Isaie, faites monter la petite et je suis prêt à me dévouer pour vous. Elle sera si satisfaite qu'elle pourra ensuite jurer

que le Démon, vous-même, l'avez possédée diaboliquement. Je la connais, Thresa... Il suffira de quelques friandises pour obtenir d'elle un récit qui fera dresser tous les cheveux de cette bande de fous.

— Je vous servirai, en somme, de pourvoyeur de chair fraîche.

— N'exagérons rien, chair fraîche... il y a des années qu'elle complaît les fantasmes du père Faro.

— Contrainte et forcée au début.

— Vous mettez de la morale où il n'y en a pas besoin. Le père Faro n'a qu'à claquer des doigts pour que chacun de ces imbéciles se soumette corps et âme. Alors, vous savez... Il y a endoctrinement, dépersonnalisation, conditionnement, d'accord. Mais il y a aussi notre mission dans la tripaille de ce Bulb agonisant. S'il meurt, nous mourrons, et permettez-moi de vous rappeler que ce sera épouvantable de crever dans la pourriture qui montera jusqu'ici, les crispations de la Bête, les soubresauts, les puanteurs, les implosions et les explosions...

Gus le trouvait lyrique par moments mais il n'exagérait presque pas. Seulement, le Bulb, en l'état actuel, pouvait encore tenir des années. Son agonie était à l'image de son immensité. Pouvait s'étaler sur un quart, un demi-siècle.

— Non, dit le docteur quand il eut répondu, vous vous trompez. Ça peut aller très vite, au contraire. Il mourra mais continuera à apparaître intact, sauf la pelade et les parasites qui le rongent mais l'intérieur ne sera plus vivable en quelques jours... Système de renouvellement d'air, système hydraulique déjà, plus climatisation...

— Il se sent mieux ces derniers temps.

— Un palier dans la maladie et puis nouvelle chute brutale qui peut s'avérer mortelle. Vous ne pensez qu'à ce petit satellite qui zigzague dans l'espace mais soyez plus réaliste.

— En bas j'ai des amis qui attendent que je ralentisse le réchauffement et je suis fidèle en amitié. D'autant plus que Lien Rag est un parent, un Ragus comme moi.

Il finit par céder au sujet de Thresa et celle-ci acquit un prestige énorme auprès des siens. Depuis la salle des contrôles Gus la voyait parader devant sa statuette, la désigner en pouffant. Le père Faro paraissait songeur, regrettant peut-être ce choix. Les adeptes de la secte, après quelques jours de nudisme, s'étaient rhabillés et Isaie

amena la fille dans son habituelle robe écrue qui descendait sur ses pieds.

— Voilà la belle enfant.

Celle-ci, comme l'autre fois, contemplait les cadrans avec de grands yeux, mais Gus fit signe au docteur de l'emmener. Isaïe l'installa dans une cabine avec toutes sortes de sucreries, des boissons, y compris de la vodka. Lui-même avait dû en avaler quelques gorgées car il paraissait guilleret.

— On va pouvoir s'occuper sérieusement de la future opération du Bulb. Il faut que je révise mes notions de chirurgie pendant quelque temps.

Constatant que la modification de son système digestif approchait, le Bulb commençait d'ergoter, voulant chaque fois d'autres précisions, émettant des doutes sur les qualités du petit docteur qui se contentait de ricaner.

— Il ne va pas se dégonfler tout de même... Je pense qu'au début il faudra une alimentation mixte. Commencer très faiblement, un faible pourcentage de viande absorbée par la bouche, le reste par micro-ondes... Il est drôlement équipé pour déchiqueter et mâcher, vous avez vu ? C'est un mouvement de va-et-vient doublé d'une sorte d'aspiration. Il faudra vérifier l'état de sa bouche, belle exploration à l'extérieur en perspective, hein ?

Gus se sentait débordé, dépossédé de sa tranquillité avec ce petit homme toujours fébrile, cette fille qui attendait dans une cabine son bon plaisir, ses recherches sur le satellite électromagnétique à énergie atomique, cette histoire d'opération du Bulb. Il s'était fixé un calendrier sur ordinateur et quand il le consultait était pris de vertige.

— Après ça, vous n'aurez qu'à prendre un repos bien mérité, se moquait le docteur Isaïe. Avec la belle Thresa. À propos, mon projet ne tient plus, c'est vous qu'elle veut, pas moi. Elle se fait des idées, à cause de la statuette. C'est ennuyeux pour vous, non ?

Lorsque le docteur eut rejoint les siens – Gus, sur ce point, était intransigeant et l'obligeait à redescendre d'un niveau en fin de journée –, il traîna dans la salle des contrôles mais finit par aller à la cuisine où il trouva Thresa juchée sur un tabouret, en train de regarder les instructions d'un container de conserves.

— Je voulais vous faire du poulet à la méthine, c'est quoi la

méthine ?

— Je n'en sais rien, ouvrez et regardez.

Elle lui jeta un regard en coulisse tandis qu'il se préparait à boire.

— Je peux en avoir ? minauda-t-elle. Ça a l'air bon.

Il lui passa son verre. Elle goûta et grimaça :

— Le docteur ajoutait autre chose qui améliorerait.

— Le docteur est un ivrogne... Tenez.

Il versa une rasade d'alcool dans son verre tandis qu'elle ouvrait le plastique :

— Ça sent bon. Ça doit être ces petites choses molles qui flottent autour des morceaux de poulet, les méthines.

Plus tard elle faillit se brûler avec le système de chauffage alimentaire, n'arrêtait pas de le frôler et de demander à boire. Il croyait l'endormir avec l'alcool mais elle s'excitait de plus en plus et finit par faire des plaisanteries grotesques sur la seule jambe qui lui restait, que c'était encore heureux et qu'elle était impatiente de voir. Il faillit la gifler et retourna dans sa salle des contrôles, s'efforça de travailler tard avant d'aller jeter un coup d'œil à la cuisine. Elle dormait allongée sur une table de découpage, les cuisses à l'air. Il ne pouvait rien faire pour elle que la protéger d'une couverture mais furtivement il embrassa son genou droit, fut ébloui par la douceur de sa peau, recommença un peu plus haut, s'attendant à ce qu'elle se réveille en s'esclaffant mais elle était bien ivre morte. Il la couvrit avec soin mais ne put sortir ainsi sans retourner soulever la couverture et appuyer ses lèvres en haut de ses cuisses. Cette fois il alla jusqu'à son sac de couchage dans la salle des contrôles mais ne put dormir avant des heures.

Ce fut le docteur Isaie qui le réveilla de sa voix haut perchée et qui établit le diagnostic en voyant son visage défait :

— Cette fois elle vous a bien eu, hein ? Infatigable, hein ? Je m'en doutais quand elle n'en finissait pas de glousser dans la couche du père Faro.

Mal assuré sur ses mains, Gus aurait voulu éviter qu'il n'aille dans la cuisine, mais Isaie avait trop envie d'une rasade d'alcool et il revint émerveillé :

— Sur la table de découpage ? Quel acrobate, mon cher ! Je n'aurais jamais cru ça de vous... Et vous l'avez épuisée car elle dort

encore avec une de ces têtes...

Gus alla prendre un café mais Thresa dormait toujours. Elle ronflottait même.

CHAPITRE XIV

La libraire Ladira se trouvait avec les rescapés de Rooky quand le dirigeable atterrit. Depuis le ciel l'équipage avait repéré les lumières formant un soleil à proximité de grandes serres, et n'avait eu aucun mal à poser l'aéronef.

Il fallait faire vite, mais Songe avait préparé sur un document les matériaux et les objets de première nécessité qu'elle espérait revenir chercher un jour. On refaisait le plein des réservoirs avec une huile de morse purifiée.

— Elle est plus rare désormais mais les bonzes Rénovateurs mystiques nous aident beaucoup. Ils sont immensément riches... On leur donne le titre de Frères... Ils sont aussi dangereux et Liensun a failli devenir leur victime. Pourtant ils restent fidèles aux Rénovateurs, s'inquiètent de la débâcle à l'est. Ils se sont toujours intéressés aux dirigeables. Ici, dans ces serres, Liensun en a remonté un venu des Échafaudages et ils ont même fourni le moteur. C'est avec cet appareil que Liensun est allé tirer Charlster, le professeur, de son train pénitencier en Antarctique. Ce garçon était d'une audace folle.

Songe la trouvait émouvante avec son adoration du terrible garçon. Maternelle et aussi amoureuse, mais l'estimait trop âgée pour avoir tenté quoi que ce soit.

— Les Frères sont prêts à financer la construction de plusieurs dirigeables. Ils ont peur pour leur famille, leurs trésors... Avec ces appareils ils pourraient fuir une débâcle... Il paraît qu'un chenal commence à se créer à seulement quelques kilomètres de notre inlandsis. Si l'océan réapparaît, les glaces de la terre ferme vont glisser vers lui.

— Ils investiraient dans une pareille construction ? lui fit

répéter Songe. C'est une idée à creuser, à soumettre au collectif. Nous songions à une Compagnie mais nous n'avons pas les moyens...

— Les Frères ne parlent jamais à la légère. Ils procureraient un lieu discret desservi par une voie privée, le matériel nécessaire et même des ouvriers... Ils sont une demi-douzaine parmi les plus puissants qui ont fondé une société secrète... L'idée d'une Compagnie les séduirait... Une fois qu'ils seront à l'abri avec leur parenté et leur or... Je vais m'en occuper et je vous enverrai des messages radio.

— Il faut partir, annonça le chef de bord. Le jour nous surprendra, sinon.

On avait embarqué les rescapés de Rooky dans une nacelle spéciale. Le filtre à hélium ronronna, emplissant les ballonnets et le petit dirigeable s'éleva lentement. Pour l'empêcher de tourner il aurait fallu mettre le moteur en route mais c'était risqué.

— Ils vont tous être malades, dit Songe en faisant allusion aux jeunes gens entassés à côté.

— Encore quelques minutes, le temps de gagner une hauteur suffisante.

L'accueil aux Échafaudages fut simple mais émouvant. Rigil n'avait pas voulu du grandiose pour recevoir ces repentis. Il n'oubliait pas qu'ils avaient quitté la colonie à cause de lui. Il ne s'entendait pas très bien avec les jeunes ni avec grand-monde, d'ailleurs, mais il passait pour intègre et obstiné et cela lui valait de rester à la tête du collectif.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-il à Songe.

— Une fissure s'ouvrirait à quelques kilomètres de l'inlandsis chinois, au sud-est très exactement. Vous aviez entendu parler des bonzes Rénovateurs mystiques ?

— Ceux qu'on appelle les Frères ? Bien sûr...

Elle lui parla de la crainte de ces riches trafiquants, de leur désir d'investir dans les dirigeables.

— Voilà comment fonder une Compagnie puissante, dit-elle. Ils ont les moyens et nous les plans.

Peut-être furieux de ne pas avoir été le premier réceptionnaire de cette nouvelle il se taisait. Son visage n'exprimait rien.

— On peut y réfléchir, dit-il.

— Comment, y réfléchir ?... Il faut en parler au collectif ce soir.

— Hé ! doucement. D'abord je veux que Ladira me fournisse des précisions. On ne va pas s'emballer sur de simples ragots.

— Ladira n'est pas une femme écervelée. Si elle m'a dit cela c'est qu'un Frère lui en a parlé.

— Mais le collectif a d'autres sujets plus urgents. Quand Ladira nous aura fourni un dossier, nous enverrons une commission là-bas qui rencontrera ces gens-là... Je me méfie car Liensun leur a joué des tours pendables et je suis sûr qu'ils ne cherchent qu'à se venger. Ladira est parfois trop crédule.

Songe n'insista pas mais resta furieuse une bonne partie de la journée. Rigil allait s'arranger pour rester le seul maître du projet, alors qu'elle se passionnait pour cette ouverture vers un autre univers, vers cette échappatoire loin des tristes vallées du Tibet.

Son ami Fangh parut lui aussi peiné de la voir tellement enfiévrée par ce projet.

— Tu veux quitter ce pays, me quitter ?

— Non. Mais quelle idée formidable, ces dirigeables géants capables de transporter des centaines de tonnes de marchandises. Le seul moyen de communication actuel qui se moque de la fonte des glaces et de la boue.

— Mais redoute les vents. N'oublie pas. Et les plus grands seront les plus exposés.

Alors elle comprit que, par dépit d'un côté, jalousie amoureuse de l'autre, elle se trouvait coincée, obligée de dissimuler sa grande espérance. Il lui faudrait ruser, convaincre le collectif. Elle souhaitait retourner à China Voksal, rencontrer les Frères. Elle pensait à Liensun qui, lui, avait eu toutes les audaces, n'avait reculé devant aucun moyen pour parvenir à sauver le professeur Charlster. Ce nom du professeur déclencha en elle une idée. Elle décida d'aller le trouver. Sachant bien qu'il prendrait sa visite pour de timides avances, mais elle pouvait bien supporter quelques menues privautés afin que le projet dirigeable progresse.

— Liensun ? C'est un être fantasque, incontournable, imprévisible mais capable de grandes choses, mon enfant. Tu as bien fait de venir me voir.

Il posait la main sur son épaule, lui caressait le cou du bout des doigts.

— C'est une excellente idée... Si ces bonzes sont ce qu'on dit, immensément riches, il faut aller de l'avant.

Sa main glissait dans son dos mais elle faisait celle qui trop passionnée par son sujet ne se rend compte de rien. Viendrait le moment où il lui faudrait esquiver.

— Bien sûr, Rigil est contre parce que ce type est un tiède. Tout l'effraye.

— Surtout quand il n'en a pas eu l'idée.

— C'est aussi vrai... Mais ces dirigeables seront-ils acceptés par des populations qui ne se doutent pas que nous sommes dans un processus irréversible de fonte des glaces ?...

— Il faudra la libre circulation de l'information.

La main du professeur glissait encore et lui paraissait glacée. Elle ne portait qu'un vêtement léger qui devait laisser filtrer sa propre chaleur. Le vieux savant paraissait s'enflammer. Lorsqu'il commença de lui caresser les fesses elle s'écarta :

— Voyons, professeur !

— Tu es si cambrée et elles sont si rondes qu'on ne peut résister au désir de les tapoter... Tu sais que je pourrais être ton grand-père ?

C'était ainsi qu'il paralysait ses petites étudiantes qui par respect n'osaient plus se plaindre. Certaines subissaient, disait-on, pire que de simples tapotements sur les fesses.

— Professeur, je vous demande d'y réfléchir... Je reviendrai vous voir souvent.

— Tu devrais porter des robes, de temps en temps, lui cria-t-il avant qu'elle ne prenne la porte.

Charlster, ce vieux lubrique, avait une qualité. En dehors de sa libido toujours en éveil il se consacrait jour et nuit à une idée nouvelle, la creusait et en décortiquait les avantages, les inconvénients sans prendre une seule note, était capable d'un exposé de plusieurs heures sur le sujet. Songe comptait sur cette faculté pour qu'un jour, en plein collectif, il se mette à défendre l'idée des dirigeables construits à China Voksal avec l'argent des bonzes Rénovateurs mystiques.

Le petit dirigeable reprit sa fonction d'engin de manutention et de levage, véritable grue géante qui tirait des câbles de téléphériques à travers toutes les vallées de la Compagnie. Songe

finissait par trouver regrettable le sous-emploi de l'appareil. Pourtant la colonie en profitait largement. Charbon, riz, lichens et même déchets végétaux pour les animaux.

— Ladira confirme qu'elle peut nous acheter du blé, dit Rigil, en pleine séance du collectif. Nous pourrions déjà aller prendre un premier container de dix tonnes, ce qui nous assurerait plus d'un mois de consommation de farine... Mais ce blé est très cher... Les Rénovateurs de China Voksals peuvent payer la première livraison mais pas les autres.

En vain, Songe attendit que Rigil fasse allusion aux bonzes et à leur projet de dirigeables. Elle lorgna du côté de Charlster qui, un sourire bonasse sur ses lèvres parcheminées, se tournait les pouces d'un air béat.

Elle comprit qu'elle devait retourner le voir et il l'accueillit joyeusement, voulut qu'elle colle son œil au télescope spécial pour admirer le Soleil. Grâce à un écran noir elle vit un cercle d'où jaillissait comme une chevelure. Il profita de sa position pour la caresser tranquillement.

— Professeur...

— Je sais, mais que veux-tu, à mon âge c'est peut-être la dernière mignonne petite croupe qui me tombe sous la main. Je peux mourir, là, maintenant, et j'emporterai un souvenir merveilleux.

— N'y faites pas au chantage. Vous avez réfléchi aux dirigeables ?

— Je ne fais que ça mais j'aimerais que nous travaillions ensemble sur un projet cohérent à proposer au collectif. Tu viendrais deux heures chaque soir...

— Et vos cours d'astrophysique ?

— J'ai arrêté provisoirement...

Seuls quelques garçons continuaient d'assister aux leçons, les filles ayant fini par oser se libérer de ce joug contraignant. Songe dut s'éloigner prestement car les mains s'insinuaient vraiment trop hardiment.

— Vous êtes capable de mettre seul un projet sur pied... Si vous devez passer votre temps à m'importuner rien n'avancera...

— Tu es bien cruelle avec moi, soupira-t-il. Pourtant, tu sais, je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, et même je vais te dire

qu'avec l'âge j'ai tout le temps de prendre mon temps.

CHAPITRE XV

— Ce n'est plus un cargo charbonnier, remarqua Liensun du haut de la falaise, mais un îlot à la végétation abondante. Même la cheminée commence à disparaître, les plantes n'ont pas l'air de souffrir de cet excès de suie et de soufre.

Il rentrait avec Guhan et un autre d'une expédition sur la banquise, à la recherche de cette station qui devenait mythique. Pourtant Lane et Evila l'avaient trouvée, s'y étaient approvisionnés.

— On est tellement occupés à chercher qu'on ne nettoie plus la *Vieille Patache*. Demain on lui refera une beauté.

Mais le lendemain une équipe trouva un réseau interrompu net au bord d'une falaise. Était-ce le Cancer Network ? Liensun alla sur place, compta les voies mais resta perplexe. Lane lui-même ne pouvait se prononcer.

— Il me semble que la dernière fois il y avait plus de voies. Mais cette partie a été bouleversée... Il y a une grande crevasse plus loin, au fond de laquelle on voit l'océan et j'ai même aperçu de grandes ombres de requins ou de grands poissons.

— Va-t-on remonter vers l'est ? demanda Liensun.

Ils hésitaient. Il pleuvait, comme deux jours sur trois, et ils pataugeaient dans des mares qui s'écoulaient mal, et qui parfois gelaient.

— On va crever avec notre charbon, grommela Lane. On aurait mieux fait d'accepter les conditions du Kid. On serait pépères, maintenant.

— À son service, oui, fit Liensun, hargneux.

— Pourquoi le détestes-tu ?

— Parce que ce petit mal foutu est trop arrogant.

— Tu peux l'être aussi. Tu veux que je te dise, tu le hais parce

qu'il est le père adoptif de Jdrien, le Messie des Roux, et que tout le monde sait qu'il adore ton demi-frère.

Liensun remonta le réseau sans répondre. On pouvait dire ce qu'on voulait. S'il le fallait il resterait seul à bord du cargo et poursuivrait son rêve. Un jour ils devraient s'incliner devant les Cargos du Soleil, et le Gnome de Titan ne serait plus qu'un roitelet d'un îlot sans avenir.

— Je suis sûr qu'il y a la station au bout.

— La station fantôme ?

— Ou une autre.

Il marchait sans se soucier de savoir s'il était suivi. Il pouvait tenir deux jours, avait du matériel de survie. Il apostropha Evila un peu plus tard :

— Toi aussi, tu en as marre, tu regrettes le Kid ?

— J'ai envie qu'on en finisse... Ce cargo est minable, plein de poussière de charbon. On en respire, on en bouffe, on en trouve dans son lit et, si tu veux le savoir, j'en ai plein dans mon sexe et ça m'irrite.

— C'est toi qui avais trouvé le nom, les Cargos du Soleil.

— Oui, mais je regrette. Avec cette appellation j'ai créé une légende avant même qu'elle n'ait une parcelle d'existence réelle... J'ai été stupide.

Elle ajouta que de toute façon elle était mieux à marcher sur cette banquise sans même savoir où elle allait que de rester dans la *Vieille Patache*.

— C'est propre ici et cette pluie me fait du bien.

— Tu aurais dû repartir aux Échafaudages.

— Là-bas c'était pire encore... Et que peuvent-ils faire si les vallées sont inondées, coupés de tout, sans dirigeables ? Ils doivent crever de faim.

Lane affirma qu'il reconnaissait l'aiguillage qu'ils dépassaient et qui desservait une voie de garage.

— Mais on devrait apercevoir la station fantôme. Les ruines de sa haute verrière.

— Le vent a soufflé fort, depuis ta dernière visite. Tout a dû s'écrouler avec cette glace qui ne tient plus.

Pour le prouver Liensun balança un coup de botte et projeta une gerbe de glace molle devant lui.

— Ça devient de la soupe épaisse et rien d'autre.

— Une soupe aux pois secs, disait Evila. Où en ai-je mangé la dernière fois ? Peut-être aux Échafaudages. Ma mère savait la faire très bien.

— Aux Échafaudages on mange à la cafétéria, lui fit remarquer Liensun, tu débloques ou quoi ?

— Alors c'était encore plus loin dans le temps, à bord de ce train qui nous permettait de fuir Fraternité I et les Sibériens. Ça doit être dans ce train-là.

— Il faut s'arrêter, on n'y voit plus rien.

Ils installèrent la tente, se glissèrent dans l'étroit espace protégé de la pluie. Celle-ci martelait la toile avec obstination. Ils firent réchauffer une sorte de purée avec du soja et du poisson, mais Evila préféra jeter sa gamelle et s'enfoncer dans son sac de couchage.

— Tu sais, chuchota Lane à l'oreille de Liensun, je ne crois pas qu'on soit dans la bonne direction.

— Tant pis, on continue jusqu'à demain midi avant de faire demi-tour.

Il rêva de Ma Ker, la physicienne qui l'avait élevé, peut-être à cause de l'évocation de la base Fraternité I. Il était un gosse difficile, désagréable même, mais elle savait y faire avec lui. Il n'était pas auprès d'elle quand elle était morte.

Lorsqu'il se réveilla la pluie avait cessé et il sortit, mais les brumes étaient épaisses, gorgées d'eau, rendant l'air aussi irrespirable que si on lui avait plongé la tête dans un seau plein de liquide. Il marcha jusqu'aux rails et s'accroupit, les caressa de la main, espérant qu'ils vibreraient.

Ils restaient froids, inertes, preuve qu'aucun convoi ne circulait. D'ailleurs aucun train n'avait circulé de façon régulière depuis un siècle au moins, dans cette région.

Lane le trouva assis sur un rail. Curieusement, en fondant, la glace dégageait le réseau, les traverses. D'habitude l'ensemble avait plutôt tendance à s'enfoncer.

— Essaie de te souvenir... Lors de votre expédition à la station fantôme, est-ce que le Cancer Network donnait l'impression de continuer vers l'est ?

Surpris, le garçon inclina la tête :

— Il paraissait même intact. À perte de vue. Peut-être que les

aiguillages ont besoin d'un bon démontage mais dans l'ensemble il m'a paru encore praticable... Pourquoi cette question ?

— Au bout du Cancer Network c'est la Panaméricaine, la côte Ouest... Je me souviens bien du récit de Jdrien. Il se trouvait prisonnier de Lady Diana lorsqu'il s'est évadé. Yeuse l'accompagnait. Ils se ravitaillaient en huile dans de vieilles stations de chasseurs de phoques misérables où les habitants s'imbibaient d'alcool tiré du glycogène de foie d'animaux. Storm Station était la dernière station baleinière à l'Est, vouée à la chasse de la baleine terrestre.

— Elles retrouvent toutes leur élément naturel qu'est l'océan, fit Lane, rendu de plus en plus perplexe par le ton que prenait la conversation.

— Ces stations étaient des stations-igloos... On trouve des albatros géants dans ces régions qui signalent les trous à phoques. Plus tard, les gardes-côtes de Lady Diana ont retrouvé la trace des fugitifs et ont atteint la station fantôme.

— Mais où veux-tu en venir ?

— Avec ce réseau, nous pourrions retrouver celui des Disparus qui le rejoint là où le méridien 140, à partir de la ligne de changement de date, le coupe... Ou dans cette zone... Avec une loco, on pourrait chercher le passage d'un bras de mer vers l'est... Avec le cargo nous n'y arriverons jamais...

Peu à peu ses souvenirs revenaient :

— Je sais quel nom portait la station fantôme sur les vieilles, très vieilles *Instructions Ferroviaires*. C'était North Pacific Station. N.P.S. Puis les dirigeants panaméricains ont interdit la publication d'instructions sur le Cancer Network, ont fait détruire les anciennes. Ils avaient renoncé à exploiter cette banquise qui leur revenait à un prix exorbitant. Ils ont abandonné les colonies, les stations, même importantes, n'ont plus entretenu les voies, ont surveillé sévèrement tout ce qui venait de l'ouest... Pour eux, les colons étaient des aventuriers trop indépendants du pouvoir central...

— Nous ne sommes pas certains que ce soit North Pacific Station que nous trouverons au bout de ce réseau, plaida Lane. Tu sais, Evila est fatiguée, moi aussi. Nous devons rejoindre le cargo. Remontons vers le nord...

— North Pacific Station, répéta Liensun, plongé dans sa rêverie.

Si c'était Honolulu ? Si les cavernes conduisaient vers Pearl Harbor ?... Si la station fantôme était construite sur l'inlandsis d'Oahu ?

— Je ne comprends pas tes paroles, s'inquiéta Lane. Tu es sûr que tu n'as pas la fièvre ? C'étaient des cavernes de glace que j'ai vues, pas des cavernes creusées dans le roc.

CHAPITRE XVI

Elle avait bien essayé de veiller mais le sommeil profond de Floa Sadon l'avait engourdie, puis elle s'était endormie. Une main ferme la secoua et elle ouvrit les yeux. La chambre était illuminée et remplie d'une foule d'inconnus revêtus de combinaisons isothermes dont les visières étaient teintées de sombre. On ne distinguait pas leurs visages et elle faillit hurler de peur. Floa était en train de se débattre, nue entre les bras de deux personnages, certainement des hommes, vu leur carrure. Ils finirent par la maîtriser et un troisième apporta une robe de chambre dans laquelle ils enveloppèrent la P.-D.G de la Transeuropéenne. Le temps que la main qui lui écrasait le nez et la bouche laisse la place à un bâillon épais, elle poussa un cri strident. Yeuse crut que toute la garde du palais allait accourir mais rien ne se passa. Deux hommes emportèrent le corps ficelé de la jeune femme. Les autres faisaient signe à Yeuse de s'habiller, tournaient le dos. Elle alla chercher sa combinaison étanche et l'enfila rapidement.

— J'y suis, dit-elle.

Dans les couloirs du train-palais on ne voyait que des gardes ligotés. Mais ils étaient aussi endormis et elle pensa qu'on avait dû les droguer. Ils descendirent deux étages dans un monte-charge aboutissant à une cuisine, l'entraînèrent vers ce qui devait être une laverie-blanchisserie. Un regard était béant et on lui fit signe de descendre le long de l'échelle légère qu'elle apercevait. Elle se retrouva dans l'un des principaux émissaires d'égouts de la capitale, creusé à même la glace.

Pendant une demi-heure elle pataugea dans une eau infecte qui circulait mal à cause du froid. Le doublage des égouts était en partie détruit par la corrosion et les eaux usées circulaient directement sur

la glace, avec tous les inconvénients que cela entraînait.

Ils prirent un autre émissaire plus étroit et bientôt avancèrent dans une vapeur d'eau, épaisse comme les brouillards que l'on trouvait désormais dans la partie orientale du monde. Ayant vécu à Grand Star Station une partie de sa jeunesse, elle sut qu'ils approchaient de l'usine de fabrication d'eau potable pour toute la station. On y faisait fondre des tonnages énormes de glace venue des environs, en principe non polluée par les fumées des trains et les rejets des usines. Tout le quartier, situé aux confins de la verrière, vivait dans une perpétuelle brume mais bénéficiait d'une meilleure température. L'eau de fonte était refroidie dans des sortes de radiateurs qui diffusaient une bonne chaleur. Bien des miséreux vivaient dans des recoins, sous les wagons d'habitations, simplement protégés des regards par des cloisons en matériaux de récupération.

Ils remontèrent une autre échelle et, à l'odeur, elle reconnut l'usine d'équarrissage installée en dehors de la verrière protectrice des faubourgs.

Elle se retrouva dans un wagon décroisonné où l'attendaient des hommes et des femmes assis autour d'une table rectangulaire.

— Asseyez-vous, Yeuse Semper.

C'était rare qu'on lui donne son nom, encore plus rare qu'on le connaisse dans son orthographe exacte. Ces gens-là étaient à visage découvert et ne paraissaient pas inquiets, comme si la puanteur et le froid ambiant les protégeaient de toute descente de police. Ce froid, elle le reçut en pleine figure lorsqu'elle ôta sa cagoule de protection.

— Qu'avez-vous fait de Floa Sadon ? demanda-t-elle sur-le-champ.

— Elle n'est pas ici. Nous la gardons provisoirement en otage. Ne vous inquiétez pas pour votre amie.

— Ce n'est pas mon amie et si vos envoyés m'ont surprise couchée à ses côtés je ne faisais que suivre les consignes de Margreth.

— Oubliez le nom de Margreth, s'il vous plaît. Nous vous avons fait évader pour recueillir votre témoignage sur les événements du Pacifique. Malgré nos efforts et notre mobilisation il nous est impossible d'obtenir des précisions irréfutables. Jusqu'ici nous n'avons enregistré que des rumeurs impossibles à vérifier. Nos

filiales sont interrompues et nos relais radio ne fonctionnent plus.

— Vous êtes des Rénovateurs, si j’ai bien compris. Mystiques ou scientifiques.

— Est-ce d’une grande importance pour vous ? demanda une femme aux cheveux gris si courts qu’elle paraissait s’être rasé le crâne.

— Nous avons décidé de nous unir au sein d’une coalition, dit l’homme qui avait parlé le premier. Il est temps de nous rassembler car les événements se précipitent. Pouvez-vous nous faire un récit complet qui sera enregistré ?

— À cette heure-ci ?

— Nous ne pourrions pas nous maintenir ici tous ensemble, et nous aimerions que tous les responsables de cette coalition puissent entendre directement vos déclarations. Un enregistrement aurait moins de poids si nous devions l’écouter séparément et nous devons nous disperser avant l’aube. Vous-même serez transférée ailleurs.

— Tant mieux, car ça pue.

Elle obtint quelques minutes pour établir un plan de son récit, se demanda si l’odyssée de Kurts, Lien Rag et Gus devait être rapportée. Il lui fallait réfléchir très vite à ce qu’elle pouvait dire et ce qu’elle préférait cacher.

— Une lucarne s’est ouverte dans le ciel croûteux des poussières lunaires, commença-t-elle, mais je m’adresse aux scientifiques. Les mystiques ont d’autres explications sur la résurrection du Soleil...

— Elle nous agresse, cria la femme au crâne rasé.

— Je vous en prie, Yeuse Semper, soyez objective. La réalité sans commentaires.

Elle soupira et continua. On la laissa parler jusqu’au moment où elle en arriva au retour sur Terre de ses amis.

— Je vous en prie, fit son principal interlocuteur, ne dérapez pas dans l’incroyable...

— Je ne dis que la vérité. Lien Rag et Kurts le pirate se trouvaient dans ce satellite gigantesque depuis quinze ans... Gus les y avait rejoints voici deux ans...

— Ce Kurts est en train de détruire les lieux de repos des plus gros actionnaires, dit quelqu’un. Il a réapparu comme il avait disparu voici dix-sept ou dix-huit ans...

— Est-ce qu’il y a des astrophysiciens parmi vous ? demanda

Yeuse.

— Nous en connaissons mais ils vivent clandestinement. Ils sont si recherchés qu'il leur est impossible d'assister à ce type de réunion.

— Par le calcul, par certaines observations ils peuvent détecter ce satellite qui est comme une petite planète mais creuse et habitée de l'intérieur.

Si elle avait précisé qu'il s'agissait d'un fabuleux animal réduit en esclavage par des extra-terrestres, on allait l'envoyer dans un train-hôpital psychiatrique.

— De là-haut ils se sont rendu compte que la lucarne allait apparaître et que d'autres se préparaient. La prochaine en formation devrait concerner le centre sibérien et asiatique, la corne de l'Afrique.

— Autant dire que les effets du Soleil seraient à notre porte ?

— C'est cela, à la frontière est, on devrait vivre dans une lumière plus vive et voir la glace fondre en surface. La température remonterait vers les moins dix degrés environ. Mais combien faudra-t-il pour que cette lucarne se déchire totalement, je ne peux vous le dire. Maintenant je vais vous raconter ce que j'ai vu et comment nous avons survécu, une poignée d'hommes et de femmes.

Elle put aller jusqu'au bout de son récit qui les laissa accablés. La disparition de la Compagnie de la Banquise était un coup dur pour tout le monde, Rénovateurs ou non. Cette Compagnie envoyait ses huiles, ses viandes, ses poissons, ses productions agricoles. Elle était aussi le symbole d'une certaine forme de démocratie et de liberté. On disait que les voyageurs y étaient heureux, même si les Rénovateurs ne pouvaient comme partout ailleurs s'exprimer librement.

— C'est bien ce que vous souhaitiez, fit-elle avec ironie, le retour à un climat tempéré, le Soleil, l'herbe verte, les petits oiseaux, les bains de soleil. Pour l'instant il n'y a que de l'eau. Partout et en quantité car les terres ne peuvent émerger... Et celles qui le feront seront boueuses. Le Soleil ? Invisible. La lucarne reste opaque, même si l'astre diffuse ses rayons à travers. Les brumes, la pluie, la neige...

— La neige ? fit, incrédule, la femme au crâne rasé.

— Oui, la neige comme dans les contes de jadis. Avec le

radoucissement c'est d'abord la neige, puis la pluie, sans parler des brouillards givrants et des vents fous qui se lèvent sans prévenir et emportent tout. Ce cargo pourri, auquel nous avons donné des voiles pour le faire avancer, devait affronter le danger d'icebergs hauts comme des montagnes, immenses comme des îles... Il n'y avait que du phoque et des poissons à manger. Toute l'économie est détruite, ravagée... Les serres encore intactes ne peuvent plus recevoir de combustible et il ne fait pas assez chaud pour pratiquer une culture à ciel ouvert... Voilà le tableau. Des disparus par centaines de mille, peut-être des millions, des trains engloutis, des réfugiés qui ont tout perdu, mal reçus que ce soit au Nord ou à l'Ouest, parqués dans des camps de concentration pour les cacher aux yeux des Hommes du Chaud qui ignorent toujours que la Grande Débâcle est en route, que dans quelques mois, quelques années elle détruira tout au fur et à mesure que ce ciel croûteux, ce ciel purulent comme nous disions, ne trouvant jamais assez de mots ou d'expressions pour l'insulter, s'ouvrira.

Consternés. Consternés et mal convaincus, l'accusant déjà dans leur for intérieur d'en rajouter. Mais le président de séance, certainement un scientifique, lui, paraissait lucide et il balaya les doutes de ses compagnons :

— Ce tableau n'est que trop vrai et rejoint en tous points celui que nous avons dressé par ordinateur en introduisant toutes les données. Et encore vous n'avez vécu que les effets de l'ensoleillement sur la banquise, mais dans nos territoires ce sera pire. La glace se dérobera sous nos stations et nos voies ferrées, sous nos pas, et nous nous retrouverons dans une sorte de glace molle gorgée d'eau avant d'avoir la boue, des dizaines de mètres de boue. Il faudra rejoindre les zones montagneuses rocheuses où, hélas, il sera difficile de survivre puisque le sol y est ingrat.

— Justement il faut préparer l'avenir, stocker des éléments de survie. Si les gouvernants actuels, ces despotes, ne veulent pas en entendre parler, organisons-nous, installons des zones où nous nous réfugierons à la moindre alerte.

— Ça peut être dans un an comme dans dix, vingt, fit remarquer Yeuse. Cette lucarne qui menace la Sibérie centrale ne s'ouvrira peut-être pas, car les strates de poussières, en fait de cendres lunaires, obéissent à une mécanique que nous n'avons pas

suffisamment étudiée.

— Donc, nous pouvons très vite voir le ciel se dégager au-dessus de nos têtes, fit la femme rasée. Eh bien, tant mieux. Moi, je ne crois pas que le Soleil soit une mauvaise chose. Notre Soleil est bienfaisant, il est la vie, la liberté et l'espoir. Il ne nous plongera pas dans la souffrance. Depuis des siècles nous l'adorons, il est notre Dieu et nous lui avons consacré tout notre temps. Il ne peut pas nous faire ça, il ne peut pas, ajouta-t-elle avec comme un sanglot dans sa voix. Je refuse de vous croire.

Elle se leva et voulut sortir mais on l'arrêta, on la ramena avec douceur à la table.

— Que devient Lien Rag qui fut en son temps un héros de notre époque ? Il défendait un idéal de liberté et d'égalité.

— Lien Rag pense que l'avenir du monde est sur les océans. Il dit que pour des décennies l'eau restera le seul moyen de communication entre les rescapés de la Débâcle et qu'il faut créer les moyens de cet avenir-là. Il pense que des cargos, des paquebots, enfin toutes sortes de bateaux anciens sont récupérables et pourront servir au sauvetage de l'humanité.

— C'est un nouveau Noé, lança un des membres de la coalition. Dans La Bible on dit qu'un déluge survint et que Noé sauva sa famille et les espèces animales...

— Il ne prétend pas être le sauveur unique, mais il va essayer de faire quelque chose. Si l'océan Indien bascule aussi, je veux dire sa banquise, ce sera encore pire car de nombreuses Compagnies y ont été créées. Il y a des trous à phoques, des pêcheries, des industries, des grands centres ferroviaires. Beaucoup de gens y habitent. Sur nos côtes, l'eau montera de trente, cinquante mètres peut-être, et vous n'avez qu'à retrouver d'anciennes cartes pour constater que les océans s'enfonceront dans les inlandsis, profondément.

Le président consulta sa montre :

— Il va falloir nous séparer. Il serait dangereux de rester plus longtemps ici. Mais votre récit sera analysé.

— Largement répandu ? demanda Yeuse, goguenarde.

Personne ne voulut ou ne put répondre devant cette responsabilité écrasante. Yeuse comprenait ce que son récit avait de subversif.

CHAPITRE XVII

Au moment où *Titan* franchissait cette gorge au-delà de laquelle paraissait s'ouvrir à perte de vue un large bras de mer, le professeur Klose eut un pressentiment. Les fonds remontaient mais ils étaient d'un blanc bizarre. Même sous l'eau ils luisaient faiblement. Il cria que l'on fasse machine arrière mais c'était déjà trop tard. L'hélice venait de voler en éclats. Un marin assis à l'arrière à fumer sa pipe en vit jaillir les morceaux et n'eut que le temps de s'abriter. Lorsqu'il se pencha sur l'eau il vit l'espèce de serpent qui se vrillait sur l'arbre.

— Une de ces saloperies ! hurla-t-il.

Mais d'autres pseudopodes apparaissaient et même la vedette sortait lentement de l'eau. Tout l'équipage se mobilisa en un instant et les coups de hache se mirent à pleuvoir, ainsi que les éclairs de coutelas mais déjà un pseudopode avait atteint un réservoir d'huile et se goinfrait. Lorsque Kalvi le trancha toute l'huile absorbée se répandit dans le cockpit et rendit le sol glissant.

— Le moteur auxiliaire ! hurla Ruydas. Je mets le moteur auxiliaire en route.

Mais la vedette était presque à sec, la montagne sous-marine de protoplasma se soulevant d'un coup. Le bateau pencha et un marin glissa sur l'huile, passa par-dessus bord. Kalvi se précipita pour l'aider et resta penché sur bâbord, la figure verte. Il finit par vomir violemment son déjeuner. L'homme avait disparu dans la masse spongieuse et seule une main avait dépassé un moment.

— Attention, Kalvi ! hurla le professeur.

De sa hache le marin n'eut que le temps de trancher une sorte de bras qui le menaçait. Il continua de le hacher jusqu'à ce que cette matière vivante se retire du bateau et refasse corps avec la masse sous-marine.

— Là-bas, dit Klose. Ils sont submergés.

Un marin ne pouvait se défaire d'un pseudopode très fin qui s'était infiltré dans sa ceinture de pantalon. Il essayait de l'arracher à pleine main mais hurlait de douleur, ayant l'impression de brûler. Un autre arriva, glissa sa lame entre le corps et cette tige, trancha. Le pseudopode se rétracta très vite, évita un dernier coup de hache de Kalvi, accouru.

Le moteur auxiliaire se mit à tourner dans le vide.

— Arrête, hurla Klose, tu vas griller le moteur qui ne peut pomper l'eau de refroidissement...

Il eut quelques secondes d'hésitation puis ordonna :

— Vite, tous à l'arrière, faites basculer la vedette. Que l'hélice tourne dans l'eau.

C'est alors que l'un des marins vit la chose horrible. Jelly rejetait les vêtements de l'homme phagocyté, puis venaient son scalp, ses ossements, ses souliers, et enfin son coutelas.

La vedette refusait de basculer et il fallut rouler un bidon d'huile dans la soute pour commencer à la faire se balancer.

— Pompez de l'huile, commanda Klose, pour la rejeter dans l'eau. L'animal se détournera de nous.

Un long tuyau fut mis en place, mais faute de moteur principal on dut utiliser une pompe à main qui rejeta l'huile par deux litres à chaque coup. Bientôt une couche se forma et un pseudopode alerté s'en gointra, bientôt suivi d'une plus grosse masse. En quelques minutes la mer grouillait, et une de ces tiges remonta le jet jusqu'au tuyau, le boucha. Lorsqu'on le ramena elle suivit stupidement et l'on dut trancher un morceau du tuyau pour s'en débarrasser.

— Ça y est, l'hélice bouillonne, cria Kalvi.

Ruydas donna les gaz du petit moteur à fond mais la vedette ne déhala pas. L'eau moussait en vain et on alla chercher des gaffes puis des harpons que l'on voulait ficher dans la paroi la plus proche.

— Il faut mettre le canot à l'eau, dit Kalvi.

— C'est dangereux, lui répondit-on, mais il commença de défaire les bosses qui le retenaient, monta à bord.

— Larguez-moi, les copains, et filez-moi un harpon et un grand bout. Vous l'enroulerez sur le cabestan pour tirer. Il doit maintenant y avoir de l'électricité si vous faites tourner le moteur principal, même sans son hélice.

Il ramait, sa hache à portée de main, mais n'eut à s'en servir que deux fois. Les autres surveillaient le canot, l'avertissaient quand un pseudopode surgissait de l'eau.

Il réussit à enfoncer le harpon dans une fissure de la gorge et le cabestan fit le reste. La vedette glissait malgré les efforts de Jelly pour l'étreindre de toutes ses forces.

— Envoyez davantage d'huile pour détourner son attention.

Mais Klose savait que l'amibe n'avait pas un système de réflexion semblable à celui d'un animal. Elle pouvait ignorer ce qu'une partie d'elle-même était en train de faire pour accomplir autre chose. Des pseudopodes mangeaient alors que d'autres s'obstinaient sur *Titan*.

Kalvi revint à force de rame, passa par l'avant et commença à frapper comme un fou avec sa hache. Tous avaient peur pour lui mais il était déchaîné, grandiose dans son travail de bûcheron exacerbé et Ruydas eut le réflexe de le prendre en photographie. Il finit par libérer la vedette des dernières étreintes et n'eut que le temps de remonter à bord avec l'amarre du canot.

Il y eut des cris de joie et des embrassades. Le petit moteur fonctionnait bien et la vedette s'éloignait, pouvait faire demi-tour. On dut simplement abandonner le harpon fiché dans la falaise.

— On l'a échappé belle, dit Ruydas.

Mais la déclaration du professeur faillit déclencher une mutinerie générale :

— Il faudra revenir là-bas, c'est le passage. J'en suis absolument certain.

— Risquer de mourir comme ce pauvre Klar, jamais de la vie !... Il n'y a pas de passage, professeur.

— C'est là, entre ces deux falaises... Je le prouverai mais je ne veux pas vous entraîner dans une aventure risquée. Nous allons retourner en arrière.

— On rentre à Titan ? demanda Kalvi, ravi.

— Nous irons voir un peu ces phoques qui n'ont pas l'air de redouter Jelly quand ils sont en vie. Morts, ils ne sont plus protégés. La preuve : l'amibe géante a absorbé l'huile qui venait de ces animaux.

— Il n'y a qu'à en capturer une dizaine qu'on attachera autour de la vedette, dit Ruydas. Comme ça on passera.

— Toi, le gosse, ça suffit. Nous, on ne veut pas risquer notre peau. Si pour toi c'est un jeu, pour nous c'est inacceptable.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, reconnut Klose, mais je préférerais percer leur véritable secret. Il nous faut une plage accessible pour changer l'hélice.

— Celle de ces phoques est envahie de pseudopodes, professeur.

— Nous irons plus au sud.

La même nuit il entra en communication avec le Kid et lui raconta l'effroyable rencontre avec Jelly.

— Je me demandais, fit la voix lointaine du Président, si cette horreur existait toujours et n'avait pas sombré dans les profondeurs océanes. Je suis prêt à vous relever de votre mission et à vous autoriser à rentrer. On fabriquera une solution bactérienne qui vous permettra de l'affronter une nouvelle fois d'ici quelques mois.

— Avant, je veux essayer quelque chose, répondit Klose.

— Ne mettez pas en péril la vie des marins et de Ruydas, ramenez cette vedette ici en bon état.

On trouva une crique accueillante pour effectuer les réparations. L'hélice de rechange fut montée par deux hommes équipés de combinaisons étanches, les mêmes que celles destinées à lutter contre le froid. Le reste de l'équipage veillait, surveillant l'océan, la banquise, prêt à intervenir.

— Vous pensez toujours revenir là-bas ? demanda Ruydas au professeur.

— Plus que jamais. Je retiens ton idée des phoques protégeant la vedette, mais il faudrait les enfermer dans un filet. Comment nageraient-ils ? Ils risqueraient de mourir.

— Vous ne trouverez pas leurs secrets comme ça, dit l'adolescent.

En rechignant, l'équipage vit que *Titan* remontait vers le nord et pénétrait dans l'anse étroite où le troupeau de phoques vivait paisiblement.

— D'autres ont été la proie de Jelly, pas ceux-là qui sont donc en cours d'évolution. Qu'ont-ils de plus que les autres ? Difficile de le savoir.

Klose n'était pas partisan d'une autopsie. Pourtant ils devaient reconstituer leurs réserves d'huile et ils abattirent de vieux mâles énormes. À peine étaient-ils morts que des pseudopodes aux aguets

jaillirent de la banquise pour essayer de pénétrer dans les cavités naturelles des animaux. Il fallut monter une garde efficace pendant que le professeur ouvrait le premier cadavre. On alla jeter les entrailles et la peau à bonne distance pour écarter le danger.

— Écoutez, prof, dit Kalvi très agacé par ce qu'il considérait comme une perte de temps, si ces bestioles ont un don qui disparaît à leur mort je ne vois pas comment vous pourrez le trouver, à moins de les charcuter quand elles sont en vie.

— Je ne ferai jamais une vivisection, dit Klose, mais il y a bien des choses qui disparaissent quand on meurt. Le battement du cœur, la respiration, le mouvement...

— Ils bougent à peine pour aller pêcher... C'est feignant un phoque, croyez-en un vieux chasseur.

Ils en discutèrent à chaque repas. Les déchets avaient été rapidement nettoyés par les pseudopodes. Au nord, les montagnes blanches luisaient dans la brume.

— Les Montagnes affamées, comme les appellent les Roux.

— Il n'y a pas de tribus dans le coin. Ils ne sont pas fous, la compagnie de Jelly, très peu pour eux !

La nuit, avec ses brumes qui finissaient en pluie, le clapot lassant des vagues, donnait des sueurs froides aux hommes de quart. Et les autres dans leur sommeil n'étaient guère plus rassurés. On veillait tard, à jouer aux cartes, à raconter de vieilles histoires du temps de la banquise. Kalvi se vantait d'avoir tué à lui tout seul une baleine qui rampait sur la glace, avec un fusil à balles.

— J'ai tiré dans son petit œil malin et on a mis deux semaines à la découper. On entrait dans son corps comme dans un train. Le foie pendait, congelé, et de temps en temps on s'en sciait un morceau qu'on mâchait tout cru pour se donner du courage. C'était pas si mal que ça à cette époque.

Avant de se coucher il monta sur le pont, regarda en direction du troupeau de phoques invisibles :

— C'est drôle ils ne crient jamais. La nuit pourtant ils se disputent les femelles.

CHAPITRE XVIII

De temps à autre, au cours de sa descente, le docteur Isaie apparaissait sur l'écran, mais certaines caméras organiques ne fonctionnaient pas et Gus le perdit de vue durant dix-huit heures, avant de le récupérer à plus de cent mètres de profondeur, assis sur un palier en train de téter une gourde en plastique contenant de l'alcool.

— Me recevez-vous, docteur ?

L'autre ne semblait pas l'entendre ou alors il boudait. Gus avait eu un mal fou à le convaincre de descendre seul jusqu'au fameux broyeur du Bulb. Pendant une semaine il avait alterné promesses et menaces, avait fini par commettre un acte qu'il se reprochait et qu'il regretterait toute sa vie. Puisque ce vieux lubrique était attiré par la jeunesse de Thresa il l'autorisait à tenter sa chance.

— Mais n'abusez pas de la situation.

— Vous savez, cette fille en a vu d'autres et je ne suis que le vingtième ou le trentième...

— Ne vous cherchez pas d'excuses.

Il avait voulu ignorer si le docteur avait eu gain de cause, et comment il était dans ce cas parvenu à ses fins. Il était à peu près certain que le petit homme avait enivré Thresa pour abuser d'elle et c'est ce qui le dérangeait le plus.

— Docteur Isaie ?

L'autre rebouchait sa gourde, regardait autour de lui avec ses petits yeux rusés. Il avait déjà failli être surpris par des loupés, des sortes de chiens-loups féroces qui hantaient ces niveaux. Il avait dû utiliser son pistolet laser. Cette arme était aussi un souci pour Gus ; il l'avait confiée à son compagnon, la mort dans l'âme, certain que celui-ci ne la lui rendrait jamais et pourrait même s'en servir avec la

plus totale immoralité.

— Docteur ?

Isaie repartait, utilisait l'échelle de secours, puisque les escaliers étaient détruits sur des dizaines de mètres et que les ascenseurs ne fonctionnaient pas. La caméra l'accompagna un instant puis il disparut. En principe le praticien atteindrait son but le lendemain en fin de journée, et pourrait diffuser des photographies de cet endroit étrange. Pourvu qu'il n'aille pas s'y faire broyer en tentant de raccorder les nerfs de commande.

Oubliant Thresa, il alla chercher de quoi manger et tomba sur elle, qui était en train de faire cuire quelque chose à grand feu. Il y avait de la fumée grasse dans la pièce et une odeur horrible de graillon.

— C'est du cochmouth, dit-elle. J'essaye une recette. Ça va, vous ?

Elle avait drapé une étoffe autour de son corps, découvrait ses jambes et ses épaules rondes. Il remarqua des traces rouges sur celles-ci. Morsures ? Suçons ? Isaie avait dû s'en donner à cœur joie.

— Vous en voulez ?

— Merci.

— Vous n'êtes pas drôle, le docteur Isaie l'est plus que vous. On a joué à des tas de jeux ensemble.

— Vraiment, fit-il, furieux mais le cachant.

Il voulait grimper sur un tabouret et venait de glisser.

— Attendez, je vais vous aider.

— Laissez-moi, couina-t-il, mais à deux mains elle le poussait au derrière pour qu'il se hisse et il eut l'impression qu'elle tâtait du côté de ses moignons, toujours aussi impudente.

— Je m'ennuie, dit-elle, je vais retourner avec mes amis... Je ne vous vois presque jamais.

— Quand je viens vous êtes toujours endormie, dit-il, vous buvez trop.

— Ça me plaît et puis vous n'avez qu'à rester avec moi pour qu'on rie.

Il la trouvait endormie n'importe où. La dernière fois appuyée contre une chambre froide ouverte. Déjà son visage se violait et il avait dû la tirer plus loin, la réchauffer sans qu'elle se réveille. Il l'avait frictionnée sur tout le corps, l'avait ensuite enveloppée d'une

couverture épaisse, l'avait calée contre le chauffage. Dans cette opération il avait dû la dénuder totalement et à sa grande honte avait connu le plaisir sans l'avoir voulu. Il préférait ne plus revenir dans la cuisine mais craignait qu'elle ne commette d'autres imprudences.

— Il revient quand ?

— Bientôt.

— Vous connaissez le jeu de l'arc qui se tend ?

Elle pouffa et il préféra sortir avec quelques provisions et de quoi boire. Obscène et paillard, voilà ce qu'était ce maudit docteur Isaie. Son signal radio clignotait. Il essaya de le localiser mais aucune caméra ne fonctionnait.

— Où étiez-vous ? cria la voix de crécelle. J'ai un problème.

— Allez-y.

— Un niveau complètement inondé avec des cadavres de Garous un peu partout qui flottent. Savez-vous comment on vidange ?

— On ne vidange pas. Il faut que le système de régulation hydraulique fonctionne à fond. Tout s'évacuera par évaporation lente mais ça vous demandera un peu de patience.

— Combien ? Dites, combien ?

— Deux jours si vraiment le niveau est plein.

— Vous ne croyez pas que je vais attendre tout ce temps-là. Vous avez vu Thresa ?

Il grogna une vague réponse.

— Que dites-vous ? Elle pense à moi ?

— Elle ne fait que ça.

— Il y a une caméra là-bas, vous croyez qu'elle marche ?

— Essayons, mais avant trouvez le système de commande de la régulation, et poussez-le à fond dans le sens des aiguilles d'une montre.

— Je n'ai jamais eu de montre à aiguilles, répondit le docteur... Mais j'ai compris.

Il apparut sur l'écran et fit des grimaces à Gus qui ne le trouvait pas drôle :

— Allez chercher Thresa.

— Écoutez, j'ai autre chose à faire de plus urgent.

— Sinon je refuse d'aller plus loin.

Il se traîna sur ses mains jusqu'à la cuisine. Thresa mangeait

son morceau de cochmouth, les jambes haut croisées, tenant la viande à deux mains. La graisse coulait sur ses mains, ses bras.

— Venez, Isaie vous demande.

— Oh ! c'est vrai ? Il va me faire rire.

Dans la salle il la colla devant l'écran et préféra ne pas regarder les facéties de son compagnon. Il entendit la fille rire, puis glousser et lorsque par hasard il se retourna, elle s'était mise nue en croyant que le docteur pouvait la voir.

— Tu en profites, mon pépé ?

— Il ne peut pas vous voir, lança Gus, obsédé par sa chute de reins.

— Pourquoi ? Je le vois, lui.

Il s'installa dans un coin et attendit patiemment qu'ils se lassent l'un et l'autre. Lorsqu'elle quitta la salle des contrôles elle lui chatouilla la nuque avec un rire espiègle. Il en eut des frissons qui persistèrent avec le souvenir.

La caméra qui explorait le ciel, et surtout l'enveloppe de poussières lunaires, avait déjà effectué la moitié de sa besogne et aucune des mille photos prises ne révélait de zigzag de couleur rouge. Possible que ce fameux satellite électro-magnétique ait été pulvérisé par l'explosion de son réacteur. Il n'avait pas plus de chance avec ses recherches d'un halo de radioactivité et commençait à désespérer.

Pendant vingt-quatre heures le docteur Isaie ne daigna pas se manifester, ce qui était étrange de la part d'un pareil bavard. Thresa but tellement qu'elle fut malade et qu'il dut lui faire ingurgiter des remèdes. Elle pleurnichait, vomissait dans la cuvette qu'il tenait, lui disait qu'il était gentil et qu'elle regrettait qu'il ne puisse l'amuser comme le docteur Isaie, mais qu'elle ne le répéterait à personne, surtout pas au père Faro.

Mais qu'imaginait-elle, qu'il était impuissant alors qu'il la désirait, même dans cette lamentable position, lui aurait sauté dessus s'il ne s'était retenu en dépit de ses vomissements et de son air abattu.

Le père Faro d'ailleurs lui adressa un message par la caméra qui ne disposait pas de son accompagnateur, mais il écrivit sur un mur qu'il désirait s'entretenir avec le Démon des Démons.

— Montez d'un niveau, lui cria Gus dans le micro.

Cette voix diffusée par le haut-parleur fut comme un coup de tonnerre qui les fit se prosterner tous dans le campement, et même le père Faro fut agité d'un tremblement incontrôlable.

Gus le fit attendre à la sortie de l'ascenseur qui ce jour-là fonctionnait. Il arriva sur ses mains, peu certain d'en imposer mais l'autre se prosterna.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Ô Asmodée, nous aurions besoin du docteur Isaie... Une de nos sœurs va accoucher d'un enfant et la naissance s'annonce difficile.

— De qui s'agit-il ?

— De sœur Calilon qui est déjà âgée pour cette épreuve.

— Retournez en bas je vais aviser.

Il appela en vain Isaie, le supplia de répondre en lui expliquant la situation. Il demanda qu'on lui montre la mère et on la porta en dehors de la tente communautaire. La vue de ce ventre énorme, prêt à éclater, l'affola.

— Vous m'appellez, fit la voix mielleuse d'Isaie alors qu'il ne savait que faire.

Il s'empara de son émetteur pour lancer :

— Calilon va accoucher.

— Calilon, je l'avais oubliée celle-là. Ça lui apprendra à forniquer avec le vieux bouc de Faro. Il les met toutes à mal quand il les engrosse et déjà on a perdu une demi-douzaine de parturientes. Je ne sais pas pourquoi mais ses produits sont toujours énormes.

— Je vous en prie, fit Gus, que dois-je faire ?

— C'est la césarienne, mon vieux... Vous savez comment on fait ? Eh bien on va rigoler... Je ne peux remonter, j'arriverais trop tard. Il faut que vous le fassiez vous-même.

Gus finit par accepter ce coup du sort, alla chercher les instruments, appela Thresa :

— Tu descends et tu remontes avec Calilon, on va l'aider à accoucher tous les deux.

Elle parut enchantée et partit comme une flèche, revint en soutenant la future mère qui n'était pas aussi vieille que son visage l'indiquait.

— Vous allez suivre mes instructions, dit le docteur Isaie depuis les profondeurs du satellite, et tout ira bien. De toute façon c'est à

faire.

Le Bulb se manifesta :

— Ces humains n'en finissent pas de proliférer dans mon corps,
je les trouve d'un sans-gêne...

CHAPITRE XIX

Le Président Kid se déclarait enchanté par la mise à l'eau de la nouvelle vedette. Plus longue, plus large, plus rapide, performante avec ses deux moteurs, son radar et son asdic, deux appareils que Lien Rag avait pu récupérer sur des épaves de loco et adapter à la navigation maritime. L'armement était plus important, deux mitrailleuses et un lance-missiles, ce qui ne manquait pas d'étonner le glaciologue et son fils Jdrien.

— On ne sait jamais, disait le Kid, énigmatique. Que diriez-vous, Lien, d'aller rejoindre Klose dans le nord ? Il a quelques difficultés avec Jelly. Vous emporteriez des bidons de solution bactérienne spéciale pour combattre l'amibe. À moins que Jdrien ne réussisse à la persuader de laisser passer *Titan*.

— Je ne recommencerai jamais, dit Jdrien. J'ai failli mourir à force de me concentrer. J'étais en transe et je ne réalisais pas que mes forces s'épuisaient. Sans Liensun, mon demi-frère, je ne m'en serais jamais sorti.

Lien Rag n'arrivait pas à définir ce deuxième fils qu'on lui imputait. Certes il se souvenait de sa mère, cette grosse femme, mais surtout de la très jeune fille qui s'était chargée de le conditionner comme étalon. Jusqu'au bout il avait cru que ce serait cette Jael qui viendrait recueillir sa semence dans son corps, et au dernier moment une masse graisseuse s'était abattue sur lui, l'avait violé. Il rougissait en regardant Jdrien, sachant que cette fille était devenue sa compagne. Il ne pensait pas la retrouver un jour.

Qui était Liensun ? Jdrien l'aimait, le défendait, affirmait que c'était un bon garçon capable de dévouement et de générosité, mais d'autres le détestaient. Le Kid l'accusait de fourberie et d'ambition démesurée, laissait entendre qu'il complotait pour lui arracher la

domination du Pacifique.

Honnêtement, dans leur intimité, Ann Suba avait essayé de lui en brosser un portrait objectif. Elle avait été sa maîtresse, l'avouait mais se défendait en disant qu'elle ne pouvait vivre avec lui.

— C'était très physique. Il était jeune, très jeune et je n'avais qu'à le regarder pour avoir envie de me jeter dans ses bras. Il était le fils adoptif de Ma Ker et je le détestais alors, inconsciemment, je crois que je le jalousais et que je la jalousais. Je l'ai voulu comme enfant et plus tard comme amant. J'y suis parvenue mais j'ai été déçue, pas physiquement, non, jamais, mais par sa personnalité. On dirait de lui qu'il est instable mais c'est faux. Il est partagé entre la recherche d'une vie simple, régulière, tranquille, et des pulsions si fortes qu'il ne peut y résister. Il suit ses rêves et veut les réaliser mais échoue assez souvent.

— Il veut créer les Cargos du Soleil, a-t-il dit ?

— Il va tout sacrifier, même les autres, à cet idéal pour combattre le Kid et sa Société du Pacifique. Mais il volera au secours de ce même Kid si celui-ci est dans l'ennui... Je l'aimais et je le craignais. Je ne suis pas sûre d'être complètement détachée de lui. Je l'imagine parfois en route vers quelque fantastique aventure et mon cœur commence à battre plus fort.

Lien Rag cachait son dépit. Il croyait qu'Ann Suba aimait être avec lui, qu'elle éprouvait de l'apaisement, un sentiment de sécurité, mais il aurait suffi que ce Liensun, qu'on disait son fils, réapparaisse, pour qu'elle aille à lui.

— Je ne sais même pas si c'est mon fils.

— Il n'y a aucun doute là-dessus. Plus que Jdrien, c'est ton portrait. Jael elle-même s'y est trompée et a eu pour son demi-frère, car il est aussi son demi-frère par la mère, des sentiments ambigus. Il y a eu entre eux des vellétés d'inceste qui n'ont jamais été concrétisées. Leur affection est trouble. Elle aussi le déteste parfois... Elle se souvient de sa tentative de Hot Station. Il voulait soulever la station contre le Kid et c'est Jdrien qui l'a fait échouer.

Il lui avait demandé si elle l'accompagnerait dans le nord à bord de *Titan II*, et elle avait accepté sur-le-champ. Il pensait que c'était avec l'espoir secret de retrouver Liensun et depuis ne parvenait plus à lui faire l'amour. De son côté elle n'essayait pas de se rapprocher de lui, comme si déjà elle avait choisi.

— Moi, dit Farnelle, je reste sur le cargo avec Gdami.

Mais ce dernier tempêtait, exigeait d'accompagner cette deuxième expédition à la recherche du fameux passage du nord-est. Farnelle se montrait intraitable.

Gdami était une attraction dans la petite société de l'îlot. Il se baladait à moitié dénudé, exhibant sa fourrure de métis. On se retournait sur cette petite silhouette d'enfant déjà très averti. Galoa, timide, ne quittait presque jamais le bord de *Princess* et Gdami l'approvisionnait en friandises et nourritures inédites que l'on pouvait acheter dans les rares boutiques.

— Lien, il nous faut ce passage, il nous faut des bateaux... Je suis sûr qu'il en existe des centaines dans le noyau dur de la banquise... Klose le pense aussi et il faudrait les repérer, les empêcher de couler par le fond.

— On ne peut les atteindre avec la vedette... Pourquoi ne pas imaginer d'autres engins de locomotion, des véhicules sur patins avec un moteur à hélice, par exemple. Même des voiliers sur skis... Tout nous est permis, Kid, et ne commettons plus l'erreur de la société ferroviaire qui refusait tout autre mode de transports.

Très vite, il réalisa que justement cette domination d'un seul système de communication tentait fort le Président. Il voulait être le maître absolu de la prochaine société, redoutait que des richesses lui échappent si l'on pouvait avancer rapidement sur la glace, ou pourquoi pas dans les airs ?

Titan II emporta Lien Rag, Jdrien, Ann Suba et un équipage réduit pour un essai en mer de quelques jours. Ils explorèrent l'est sans essayer de suivre la fracture Klose vers le nord, se rendirent compte que l'écroulement du Viaduc géant laissait la place à un étroit chenal. Ils aperçurent des colonies de phoques à proximité de Titan, des troupeaux de baleines qui soufflaient au loin.

— Tu crois qu'on reverra Rewa ? demanda Jdrien à son père. Je les aime beaucoup, son compagnon et elle.

— Ils auraient pu nous indiquer s'il existait un chenal vers la Panaméricaine, dit Ann Suba.

— Ça, c'est leur domaine et ils nous laisseront le découvrir par nous-mêmes, expliqua Lien Rag. Je les connais pour avoir partagé leur existence le temps d'un très long voyage jusque dans

l'Atlantique... Ils ne feront rien pour nous en empêcher, mais rien non plus pour nous aider. Ils n'ont pas hâte que leur royaume soit parcouru par des cargos vomissant des fumées, des baleiniers qui traqueront leurs amies.

La vedette se comportait assez bien mais l'un des moteurs cafouillait un peu, avait besoin d'une sérieuse révision, si bien que leur expédition ne put partir avant la semaine suivante.

— Tu n'es pas pressé de rejoindre Jael, dit Lien Rag à son fils. Tu n'es pas inquiet ?

— Je communique chaque jour avec elle, répondit simplement Jdrien. Tout va bien.

CHAPITRE XX

Ces gens qui la cachaient au-dessus de leur boutique d'alimentation étaient des Rénovateurs mystiques et aussi des grégoriens, de religion. Les grégoriens appartenaient à un schisme né durant la Grande Panique et qui s'était perpétué malgré l'hostilité des Néo-Catholiques. Ce nom venait du dernier pape Grégoire XVII qui fut élu en 2037, avant que la Lune n'explose, et qui vécut par la suite au milieu des rescapés, dans des conditions difficiles. La légende voulait qu'il se soit marié, ait eu une descendance. Son portrait moral était celui d'un saint homme qui n'avait pas voulu fuir vers le sud comme tous les prélats du Vatican, et les descendants de ceux qui l'avaient connu lui vouaient un culte idolâtre.

Très ennuyée de se retrouver parmi des Rénovateurs mystiques, Yeuse faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Le couple, Eloi et Maie Lanson, s'efforçaient de l'entourer de bien-être. Ils paraissaient moins fanatiques que les personnes rencontrées dans l'usine d'équarrissage. Le président de séance, un scientifique, lui avait révélé que les mystiques étaient mieux organisés, disposaient de filières importantes et qu'elle serait en plus grande sécurité.

Le deuxième jour de son arrivée à l'étage de ce wagon-boutique, elle apprit que Floa Sadon avait été libérée. Ni la radio, ni la télévision n'avaient fait allusion aux événements de l'autre nuit. Floa avait simplement été aperçue en train de passer en revue les élèves d'une école militaire.

— Nous ne pouvions prendre le risque de la garder comme otage, expliqua Eloi Lanson. Ils auraient détruit tout Grand Star Station pour la retrouver. Et puis Kurts le pirate n'aurait pas toléré une trop longue captivité.

— Que vient faire Kurts dans cette affaire ? s'étonna Yeuse.

— Mais nous avons toujours eu des liens avec lui. Il a libéré certains des nôtres de trains pénitenciers et nous l'avons aidé avec nos réseaux. Il ne partage pas nos idées mais il ne nous est pas défavorable.

— Il savait que j'étais détenue au train-palais présidentiel ?

— C'est même lui qui nous a prévenus. Mais nous ne serions jamais intervenus s'il ne nous avait donné les moyens de le faire.

Kurts jouant un double jeu ? D'un côté aidant Floa Sadon à terroriser les gros actionnaires et, d'un autre, en cachette pour ne pas déplaire à sa maîtresse, venant à son secours à elle, Yeuse ?

— Bientôt, nous vous confierons à une filière qui vous permettra de rejoindre la Panaméricaine. Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre trop de risques... Nous sommes connus en tant que grégoriens mais notre idéal de Rénovateurs, nous l'avons toujours soigneusement dissimulé.

— Est-ce Kurts qui me permettra de rejoindre la Compagnie de la Panaméricaine ?

— Nous ne savons pas...

Les Lanson vendaient surtout des légumes dans leur boutique, mais depuis des années n'avaient que du soja sous toutes ses formes à offrir aux clients. Et encore, par moments, les serres de production étaient paralysées par le manque de chauffage.

— Nous ne gagnons rien, mais que faire d'autre ? Nous louons les compartiments voisins du premier étage, et ce revenu nous permet de vivre, mais la situation n'a jamais été aussi mauvaise. Le soja d'Australasie manque depuis quelque temps et nous comprenons mieux pourquoi.

Ces deux personnes âgées avaient été scandalisées par le tableau apocalyptique que Yeuse avait dressé des régions réchauffées par le Soleil. Ils avaient du mal à admettre que l'astre, qui pour eux était une sorte d'entité religieuse, puisse être la source de telles catastrophes. Parfois ils essayaient d'obtenir d'elle un reniement de ses affirmations, discutaient sur des points de détails, commençaient d'éprouver quelques certitudes qui les désolaient dans leur foi absolue.

— Saint Grégoire pape assurait qu'en priant, qu'en faisant des sacrifices nous obtiendrions un jour la résurrection du Soleil.

Qu'avons-nous fait d'autre, nous, les Rénovateurs mystiques ? Et voilà que vous dites qu'à l'est c'est l'enfer.

— Parmi les mystiques il y avait des adeptes de la magie noire. J'ai assisté à des cérémonies inquiétantes, répondait la jeune femme.

— Les grégoriens ont toujours évité ce genre de déviation malsaine.

— Vous n'êtes pas des Ragus ? Avez-vous un ancêtre qui ait porté ce nom ?

— Nous avons entendu parler de la famille des Ragus, mais que je sache, ni ma femme ni moi n'avons dans notre généalogie de parents ayant porté ce nom-là... Nous descendons en droite ligne de gens qui ont vu la Lune exploser et le Soleil disparaître pour toujours...

Yeuse tressaillit, leur demanda s'il existait des écrits, des archives dans leur famille mais ils n'avaient rien de tout cela, qu'une tradition orale qui se transmettait de bouche à oreille depuis des générations. Elle avait cru un moment élucider le mystère de la Grande Panique. Combien avait-elle duré et en quelle année était-on réellement ? Les Néo-Catholiques et tous les officiels de la société ferroviaire affirmaient qu'on était en 2369 de l'ère chrétienne, que la Grande Panique avait commencé en 2050. Mais le dogme sibérien contredisait cette version. 2369 était le temps écoulé depuis le début de l'ère glaciaire, si bien que la date exacte était 4419. Ce qui paraissait tout aussi exagéré que les trois petits siècles des Néo... Trois petits siècles où la vie animale aurait évolué de façon fantastique ? Il y avait sûrement un moyen terme.

— Autrefois il devait exister des archives familiales, expliquait Eloi Lanson, mais il y a eu de tels bouleversements. Je sais que mes arrière-arrière-grands-parents habitaient une région montagneuse, certainement les Alpes. Quelques réfugiés avaient préféré grimper dans les hauteurs plutôt que de s'enfuir vers le sud. On trouvait des grottes, des cavernes, des endroits où la glace ne pouvait s'accrocher, je suppose. Puis avec la société ferroviaire et la normalisation, les gens ont fini par redescendre dans les plaines...

Combien de temps avait-il fallu pour que la société ferroviaire se répande ? On trouvait d'anciens réseaux oubliés depuis des siècles, des stations datant d'une époque impossible à situer. Quand le Kid

était parti vers l'Est de la banquise du Pacifique, il existait un réseau sur lequel personne ne s'engageait plus depuis longtemps, un lieu mythique baptisé Terror Point, et personne ne connaissait l'existence du volcan Titan qu'il avait découvert à bord d'une vieille machine de manutention.

Un matin le couple la prévint :

— Soyez prête, car votre départ approche sans que nous puissions vous fixer une date. On viendra vous chercher et on vous conduira ailleurs. Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien. Nous sommes très bien organisés.

On ne voulut pas lui dire si Kurts et sa locomotive géante participeraient à son voyage clandestin. Elle commença de s'impatienter et le soir se demanda si elle devait se déshabiller pour se coucher normalement.

CHAPITRE XXI

Gus avait l'impression d'avoir rêvé cette césarienne pratiquée sous la surveillance du docteur Isaie par simples échanges vocaux. Dans un état second il avait ouvert cette Calilon, extrait le bébé, une fille, recousu la parturiente. Thresa l'aidait, le soutenait, car il devait avoir les deux mains libres. Elle s'était arc-boutée pendant tout le temps de l'opération pour qu'il ne bascule ni d'un côté ni d'un autre, ou ne s'étale sur le gros ventre tendu de la patiente.

C'était fini. Calilon dormait, le bébé dormait et Thresa venait de préparer quelque chose à manger. Il touillait dans sa gamelle, sans appétit, suivant sur les écrans des scènes que son esprit n'enregistrait pas. La secte du père Faro était toujours en prières et il n'avait pas pris la peine de l'avertir de la naissance. Le docteur Isaie, encore bloqué par le niveau inondé, paraissait dormir quand la caméra de cet endroit daignait fonctionner.

— Il faut manger, dit Thresa qui le fit pivoter sur son siège mobile afin qu'il lui fît face. Ça vous fera du bien, ajouta-t-elle gentiment. Hé ! je vous parle.

— Je n'ai pas faim...

Elle pointa son doigt vers une tache de sang :

— Il faut enlever cette combinaison pour la laver. C'est dégoûtant de rester avec ça sur le dos.

— Laissez-moi, murmura-t-il, trop faible pour protester.

Mais elle tirait sur la fermeture spéciale, l'obligeait à sortir ses bras.

— Vous êtes drôlement poilu, vous, dit-elle en tirant sur la toison de son torse.

Elle continuait à le dépouiller et il avait l'impression d'être un animal qu'on écorchait vif.

— Soulevez-vous.

— Laissez-moi.

— Soulevez-vous, quoi ! Des hommes j'en ai vu des dizaines, vous savez, et d'aussi près, même plus.

Il finit par plaquer ses mains de chaque côté de son siège et elle retira la combinaison.

— Vous en avez une autre ?

— Dans ma cabine.

— Je vais mettre celle-là dans la machine mais je ne sais pas la faire fonctionner. J'emporte aussi tout le linge sali par l'accouchement.

Sur son siège, nu, honteux, il craignait que la parturiente ne se réveille ou que l'enfant ne pleure. Et le Bulb qui lui parlait sur son écran particulier.

— Alors, un petit malheureux de plus est né qui mourra avec moi quand mon mal m'aura complètement ruiné ?

Gus aurait dû faire pivoter son siège pour tapoter sa réponse mais il répugnait à montrer son postérieur. Tel quel, avec sa toison qui le recouvrait, il lui semblait être moins impudique.

— Votre docteur Isaie sera bientôt dans mon estomac ?

Mais comme Gus ne répondait pas le Bulb éteignit son écran. Theresa revenait avec un verre plein dans lequel elle trempait ses lèvres. Elle le tendit à Gus qui secoua la tête. Alors elle lui plaqua une main contre sa nuque et approcha le verre de ses dents serrées. Il dut boire car l'alcool coulait sur son corps. Cette main tiède à l'arrière de sa tête eut un effet foudroyant sur lui et elle s'en rendit compte tout de suite.

— C'est exactement ce qu'il vous faut, dit-elle avec une sorte de sagesse qui lui était venue au cours de cette opération difficile.

Elle plaça un pied de chaque côté du socle du siège, se suréleva assez pour, d'une main experte, l'emprisonner dans la douceur chaude de son sexe.

— Maintenant, dit-elle plus tard, vous devriez aller prendre une douche ou un bain. Voulez-vous que je vous lave ?

— Pas comme ça, murmura-t-il.

— Il n'y a personne dans les coursives, pouffa-t-elle.

Mais elle dut lui procurer une couverture et il referma la porte

de la salle de bains sur elle, voulant rester seul. Lorsqu'il revint, habillé d'une combinaison neuve, elle berçait la petite qui braillait. La mère venait d'ouvrir les yeux.

— Si vous la teniez le temps que j'aille chercher quelque chose pour elle ?

Assis sur son fauteuil il reçut ce paquet convulsif et hurlant, resta pantois. Le temps lui parut très long jusqu'au retour de la jeune fille.

— Vous êtes un gentil démon, murmura-t-elle, mais je ne le dirai à personne.

Il tapota machinalement pour le Bulb mais ce dernier avait dû s'assoupir. Isaie n'était plus visible. Il regarda du côté de la caméra qui explorait le ciel à la recherche de ce minuscule satellite électromagnétique, mais toujours rien de nouveau. Il était épuisé et l'alcool bu le terrassait.

— Je vais dormir dans ma cabine. Si vous avez besoin de moi...

La femme le regarda s'éloigner avec effroi. Il l'avait terrorisée depuis le début et elle avoua à Thresa qu'elle avait toujours attendu le moment où ce monstre allait dévorer son enfant à belles dents.

— Il n'a pas très faim, répondit Thresa qui lui mit le bébé au sein.

Dans la nuit, Gus rêva qu'il refaisait l'amour deux fois avec cette fille, avant de réaliser enfin qu'elle s'était glissée dans sa couchette et usait de lui pour sa propre satisfaction. Toujours honteux il préférait jouer ce rôle de dormeur trop fatigué pour se rendre compte de la réalité.

— Mon cher ami je vais pouvoir descendre à nouveau, lui annonça le docteur Isaie, le lendemain de bonne heure.

Il avait déserté sa couche, le corps tiède de Thresa pour retrouver sa sérénité mais restait très perturbé, réalisait qu'il ne pensait plus qu'à ça.

— Hé ! vous dormez ? Comment vont la femme et l'enfant ?

— Bien... Le système hydraulique a donc épuisé l'eau ?

— C'est ce que je viens de vous dire... Au fait, demandez au Bulb si ses sucs gastriques sont dangereux.

Le Bulb répondit que dans son système digestif il n'y avait pas de sucs gastriques, mais qu'un liquide ionisé entraînait la poussière

d'aliments après chaque broyage. Les aliments non broyés attendaient dans l'œsophage et même dans la bouche.

— Ça évite la surcharge que nous connaissons bien, nous autres humains, répondit le docteur.

La femme lui demanda si elle pouvait avoir quelque chose à boire et à manger, et ce fut dans la cuisine que le retrouva Thresa. Elle l'embrassa sur sa joue rasée de frais.

— Toi, alors ! dit-elle d'un ton admiratif.

Mais ce fut sa seule allusion aux heures nocturnes passées ensemble. Elle s'occupa de la femme et du bébé et il retourna vers ses chers écrans. Il pensait qu'on allait pouvoir transporter l'accouchée dans une des cabines voisines. Les cris de l'enfant le gênaient dans son travail.

CHAPITRE XXII

Kalvi et Ruydas, débarqués sur la plage, taquinaient en vain les phoques. Ils les tapotaient avec un aviron, Ruydas avait même le culot de leur tirer les moustaches en se méfiant cependant. Les animaux dérangés manifestaient leur mauvaise humeur, certains préféraient aller à la pêche mais aucun ne criait.

Ces phoques-là étaient muets !

— Les phoques, ça crie quand on les embête, quand on les chasse. Nous sommes tous des anciens chasseurs et nous savons de quoi nous parlons. Les bébés phoques crient, les mères crient quand on tue leur enfant et les vieux mâles n'arrêtent pas de crier pour des riens... Ils ont un sale caractère ceux-là, les patriarches surtout.

— Seulement ce troupeau-là ne crie pas, constata le professeur Klose qui fit signe pour que Kalvi et Ruydas arrêtent l'expérience.

Il essaya d'entrer en communication avec l'îlot Titan mais la liaison ne put être établie. La nuit, les ondes radio se propageaient mieux.

— Que faisons-nous, prof, on campe ici ? Jelly n'est pas loin et ses saletés de bras peuvent nous surprendre.

— Je veux conférer avec le Président.

Le contact eut lieu dans la nuit et la réponse du Président fut nette : il fallait franchir le détroit coûte que coûte, malgré Jelly, si Klose avait la certitude que de l'autre côté le chenal s'ouvrait sur l'est.

— Les hommes vont se mutiner, répondit le professeur. On l'a échappé de justesse, vous savez.

— Dites qu'il y aura des récompenses... Ceux qui reviendront de cette expédition auront des promotions dans la marine que nous sommes en train de créer.

Une proposition qui n'était pas particulièrement exaltante pour des gens comme Kalvi, par exemple. Depuis la disparition de l'argent, les billets de calories n'étaient plus très prisés, ce qui n'arrangeait rien. Quelles promesses faire à cet équipage qui vivait dans la terreur de l'amibe géante ? Pourtant Klose avait envie d'aller plus loin.

— Nous avons une bonne nouvelle à vous annoncer, continuait le Kid. La deuxième vedette, *Titan II*, est à flot et sera opérationnelle prochainement. Elle sera plus grande, plus rapide, et si vous renoncez à poursuivre c'est elle qui vous remplacera. Son équipage commandé par Lien Rag est prêt à affronter tous les dangers.

Klose éprouva un dépit tel qu'il essaya de le communiquer à ses compagnons :

— Si nous rentrons c'est d'autres qui viendront poursuivre notre mission, notamment le fameux Lien Rag.

— Il n'est pas mort, celui-là ? fit un marin. Je croyais qu'il avait disparu depuis longtemps.

— Le Kid souhaite que ce soit nous qui allions plus loin, que décidez-vous ?

— Professeur, vous voulez vraiment qu'on passe le détroit avec ce monstre prêt à nous aspirer comme ce malheureux Klar ?

— Nous devrions tenter l'exploit, mais je ne peux rien sans vous. C'est donc votre décision qui sera prise en compte.

— Sûr, fit Kalvi, que notre retour après un échec qui nous sera reproché ne sera pas brillant. Il n'y aura personne sur le ponton flottant, sinon des imbéciles pour nous huer et nous accuser de lâcheté. Mais quand on a vu et subi ce truc-là, j'aimerais bien voir ce que feraient les gens de là-bas...

— Je maintiens mon idée, cria Ruydas de sa voix juvénile, embarquons des phoques sur le pont avec des filets protecteurs, afin de les empêcher de se faufiler pour plonger dans l'océan. Le maximum de phoques. Et puis nous tenterons le passage.

Visiblement personne n'était emballé par cette proposition.

— Le mât de charge ne résistera pas au poids d'un seul, émit un des marins.

— On capturera les jeunes, les moins lourds.

— Et on les gardera combien de temps ? Il peut y avoir d'autres

détroits plus loin. Et au retour, comment ferons-nous ?

— Au retour, nous ne serons peut-être pas forcés de repasser par ici. Nous découvrirons d'autres chenaux... Tout est possible. Chaque jour, de nouvelles fissures apparaissent et en deux trois semaines elles deviennent des canyons, puis des chenaux...

— Tu as le moral, gamin, mais nous, on a des raisons de rester méfiants. Il y a eu Klar et ça nous suffit.

Klose préféra attendre que la nuit se soit écoulée en souhaitant qu'elle fût le plus paisible possible. Il n'y eut aucune alerte et au petit déjeuner il renouvela sa demande.

— On est quelques-uns qui avons réfléchi, dit Kalvi. Si ces foutus phoques peuvent nous protéger, autant en embarquer quatre ou cinq, mais ça ne sera pas commode.

Ruydas exultait mais ne disait rien. Il s'occupa des filets du bastingage tandis que la chasse commençait. On dut se rapprocher de la plage pour hisser le premier animal, un jeune qui ne devait peser qu'une tonne.

Le mât de charge télescopique ployait dangereusement mais l'animal fut hissé sur la plage avant de la vedette. Il rampa jusqu'à l'avant où il essaya de se jeter à l'eau, se coinça dans le filet. Un deuxième le rejoignit mais par la suite la capture des trois autres animaux demanda le reste de la journée. Ils s'étaient tous mis à l'eau et il fallut manœuvrer avec le canot pour les rabattre l'un après l'autre. On les empaquetait dans un filet pour les hisser et ensuite le plus difficile était de les délivrer.

Klose déclara qu'il fallait attendre l'aube pour affronter le terrible passage, si bien que la nuit fut bruyante avec ces animaux qui n'arrêtaient pas de se déplacer au-dessus des cabines, tapaient rageusement avec leur nageoire caudale. Le reste du troupeau sur la plage s'agitait beaucoup mais continuait à rester muet, et Klose commençait à se faire une petite idée sur la survie de cette espèce dans le voisinage direct de l'amibe géante. Il n'osait encore en parler mais ses réflexions lui paraissaient justes.

On appareilla au petit matin et pour aller mettre le cabestan en route il fallut écarter les phoques qui se montraient agressifs. La vedette commença d'avancer lentement vers le détroit.

— Jamais eu une telle trouille de ma vie, disait Kalvi, même quand mon poste de chasse est parti à vau-l'eau avec cette foutue

débâcle des glaces. Si on traverse c'est qu'on est des petits veinards, croyez-en un vieux de la vieille.

Dans le poste de pilotage, Klose était pâle, crispé. Chacun se trouvait sur la défensive avec hache et coutelas.

— Accélérez, ordonna le professeur. On ne va quand même pas lanterner pour le plaisir de voir Jelly se manifester.

La vedette parut donner une sorte de coup de reins et piqua droit vers le passage. Les brumes se levaient au-dessus des montagnes nacrées de Jelly.

CHAPITRE XXIII

Evila et Lane avaient rejoint le cargo tandis que lui continuait vers l'est, le long de ce réseau qui au lieu de s'enfoncer dans la glace fondante restait bien apparent. Il ne s'était pas retourné pour suivre les deux silhouettes disparaissant dans la brume, mais eux, par contre, l'avaient fait, inquiets de le voir s'obstiner mais ne pouvant l'accompagner dans sa recherche un peu hallucinée.

Là où son demi-frère Jdrien était allé, lui irait également, même si le sort et la nature s'y opposaient. Il retrouverait la station fantôme North Pacific Station, il visiterait ces cavernes immenses sous la glace, retrouverait peut-être d'autres vestiges, ceux de Pearl Harbor, le port militaire des Américains de jadis.

Vers le milieu de la journée il s'arrêta près d'un poste d'aiguillage, mangea un peu, très peu, se reposa mais avec l'impatience de repartir dans les jambes et dans son esprit. Il lui fallait continuer, même s'il courait après une légende, une chimère.

Il pleuvait et il ne s'en rendit pas compte tout de suite. Il avait très chaud avec sa combinaison isotherme mais il ne voulait pas l'ôter. Il n'avait connu que ce genre de vêtements depuis toujours. Comment fallait-il s'habiller désormais pour lutter contre la chaleur et l'humidité ?

Il pensait à son frère fortement, au point qu'il faillit même entrer en transe pour communiquer mentalement avec lui. Jdrien avait une merveilleuse mémoire et, malgré son jeune âge à l'époque de son séjour dans ce coin – il était alors un tout petit enfant – il gardait intactes toutes les images.

La nuit était comme de la suie sans saveur qui teintait la brume et il continua de marcher entre les rails. Il refusait la fatigue, la faim, mais vers minuit il s'écroula et ne dut qu'à sa combinaison

isothermique de rester en vie. La température chuta avec un passage neigeux puis un moins dix brutal.

Il se réveilla au jour, s'étant traîné sous un entassement de congères. Il mangea un peu de poisson fumé, un bloc de miel synthétique durci de sucre et reprit sa route vers midi. Il tomba sur la plaque qui, à une intersection en croix, indiquait une petite station perdue. Il hésita mais poursuivit vers l'est.

D'un seul coup le grand réseau disparut. Sans même s'effiloche en nombre de voies de plus en plus réduit.

D'un coup les rails s'évanouissaient et il ne restait rien, ni traverses ni esquisse de remblai. Il hurla comme un loup perdu, retourna sur ses pas pour donner des coups de pied dans les rails sectionnés net.

— Ce n'était donc pas le Cancer Network, cria-t-il.

Ne restait que le retour à l'ouest, à court de vivres et de forces. Il ne retrouverait pas le cargo, ils ne l'auraient pas attendu. Il y avait cette station perdue au bout d'une ligne métrique mais à combien d'heures, de jours ?

Ce fut l'ouest, le retour vers un cargo qui n'aurait peut-être laissé que des traces de suie et une odeur de soufre. Un retour lent comme une retraite, la neige de nouveau et encore, puis la pluie, signe que le temps se réchauffait, c'est-à-dire que la glace allait fondre à nouveau. Marcher sur les traverses brisait l'élan naturel, établir le pas en fonction de leur intervalle était épuisant.

Au troisième jour – il n'avait plus rien mangé depuis la veille –, il crut voir des manchots se dandiner de façon grotesque sur les rails. Il allait en égorger un, sucer son sang, manger son cœur, son foie.

— Le voilà, cria Guhan à ses deux compagnons. Je savais bien qu'il reviendrait.

Liensun s'évanouit dans ses bras en murmurant :

— Ce n'était pas le Réseau du Cancer.

Dans sa cabine de la *Vieille Patache* Zabel lui confia qu'il l'avait appelée au secours.

— Je ne dormais pas en pensant à toi et tu m'es apparu, couvert de neige, puis sous la pluie et j'ai compris que tu avais besoin de secours. Depuis deux jours on se chamaille sur l'ordre de départ et j'ai réussi à le retarder.

— Il n'y avait pas la station fantôme au bout des rails... Il n'y avait plus rien.

— C'était un autre tronçon. Une île de glace, immense, s'est détachée...

— Il n'y avait pas de fracture.

— Le Cancer avait de longues ruptures... Nous sommes plus à l'ouest que nous ne le pensions.

La *Vieille Patache* vibrait sous les coups de bielle qui faisaient tourner l'arbre principal.

— Ça cogne, je sais, répondit Zabel à son regard. Quelque chose va casser et on ne sait trop quoi. Ensuite ce sera la dérive dangereuse ou le campement improvisé sur un de ces blocs flottants. On deviendra des Robinsons.

— Dix mille tonnes de charbon, répondit-il calmement. Dix mille tonnes. Que le Kid récupérera un jour...

— Je suis de quart dans une demi-heure, il faut que je me prépare. On a trouvé un chenal mais il faut veiller avec des gaffes, des espars pour s'écarter des falaises.

En fin de journée il se hissa sur le pont. La fumée grasse tourbillonnait, salissait tout, léchait le pont et le rendait glissant. Il croisa des visages noirs, graves. La machine cognait de plus en plus fort, un cœur qui appelle au secours.

— Le nord, peut-être le nord, murmura-t-il en pénétrant dans la timonerie mais personne ne prêta attention à lui.

Il s'affala sur la banquette en plastique et rêva qu'il atteignait la station fantôme et y découvrirait le cadavre de son père, qui lui ressemblait de façon étonnante.

— Tiens, bois, lui dit Guhan.

C'était du thé léger et pour cause, très sucré cependant. Il se brûla la langue mais continua de boire.

— On n'ira plus très loin, disait Guhan. La machine est à bout. Tu crois qu'avec les hélices latérales synchro on pourrait avancer ?

— Oui, mais pas lutter contre une tempête... Il faut trouver un lagon, faire sauter une barrière de glace, au besoin, pour s'y réfugier.

— On est mal partis, c'est un chenal si étroit qu'on a l'air de s'enfoncer dans le noyau de la banquise.

Les vitres de la timonerie étaient trop noires de suie pour qu'il

puisse voir de sa place. Un essuie-glace ne nettoyait qu'un quart de cercle pour l'homme de barre.

— Ces falaises apportent le froid. Au-dessus il doit pleuvoir mais en bas il neige.

Liensun se leva lentement. Il ne pouvait pas rester ainsi, exténué et inutile.

— Si vous le voulez tous, retournons chez le Kid, annonça-t-il. Mais au même instant le cœur de la machine cessa de battre.

CHAPITRE XXIV

Parce que la colonie des Échafaudages avait besoin de farine et d'un certain nombre d'aliments de première nécessité, parce que Charlster s'était enfin décidé à défendre le projet de ces gros dirigeables que l'on construirait avec l'aide des riches bonzes de China Voksal, Songe fut autorisée à accompagner l'équipage du petit aéronef jusque-là-bas. Elle y resterait entre deux voyages pour prendre les premiers contacts et établir les plans d'une collaboration entre les deux parties. Fangh était malheureux et furieux de son départ :

— Ici aussi, nous avons de grands projets... Les téléphériques, bien sûr, mais aussi les trains, les voies qui vont suivre les flancs de nos montagnes.

— Je reviendrai, dit-elle.

Elle emportait des plans, tout un dossier avec des photographies. Comme l'autre fois, Ladira attendait le dirigeable avec quelques Rénovateurs dévoués. On se hâta d'embarquer la marchandise prête pour que l'appareil reprenne l'air très vite. Le plein d'huile fut rapidement fait.

— On trouve difficilement de l'huile désormais et nous avons dû la payer deux fois plus cher qu'avant. De même pour la farine et la nourriture en général. On commence à stocker des provisions dans la station, car la fameuse faille dont je t'ai parlé s'est encore agrandie et la glace des inlandsis commence à glisser vers la banquise.

Elles revenaient dans un loco-car prêté par les bonzes.

— Ils sont très satisfaits que le projet soit accepté par les Échafaudages. Nous avons rendez-vous demain. Tu sais qu'ils ont déjà été dupés par Liensun ? Mais malgré leur ressentiment ils

conservernt le souvenir ébloui de ce type d'appareil.

À l'écluse de la station Songe crut qu'on allait les arrêter car un policier les regarda bizarrement.

— Ils dévisagent tous les gens qui viennent de l'extérieur, craignant qu'ils ne répandent des nouvelles alarmistes. Mais on commence à savoir qu'une partie de l'orient est sous influence solaire, que la banquise se lézarde et que certains désormais utilisent des bateaux pour se déplacer.

— Des bateaux, soupira Songe. Nous avons des sortes de wagons flottants dans les vallées transformées en lacs, mais après la catastrophe il n'y a plus rien...

— On dit que la vague aurait emporté des centaines de gens... Mais aucun média officiel n'y a fait allusion.

Le lendemain, elle pénétrait dans le train des bureaux d'un des bonzes. Quatre personnages l'attendaient et se montrèrent d'une politesse raffinée. Son dossier passa de main en main et les photographies arrachèrent des petits cris d'enthousiasme à ces importants hommes d'affaires.

— C'est exactement ce qu'il nous faut. Peut-on transporter de lourdes charges ?

— Celui-ci peut emporter cent tonnes mais le suivant peut doubler cette possibilité... Vous avez aussi les plans de construction, la liste des matériaux nécessaires et quel type de moteurs utiliser... Par contre le collectif de gestion refuse, pour l'instant, de communiquer certains éléments touchant à la stabilité de ces dirigeables. C'est leur secret de fabrication et ils attendent que le projet soit plus avancé.

Ils ne parurent pas agacés par cette précaution. L'un d'eux expliqua qu'ils disposeraient d'une grande surface discrète dans le nord de la station pour commencer la construction.

— Vous en voulez un par famille, remarqua-t-elle. Ce qui représente quatre appareils ?

— Notre consortium est de six membres, rectifia celui qui recevait. Nous avons des familles très importantes.

— Mais comment sera fournie la société commerciale ? demanda-t-elle.

Ils souriaient avec indulgence :

— Ce seront les mêmes appareils. Nous avons décidé que nos

familles seraient mieux sur les plateaux du nord-ouest. Mais une fois installées, les dirigeables seront affectés au trafic de marchandises, à la condition que deux au moins soient toujours disponibles dans le périmètre de China Voksal.

— Je comprends, dit-elle. Mais ces six dirigeables ne seront pas prêts avant des années.

Avec un ensemble parfait ils secouaient la tête et levaient le même doigt boudiné :

— Pas du tout. Dans les dix mois.

— C'est impossible, s'écria-t-elle. Il faut un prototype, si jamais nous commettons une erreur elle risque de se répéter pour tous les autres.

— Le prototype sera vite construit, volera et puis nous ferons commencer en même temps la construction des autres.

Le président – elle devait apprendre plus tard qu'il se nommait Tharbin – lui tendit des photographies de grand format et elle put voir un spectacle qu'elle connaissait très bien. Des plaques de glace colossales emportant une station ferroviaire.

— Voilà qui nous inquiète fort. Le danger approche et nos astrologues prédisent qu'avant un an China Voksal sera menacée dans ses fondations. Il y a une tache de lait dans le ciel. Un dieu a dû renverser sa tasse et bientôt le Soleil montrera sa face luisante. Ce ne sera pas bon pour nous.

— Vers le sud-est la banquise s'ouvre profondément et les postes de chasse et de pêche se replient vers ici... Le réseau océanien est déformé en maints endroits et les convois paralysés... La température ne cesse de se radoucir et quand le vent souffle du levant nous avons très chaud.

Sans attendre, deux jours plus tard on l'emmenait sur les lieux de la future unité de construction des dirigeables. Pour l'instant, la ligne privée s'arrêtait dans une vaste plaine d'où sortiraient des installations de serres.

— Nous respecterons encore les règlements de la CANYST. Les serres sont les seules constructions non roulantes utilisées. Si nous parlions d'usines ou d'ateliers il faudrait prévoir un train mobile. Nous planterons des végétaux pour l'illusion, mais nous travaillerons dans le plus grand secret. Votre Rigil viendra-t-il pour inaugurer les ateliers ?

— Je l'espère, dit Songe qui en doutait.

C'était Charlster qui avait forcé le collectif à accepter cette proposition des bonzes Rénovateurs. Un Charlster qu'elle avait amadoué en le laissant prendre certaines privautés avec elle. Elle avait éprouvé un peu de honte chaque fois mais le résultat était là. Mais elle s'inquiétait pour les plans des stabilisateurs. Rigil d'un côté et le vieux professeur de l'autre ne les remettraient pas facilement. Rigil exigerait des fournitures rares. Quant à Charlster, comment ferait-elle pour le modérer dans son enthousiasme de don juan opiniâtre, elle préférerait ne pas trop y penser.

— Les travaux commenceront cette semaine, annonça Tharbin. D'après les plans nous allons pouvoir commander les machines indispensables.

Elle rentra effarée chez la libraire Ladira.

— Je n'aurais jamais cru que des hommes aussi obèses puissent avoir une telle vitalité, avoua-t-elle. J'en suis encore stupéfaite.

CHAPITRE XXV

Ils étaient dans la passe et tout autour la fausse glace luisait dangereusement. Ils guettaient les pseudopodes mais rien n'apparaissait. Ils s'attendaient à ce que la vedette soit soulevée hors de l'eau par une main de géant comme l'autre fois, mais non, l'hélice tournait en eau profonde et les dix nœuds étaient maintenus. Mais la passe s'y allongeait sur un mille environ et à tout moment Jelly pouvait les piéger, les emprisonner dans des dizaines de bras surgis de la mer.

Malgré son angoisse, les lunettes embuées par une transpiration abondante, le professeur Klose examinait les phoques avec attention, essayant d'oublier l'environnement menaçant. Les animaux se comportaient assez normalement. Sa seule restriction venait du fait qu'ils paraissaient tout de même figés, la tête dressée comme à l'écoute de quelque son inaudible.

— Ils continuent à se taire, remarqua Kalvi nerveusement.

Il tenait sa hache à deux mains, prêt à bondir.

C'est alors que se produisit le premier incident sans gravité et auquel l'équipage n'attacha d'abord aucune attention. Un goéland qui planait au-dessus d'eux piqua soudain vers le pont, et s'y écrasa sans avoir essayé de redresser son vol.

Ils avaient franchi la moitié du canyon et apercevaient, dans le remous des brumes, l'immense bras de mer qui les attendait au-delà de ce cauchemar.

— Toujours rien, dit celui qui guettait en proue à côté des phoques.

— Rien, répétèrent les autres échelonnés tout autour du bastingage.

— Pourtant, annonça Ruydas, cette saleté est juste en dessous

de nos deux quilles, il n'y a pas un mètre de plus.

Et un second goéland qui les survolait bascula sur son aile et tomba parmi les phoques qui ne bougeaient toujours pas.

— Professeur, cria un marin, j'ai comme des bourdonnements d'oreilles. Est-ce que je suis le seul ?

— Non, cria Ruydas, moi aussi.

Il s'avéra que tous, sauf peut-être le professeur dans sa cabine, souffraient de la même façon. Et même Kalvi commença à déclarer que ça devenait intolérable.

— Tenez bon, cria Klose. Je vous expliquerai. Je crois que j'ai compris quelque chose.

— C'est cette saleté de Jelly qui nous envoie ça ?

— Pas du tout.

Il invita Kalvi à le remplacer et lui-même très vite éprouva une bizarre sensation, et bientôt ses oreilles le firent souffrir horriblement. On pouvait toujours coller ses mains sur les pavillons, le mal continuait.

— Ça va durer longtemps ?

Klose secouait la tête. Le canyon, constitué en fait par une sorte de tranchée dans le protoplasma de l'amibe géante, aurait pu se refermer sur eux. Ils étaient bien trop loin des extrémités pour avoir une chance de s'en sortir, et l'hélice n'aurait déchiqueté qu'une partie de cette gelée répugnante. Mais Jelly ne manifestait aucune intention de ce genre et jusqu'au bout elle ne leur envoya aucun pseudopode.

— Ça, c'est de la glace, dit un marin en désignant un iceberg voisin... Je crois qu'on est à peu près tranquilles mais j'ai toujours mal aux oreilles.

— Ce sont les phoques, dit Klose.

L'autre le regarda, incrédule.

— Il va falloir s'en débarrasser s'ils ne s'arrêtent pas. Pourtant par sécurité j'aurais aimé les garder un peu sur notre pont. Essayez de leur donner du poisson frais.

Ils en avaient pêché dans ce but et en jetèrent sur le pont, mais les animaux ne daignèrent pas y prêter attention. Ils restaient figés.

— On ne peut plus tenir, dit Ruydas en accourant. Ce sont des falaises de glace là-bas. Jelly n'arrive pas par ici.

Ses montagnes sont là-bas.

— Tribord trente, cria Klose à Kalvi qui aussitôt modifia son cap.

— Ils sont pourtant vivants, dit le garçon en désignant les animaux. C'est la terreur qui les rend ainsi ?

— Ils se concentrent seulement, pour émettre des ultrasons très puissants, si puissants qu'ils ont déséquilibré deux goélands en plein vol et que Jelly n'ose plus les approcher.

L'équipage n'y croyait visiblement pas, mais peu à peu les phoques perdirent de leur rigidité et les oreilles cessèrent de bourdonner douloureusement.

— C'est pas croyable que ces bestiaux..., commença Kalvi.

— Une évolution d'un groupe fréquentant l'amibe depuis des générations et cherchant à protéger l'espèce, c'est tout. Allez me ramasser ces goélands.

Il les examina avec attention et vérifia sa théorie. Ils n'étaient pas morts en vol, mais parce qu'ils s'étaient écrasés ayant perdu leur équilibre.

— Nous avons nous-mêmes du mal à marcher tout à l'heure.

— Regardez, c'est magnifique, criait Ruydas, une véritable mer intérieure.

L'adolescent disait vrai et ils allaient pouvoir naviguer plein est pendant des jours. Sans attendre, le professeur entra en communication avec le Kid qui le félicita très chaleureusement.

— J'ai trouvé comment les phoques organisent leur autodéfense contre Jelly, les ultrasons... Dites à Lien Rag de prévoir des émetteurs puissants pour passer le détroit. Et des protège-oreilles si c'est possible...

Les phoques avalaient les poissons que les marins leur lançaient mais on allait devoir les remettre à l'eau.

Ruydas se demandait s'ils allaient créer une colonie dans le coin ou essayer de rejoindre l'ancienne.

— Ce serait bien de les retrouver au retour, disait-il, on ne sait jamais.

— Nous aurons *Titan II* au retour pour ouvrir la route, lui lança le professeur.

On retira les filets de la rambarde mais les phoques hésitèrent à plonger. Le moteur était coupé et l'erre était lente. Il fallut leur jeter du poisson dans l'océan pour qu'ils plongent enfin, et plus tard ils

les virent nager vers un îlot de glace à la plage accueillante.

— J'espère que Jelly n'a pas d'avant-garde dans le coin, soupira Kalvi.

Mais ils s'éloignaient, profitant des brumes moins épaisses et ils continuèrent une partie de la nuit. Depuis le Détroit de Jelly, comme on appelait le fameux canyon qui aurait pu devenir une nasse, ils avaient parcouru deux cents kilomètres et le bras de mer s'étirait encore à perte de vue.

— Alors, la Panaméricaine serait en face ? demanda l'adolescent, les yeux pleins de rêve.

— En principe oui, mais nous aborderons sa banquise occidentale. Il y a peu de chance pour que la côte soit accessible... L'influence du réchauffement ne va peut-être pas si loin.

À la tombée du jour ils virent souffler un immense troupeau de baleines géantes. Les jets de vapeur montaient très haut et s'épanouissaient en fleurs de brume plus claire que le brouillard environnant.

CHAPITRE XXVI

Au soir de sa première visite exploratoire, Isaïe remonta couvert d'une substance bleutée, et vint se planter sous l'œil électronique de la caméra. Il paraissait fatigué et Gus le plaignit d'avoir entrepris cette corvée.

— La mécanique a l'air bien fatiguée, les meules sont usées... Pour redonner vie à tout ça il faudra quand même du temps. Vous pouvez dire au Bulb que c'est pas demain la veille du jour où il pourra se goberger et déféquer à son aise. Mais enfin il y a de l'espoir. Tout a été déconnecté, mais soigneusement. C'est pas une bande de vandales qui a opéré et j'ai l'impression qu'on ménageait l'avenir, au cas où la machine aurait eu besoin d'être relancée...

— Vous avez pris des photos ?

— J'ai nettoyé cette poussière bleutée qui recouvre tout. Le pyllore, enfin ce qui en tient lieu, m'a paru en bon état. Des sphincters comme un diaphragme, vous voyez ce que je veux dire ? J'ai pas pu l'ouvrir. C'est énorme. On y passerait dix à la fois et même peut-être plus. La suite doit pas être mal, vu tout ça... Je vais essayer de me nettoyer un brin et de manger... J'ai aperçu le tube digestif, enfin ce qui en tient lieu et de ce côté-là le raccordement sera facile je pense... À première vue. Demandez au Bulb comment s'effectuait l'arrivée de ce liquide ionisé qui balayait régulièrement le contenu de son espèce de broyeur intime. Je n'ai pas aperçu les débouchés...

— À première vue pas de maladie ?

— Non, usure normale... Muscles ou meules, comme vous voulez, avachis... Un courant nerveux doit pouvoir irriguer ça et le Bulb devra participer à sa propre rééducation.

Il disparut hors champ et Gus laissa l'écran éclairé. La mère et

l'enfant n'étaient plus là mais en cabine et Thresa s'occupait d'eux.

Le Bulb répondit au sujet du liquide ionisé, mais s'inquiéta des carcasses de saus durcies par le froid.

— Dans le temps nous attaquions des bêtes vivantes à la chair tendre et encore chaude. Ma bouche n'est pas faite pour déchiqueter cette viande surgelée, dure comme du roc qui se balade autour de moi dans le vide spatial. Même celle des cryos ne pourrait me satisfaire, et nous devons trouver comment la rendre moelleuse.

— Vous n'arrêtez pas de poser des problèmes impossibles à résoudre, tapa Gus avec rage. Vous voulez un système digestif mais ça ne vous suffit pas. Comment voulez-vous que j'attendrisse des carcasses de cette importance ?

— En les enveloppant longtemps avant que je les déguste, voyons. Dans une matière qui les réchauffera juste à point.

— Et qui risquera de faisander votre nourriture.

Le Bulb, perplexe, demanda la signification du verbe faisander et parut dégoûté lorsque Gus la lui donna.

— Il existait des bulbs assez vicieux pour laisser la viande se corrompre dans le temps. Tout un troupeau qui avait trouvé des poches d'air autour de certains astéroïdes. Pouah ! ils attendaient que la chair se putréfie pour s'en régaler. Nous ne les fréquentions évidemment pas.

Là-dessus Thresa vint réclamer du lait au cul-de-jatte :

— La mère Calilon n'en a pas assez et l'enfant est affamé. Il faudrait un bon lait.

— Capture une hybride... Dans les niveaux inférieurs tu dois trouver une chèvre-garou.

— Au campement il y a des femmes qui ont suffisamment de lait pour deux nourrissons, je vais descendre en chercher une.

— Hé ! je refuse qu'une quatrième adepte de la secte envahisse ce niveau, protesta Gus.

— Nous ne serons que trois. Vas-tu compter une petite fille innocente dans le nombre ?

— Le patron de la secte ne laissera plus partir personne.

— Je te parie que si, le défia Thresa.

— Je te défends d'y aller, hurla Gus, mais déjà elle avait tourné les talons.

Fébrile il se brancha sur le campement de ces illuminés. Les

quelque cinquante personnes étaient en train de préparer le repas du soir dans un grand récipient noirci par les flammes. Ils avaient l'audace d'allumer un feu dans cette pièce au plafond bas. Par chance le système d'aération fonctionnait normalement, sinon l'asphyxie les aurait tous étendus raides.

Lorsque Thresa parut la masse des fidèles se pressa autour d'elle qui se mit à raconter avec de grands gestes. Le père Faro sortit de la tente communautaire et imposa le calme, fendant la foule pour s'approcher de Thresa. Celle-ci s'agenouilla, les yeux baissés, et dut formuler sa demande. Une femme assez grande et massive fut comme poussée vers le centre de l'assemblée et tomba elle aussi à genoux. Elle portait un enfant dans ses bras et ses seins gonflés bombaient sa robe d'uniforme. Faro leva les yeux vers la caméra avec un petit sourire goguenard, puis se retourna et disparut dans la tente. Thresa le suivait d'un air très humble.

Fou furieux de jalousie impuissante, Gus manœuvra stupidement son fauteuil qui partit comme une fusée tout autour de la salle des contrôles avant de revenir à son point de départ. Ne contrôlant plus ses mains, il cherchait les relais qui pouvaient brusquement abaisser la température dans ce niveau-là ou déclencher le système anti-incendie. Mais le feu allumé par la secte n'avait provoqué aucune réaction. Il choisit la baisse brutale de température, arracha quelques fiches.

L'humidité de la pièce communautaire commença par tomber en neige, brouilla l'écran quelques minutes. Lorsqu'elle s'arrêta les visages bleutés des fidèles reflétèrent le froid intense qui régnait. Thresa sortit en rajustant sa robe, suivie d'un père Faro claquant des dents. Les fidèles tombèrent à genoux, étreignant leurs mains en direction de la caméra. Faro défia un instant Gus puis tomba lui aussi à genoux. Thresa seule restait debout, mais une femme lui bondit dessus et l'obligea à s'humilier à son tour en la tirant par les cheveux.

Lentement Gus rebrancha les relais mais ne consentit à redonner la chaleur que lorsque Thresa, suivie de la nourrice portant son enfant, furent sorties de là.

Hagard, il éteignit l'écran, essuya la mauvaise sueur qui irritait son visage. Stupidement jaloux d'une fille dévergondée qui recommencerait le lendemain s'il le fallait ! Que s'était-il passé sous

la tente communautaire, qu'avait exigé cet illuminé en échange de son accord ?

Machinalement il regarda du côté de la caméra qui explorait le ciel croûteux, lorsqu'il aperçut l'espèce de diagramme sur l'une des photographies. Le petit satellite électromagnétique venait en fait de révéler son errance dans l'immensité spatiale, et il n'en éprouvait aucune joie. Il aurait volontiers échangé cette série de clichés, il y avait cinq épreuves en tout, contre l'assurance éternelle de la fidélité de Thresa. Que lui importaient les poussières lunaires, la survie de ses amis terriens, alors qu'il souffrait tant ?

CHAPITRE XXVII

Quand Yeuse avait appris qu'on lui avait trouvé une place d'hôtesse dans un « Inter » effectuant le trajet entre Grand Star Station et New York Station, elle s'était imaginé un voyage agréable dans un de ces rapides ultra-confortables circulant sur les réseaux internationaux. Mais son Inter était un convoi minable de marchandises, avec juste quelques wagons vétustes pour voyageurs peu fortunés. Des gens qui avaient reçu un contrat de travail limité pour la Panaméricaine. Souvent des spécialistes qui venaient effectuer un travail ponctuel avant d'être renvoyés dans leur Compagnie d'origine.

Le travail de Yeuse était en fait celui d'une domestique. Elle devait entretenir le poêle à charbon dans son wagon, veiller à la propreté des sanitaires, un compartiment avec des latrines et une douche. Les voyageurs étaient habitués à ce genre de voyage et en général, pour quelques dollars, les hôtesse de ce type de convoi acceptaient de partager la couchette de celui qui pouvait payer.

Au troisième jour on sut que celle-là, Lola, ne marchait pas et faisait même sa pimbêche. Par contre elle veillait à ce qu'il y ait toujours de l'eau chaude sur le poêle et préparait une nourriture assez bonne. Les sanitaires étaient récurés et on finit par accepter son attitude farouche vis-à-vis du sexe.

En principe l'Inter ne devait mettre qu'une dizaine de jours pour traverser la banquise, mais celui-là n'en finissait pas d'emprunter les voies lentes, de séjourner sur des lignes d'attente. Yeuse commençait à se faire du souci pour le stock de charbon et de nourriture.

Parce qu'elle refusait les propositions galantes, les rares femmes embarquées dans cet Inter venaient discuter avec elle autour du

poêle, l'aidaient à préparer ses repas. On commençait à se douter que des événements graves se déroulaient en Extrême-Orient, mais vraiment personne n'aurait pu dire ce qu'il en était. Yeuse restait prudente dans ses propos.

Le soir, le chef de train venait la voir dans son petit compartiment privé. Lui aussi avait essayé de se montrer entreprenant mais à la première rebuffade n'avait pas insisté. Il attendait surtout d'elle, comme de toutes les hôtesses, un rapport quotidien sur l'état d'esprit des voyageurs.

— Parce qu'ils vont en Panaméricaine ils s'imaginent que là-bas ils pourront s'installer à vie. Et parfois ils racontent des souvenirs très instructifs pour les autorités. Ne manquez pas de me signaler ceux qui pourraient avoir un passé subversif... Soit qu'ils soient imprégnés de théories révolutionnaires, mais surtout qu'ils aient des idées de Rénovateurs... Ceux-là deviennent de plus en plus dangereux et la présidence les fait rechercher en priorité.

— Pour l'instant je n'ai rien remarqué de tel, disait Yeuse chaque soir. Mais j'écoute avec attention.

— Au retour, vous serez toujours affectée à ce wagon et à mon convoi, et ce sera encore plus important car ceux qui rentrent ramènent souvent de curieuses façons...

Elle vendait de la vodka en tout petits flacons et certains s'imbibaient du matin au soir, déambulaient en importunant les autres dans tout le train. Une cellule était prévue pour les ivrognes qu'on relâchait ensuite une fois à New York Station, mais pour les contestataires la prison de bord restait fermée jusqu'à leur retour en Transeuropéenne. Précisément dans tous les autres wagons de voyageurs, en tout il y en avait six, on avait ainsi arrêté au moins une personne aux propos dangereux.

— Comment se fait-il que dans votre wagon, s'étonnait le chef de train soupçonneux, vous ne m'ayez encore signalé personne ?

Le système policier mis en place par Floa Sadon était tellement lié à la notion de profit, qu'il devait lui-même se montrer rentable et que chaque élément du système répressif devait produire son propre contingent de suspects.

— Vous avez tort de ne pas jouer le jeu de vos camarades hôtesses. En couchant elles font parler les hommes sur l'oreiller. Je ne comprends pas qu'on vous ait embauchée pour un Inter de cette

catégorie.

Un jour, ne sachant comment dissiper la suspicion qui planait sur elle, Yeuse laissa entendre qu'elle était là par recommandation d'un très haut actionnaire, et que sa mission était toute différente de celle des hôtesseS habituelles. Le chef de train parut impressionné et cessa de la harceler quelque temps.

Il y eut une longue halte dans une petite station de chasseurs de baleines terrestres, en plein Atlantique, et les hôtesseS se réunirent dans une cafétéria pour profiter de quelques heures de repos. Elles vinrent chercher Yeuse, essayèrent de la faire boire mais la jeune femme sut éviter ce piège. Les cinq autres ingurgitaient force bières allongées de mauvaise vodka fabriquée sur place avec du sucre et des levures. On essayait de lui tirer les vers du nez mais ce fut elle qui les laissa ivres mortes pour rejoindre son wagon et préparer le repas du soir.

— Il paraît qu'à New York Station on mange quand même mieux. Rien que du poisson et des beignets à la moelle de baleine, c'est fatigant à force.

Il y avait un homme assez âgé qui, depuis quelques jours, venait tourner autour du poêle quand elle cuisinait ou servait le thé. Il ne parlait pas, se contentait de l'examiner avec attention et elle commençait de s'inquiéter de cette obstination. Peut-être un obsédé qui était trop timide pour l'aborder et s'emplissait l'imagination d'images précises de son anatomie. Pourtant elle portait une combinaison peu seyante, trop grande pour elle. Les autres les avaient retailées pour que le tissu épais les moule fortement.

Il y eut de nouveaux retards et elle dut baisser la chaleur dans son wagon, sur ordre du chef de train, et la consommation du pain fut limitée encore.

— Encore une semaine, soupirait une des femmes tricotant auprès du poêle tout en surveillant son propre repas. (Celle-là avait quelques provisions et les sortait pour compléter la maigre nourriture du bord.)

Une autre lui signala ce bonhomme qui rôdait toujours autour d'elle.

— Il a dit que dans le temps il vous avait rencontrée, lui dit-elle. Mais il ne veut pas dire où.

Cette fois l'affaire devenait inquiétante et Yeuse se demandait

bien où ce nommé Lakar avait bien pu la voir. Peut-être se trompait-il mais elle se sentait angoissée. Une nuit elle trouva une photographie glissée sous sa porte personnelle, une très vieille photographie découpée dans le programme du cabaret *Miki* où elle travaillait, et qui la représentait dans une de ses imitations de l'actrice de jadis Marilyn Monroe.

Ce ne pouvait être que Lakar. L'homme avait près de soixante ans et avait dû être un spectateur assidu des représentations du cabaret, quelque vingt ans auparavant. Les autres voyageurs étaient beaucoup trop jeunes, la moyenne d'âge était de trente ans, pour avoir assisté à ces spectacles pornographiques.

CHAPITRE XXVIII

La première fois qu'on avait aperçu, depuis la vedette *Titan*, cet objet long d'une dizaine de mètres droit devant, on s'était un peu affolé et on s'en était approché avec circonspection. Ce n'était pas un animal mort, ni un objet manufacturé par l'homme. Il fallut que le professeur Klose plonge dans son érudition pour s'exclamer avec émotion :

— Mes amis, il s'agit d'un tronc d'arbre !

Ce qui ne causa aucun émerveillement tant qu'il n'eut pas précisé qu'il s'agissait de bois. Du bois ? Quelle drôle de présentation. Le bois très rare qu'on avait pu voir était, pour la plupart du temps, un matériau composite, un mélange de sciure et de colle ou de lamelles et de colle mais jamais personne, sinon en photographie ancienne, n'avait vu un tronc en bois véritable.

— Ça vaut une fortune, dit Kalvi. Mais on ne peut l'embarquer. On pourrait essayer d'en débiter un morceau pour le ramener là-bas chez nous et prouver qu'on ne dit pas des mensonges.

— Ce tronc est trop lourd, il faut aller dessus.

Kalvi et un autre furent volontaires pour en scier une sorte de disque qu'on se passa de main en main avec émerveillement. C'était un beau bois rouge, sain.

— Il ne peut venir que de l'Alaska ou des anciennes Aléoutiennes, conclut le professeur après une étude attentive de ses cartes. L'Alaska produisait ce genre de bois effectivement.

— Avec ce tronc on pourrait fabriquer des mètres cubes de panneaux, fit Kalvi songeur, de quoi construire pas mal de choses, y compris des bateaux.

Le lendemain ce furent deux autres troncs d'arbres qu'ils trouvèrent. Aussi longs, aussi gros que le premier. C'était un

déchirement que de les laisser partir à la dérive.

Depuis qu'on avait franchi le Détroit de Jelly les communications radio étaient devenues difficiles avec l'îlot de Titan et même n'étaient plus audibles. On émettait en morse et le Kid répondait de la même façon. Lui aussi était emballé par la découverte des troncs d'arbre et, dans son enthousiasme, prophétisait la découverte d'autres richesses, comme le pétrole par exemple. Mais le bois, c'était fantastique. On construirait des bateaux spéciaux pour récupérer ces troncs et les traiter sur place dans un atelier flottant.

Bientôt ce fut à perte de vue une marée de bois flottant qui les inquiéta fort, car à tout moment leur coque pouvait être transpercée. D'un seul coup la fonte des glaces avait dû libérer toute une forêt subglaciaire aux arbres déjà sciés. Car ce n'était pas l'action du gel qui avait abattu ces géants mais la main de l'homme. Les coupes étaient parfaites.

Ils durent chercher un abri derrière une île plate et attendre que le flot se tarisse, mais ils n'en voyaient pas la fin. Ils chassèrent des phoques pour faire fondre le lard mais désormais ils étaient complètement cernés par les troncs. Ceux-ci, collés les uns aux autres, formaient même une plate-forme aux dimensions incalculables.

Parfois Ruydas et les marins les plus jeunes s'amusaient à courir là-dessus en dépit du danger. Certains cylindres de bois moins épais tournaient sous leurs pieds.

— Cette richesse qui défile nous emprisonne, disait Klose, et pour combien de temps ?

Elle se dirigeait vers l'ouest, éviterait le Détroit de Jelly pour s'échouer sur l'inlandsis sibérien. C'était un courant de surface qui les entraînait lentement mais sans discontinuer.

Finalement ils installèrent un campement sur l'île de glace, effectuèrent quelques explorations vers l'est. Le long de la côte d'où ils purent apercevoir les milliers et les milliers d'arbres en route.

Toujours en langage morse le Kid annonça le départ de la nouvelle vedette *Titan II* qui, si tout allait bien, les rejoindrait en moins de quarante jours, les trouverait peut-être sur le chemin du retour.

Cette nouvelle agaçait le professeur Klose, et sa contrariété

gagnait l'équipage qui maugréait qu'on essayait de leur enlever le prestige de toutes leurs découvertes. Qui avait erré depuis des semaines dans les canyons du Pacifique, parmi les icebergs énormes en risquant à chaque minute de perdre la vie ? Et qui avait découvert le passage de Jelly, l'autodéfense des phoques, le pétrolier rempli de pétrole, les troncs d'arbres, toutes les richesses, sans parler du tracé cette fois fiable de la route vers le nord-est ?

— Bien sûr, Lien Rag est un aventurier prestigieux et le Président Kid a été toujours impressionné par ses connaissances, mais n'empêche que nous avons mené à bien cette mission.

— Ils auraient pu attendre que *Titan I* soit de retour.

— Nous passerons le relais et ma foi nous rentrerons les premiers, déclara Kalvi. Nous aurons droit aux acclamations, aux banquets, aux sourires des dames et peut-être même à un peu plus...

Tout le monde souriait avec une certaine amertume, seul Ruydas paraissait heureux. Il n'osait pas le dire mais lui ne retournerait pas vers le sud, il embarquerait sur la nouvelle vedette, plus grande, plus puissante, et deviendrait l'ami de ce Lien Rag qui, disait-on, arrivait accompagné de son fils Jdrien, celui qui était le demi-dieu des Roux. Il voulait voir comment c'était un Messie.

— Et Liensun, c'est aussi son fils, le Kid n'en a plus de nouvelles. Il lui a faussé compagnie avec ses dix mille tonnes de bon charbon.

— Sa machine ne tiendra pas le coup, déclara un des marins qui s'y connaissait en locos.

En attendant on n'avait comme distraction que le défilé, à l'infini, des troncs d'arbres et le spectacle des phoques sur la plage voisine. Ceux-là se chamaillaient en criant beaucoup, contrairement à ceux qui avaient osé affronter Jelly.

Un matin, Ruydas, toujours levé tôt, les réveilla tous, affirmant que les troncs commençaient à s'espacer et qu'il y avait de quoi naviguer entre eux.

— Pas encore, rectifia le professeur, mais ils se raréfient et d'ici quelques jours nous pourrons reprendre la route.

— Il faut que nous soyons les premiers à atteindre l'inlandsis panaméricain, répondit Kalvi. *Titan II* ne fera que son petit tour tranquille alors que nous aurons établi la liaison.

En tout ils avaient perdu plus d'une semaine à attendre que le bras de mer se libère, mais *Titan I* avançait désormais à vitesse

régulière. Les pleins d'huile étaient faits et ils avaient même eu le temps de la raffiner, si bien que le moteur ronronnait de plaisir. Les seuls ennuis étaient les brouillards givrants, la neige, le manque de visibilité.

— Nous devons approcher des Aléoutiennes, affirmait depuis quarante-huit heures le professeur. Nous devrions apercevoir des falaises de glace de cet inlandsis.

— Et déjà des Panaméricains, croyez-vous ? demandait Ruydas.

CHAPITRE XXIX

Songe retournait vers les Échafaudages à bord du petit dirigeable, avec de la farine et d'autres aliments fournis par les bonzes. Ces derniers avaient fait un gros effort pour contenter la colonie des Rénovateurs du Tibet et les assurer de leur volonté de poursuivre la collaboration, mais la jeune femme devenait anxieuse au fur et à mesure que l'appareil approchait, au petit matin, de leur falaise. Elle pouvait voir la noria des berlines de charbon qui alimentaient Evrest Station et d'autres agglomérations, les cabines réservées aux passagers, celles des marchandises. Le trafic avait l'air intense entre les différentes vallées. Celles-ci étaient toujours envahies par une boue qui ne séchait guère. On n'avait pas commencé les travaux du barrage frontalier, et nul ne savait si les autorités tibétaines recommenceraient l'expérience des lacs et des wagons flottants.

Les cultures de la falaise, simplement protégées par des serres non chauffées, paraissaient florissantes mais l'arrivée de la farine fut accueillie par des sourires de satisfaction. Elle aurait voulu dire à ses amis combien cette denrée devenait rare dans China Voksal ainsi que le thé, le café, qu'elle avait obtenus des bonzes.

Rigil n'assistait pas à l'atterrissage du dirigeable mais par contre Charlster la serrait un peu trop tendrement dans ses bras, et elle dut détourner la tête pour éviter un baiser sur la bouche.

— Mon enfant, tu es magnifique... Ça t'a fait du bien, le séjour là-bas et je me suis ennuyé sans toi. La prochaine fois, je t'accompagne.

— Et Rigil ? demanda-t-elle à son oreille.

Elle avait un peu honte car on les regardait avec de petits sourires entendus. S'imaginait-on qu'elle aurait vraiment pu

devenir sa maîtresse ?

— Oh, Rigil, toujours le même et tu vas avoir du mal avec ta Compagnie de dirigeables.

— Tout ce ravitaillement, jusqu'à l'huile du dirigeable, a été fourni gracieusement par les bonzes et ils feront d'autres efforts. Pourtant la situation économique de China Voksal est difficile.

Elle le répéta devant le collectif qui ne parut guère s'y intéresser et elle se mit presque en colère, les prévint que leur indifférence à l'égard des bonzes pourrait à la fin lasser ces derniers.

— Nous n'avons pas besoin de ces gros bonshommes safranés, dit quelqu'un. Nous nous sommes passés des lamas, pourquoi pas de ces types-là ?

— Ils sont sérieux. Leur consortium a réuni de grosses sommes, des matériaux. Ils commencent la construction des ateliers des dirigeables, pensent qu'avant un an il y en aura six de grande taille.

— Folie, rétorqua Rigil, c'est impossible. Former des techniciens, des ingénieurs à ce genre nouveau de locomotion demanderait des années et eux croient tout résoudre en quelques mois ?

— Ils apprennent très vite et parcellisent le travail ainsi que l'étude des plans.

— De toute façon nous conservons le secret des systèmes de stabilité et sans ce procédé je ne vois pas comment ils pourraient atteindre leur but.

— Pourquoi en faire nos ennemis ? Ils veulent créer une Compagnie dès que leurs familles et leurs trésors seront à l'abri dans les montagnes de l'ancienne Chine, non loin d'ici par ailleurs...

— Ils essayeront de nous gruger tôt ou tard, ce sont des hommes d'affaires sans moralité.

— Vous irez quand même assister à l'inauguration des ateliers ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Je ne sais pas encore ce que je ferai dans un avenir si lointain.

— L'inauguration est pour dans deux mois... Et ils tiendront parole, vous verrez.

— Allons donc, il leur faudra un an pour se procurer les machines nécessaires à une fabrication en série.

Devant tant de mauvaise foi Songe se tourna vers les membres du collectif :

— Je prends date devant vous. Dans deux mois les ateliers et les machines seront prêts. Libre à vous de vous priver de cette association, mais sachez que toutes les marchandises qu'apporte le dirigeable, ravitaillement et huile de moteur, deviennent introuvables même à China Voksal. Si vous ne me croyez pas, demandez à la libraire Ladira, elle vous fera part de ses difficultés. Si vous devez rompre avec les bonzes, agissons franchement, dès la prochaine vacation radio, mais il sera alors inutile de retourner là-bas.

Un silence profond suivit et Rigil perdit un peu contenance, pâlit. Son teint d'homme qui ne quittait pas souvent les cavernes était déjà blanc. Il n'avait pas l'habitude du grand air, des activités physiques.

— Si Rigil refuse d'aller à cette inauguration, moi j'y serai, lança Charlster.

Il venait de se lever alors qu'un instant plus tôt il paraissait endormi sur son siège et soudain l'assistance se mit à applaudir. C'était le revirement complet et Rigil le sentit bien qui lança un regard mauvais à Songe.

Celle-ci, épuisée, regagna sa cellule et se jeta sur sa couchette. Elle avait très peu dormi à China Voksal et le retour par les airs avait été lent et difficile. Le vent les avait déroutés en partie en approchant des montagnes.

Le lendemain elle revoyait Fangh qui débarquait d'une cabine de téléphérique. Il essaya de rester distant mais finalement éclata ensuite de joie qu'elle fût de retour.

— Le grand projet est accepté, nous commencerons à installer des rails à flanc de montagne, là où les glaces ne menacent plus. Les lamas ne sont pas hostiles à ce projet.

Pourtant il évitait toute question relative aux dirigeables, redoutait la prochaine absence le mois suivant, qui risquait d'être beaucoup plus longue. Elle embarqua avec lui dans une cabine pour aller négocier l'achat de nourriture destinée aux yaks. Dans une vallée lointaine où les Tibétains compressaient les lichens avec une machine de leur invention.

— En les réhydratant on obtient une nourriture aussi riche, assurait Fangh, et on en transporte deux fois plus en un seul voyage.

Ce fut assez fatigant car le rythme des téléphériques était lent

avec des arrêts fréquents, des attentes dans des postes perdus où on ne trouvait qu'un dortoir commun et une nourriture médiocre.

— Le train va modifier tout ça, promettait Fangh, et chaque fois Songe le trouvait touchant, anachronique, n'ayant rien retenu des leçons du passé.

Elle ne rêvait que de grands dirigeables orgueilleux qui feraient le tour de la Terre, et lui de petits convois poussifs qui grignoteraient quelques kilomètres de montagne, toujours les mêmes.

— Plus tard nous descendrons vers le bas pays proche du nôtre, répliqua-t-il quand elle lui fit remarquer qu'ils risquaient de rester longtemps isolés.

— Justement, nos dirigeables rétabliront les communications...

— Ils vont effrayer les gens, décréta-t-il d'une voix autoritaire. Seul le train peut les rassurer après cette catastrophe.

CHAPITRE XXX

Le chef de train insistait de plus en plus au fur et à mesure qu'on se rapprochait de New York Station en Panaméricaine.

— Vous êtes sûre qu'il n'y a personne de suspect dans votre wagon ? Nous ne pouvons pas laisser débarquer des gens douteux. Cette Compagnie nous fournit généreusement en denrées de première nécessité et nous demande de n'envoyer que des hommes et des femmes dévoués...

De plus, Lakar tournait toujours autour d'elle et, la veille, il avait ostensiblement parlé avec un autre voyageur de ce fameux cabaret *Miki* qui, dans le temps, était célèbre pour ses spectacles osés.

— Tout ça est bien fini, mais il doit encore exister des artistes de ce train-cabaret, avait-il répété.

Yeuse prenait cette conversation pour une forme de chantage. L'homme désirait quelque chose, le plus sûrement coucher avec elle, mais elle n'en était pas certaine.

Dès lors elle chercha à le rencontrer en tête à tête mais il paraissait se dérober. Dans moins de quarante-huit heures, affirmait le chef de train, on atteindrait New York Station. En cours de route on avait subi les contrôles frontaliers habituels, tatillons. Yeuse avait attendu des heures dans l'angoisse qu'on découvre son identité.

Un matin, elle eut l'idée de se lever tôt et surprit Lakar en train de puiser pour sa toilette plus d'eau qu'il n'en avait le droit.

— Voyageur, vous exagérez et privez vos camarades en agissant ainsi.

Il ricana et elle l'accompagna à la douche. Il fallait remplir le réservoir avec un broc pour disposer de celle-ci.

— Si vous me parliez franchement, voyageur Lakar. Que me voulez-vous ?

— Rien... Mais je vous connais. Vous ne vous appelez pas Lola mais j'ai oublié votre véritable nom. Vous étiez danseuse nue et avec le gnome du cabaret vous jouiez des scènes pornographiques.

— Vous vous trompez, dit-elle. Je n'ai jamais joué dans un cabaret.

— Oh si ! et vous n'avez pas tellement changé... Mais je ne dirai rien. Seulement je veux une chose... Je ne souhaite pas retourner en Transeuropéenne, et quand ce sera mon tour de rentrer je sais que vous serez affectée à ce convoi. C'est la règle. Pour éviter les dissidences et les désertions. Vous n'aurez qu'à me rayer des listes... C'est dans trois mois, jour pour jour, que je dois être rapatrié. Vous vous en souviendrez ?

Ce n'était que cela ? Elle était si heureusement surprise qu'elle en doutait.

— Vous vous en souviendrez ? Bien, maintenant laissez-moi que je prenne ma douche avant que les autres se lèvent.

Toute la journée elle parut songeuse et les femmes qui venaient papoter autour du poêle le remarquèrent.

— Vous préféreriez rester avec nous, pas vrai ? disaient-elles, mais dans trois mois on se reverra. Vous allez prendre une autre bande en compte. Vous savez qui ils sont ?

Elle avait un dossier complet. Une hôtesse devait au cours du retour essayer de comprendre si les mentalités avaient changé puisqu'elles avaient connu les mêmes à l'aller, sauf dans le cas où comme pour elle, c'était son premier voyage. Elle espérait bien qu'il n'y aurait pas de retour, mais ignorait comment s'effectuerait son accueil.

— On va être dirigés vers la zone neutre, expliquait une des femmes. On doit y passer quarante-huit heures en quarantaine avant de rejoindre nos postes. Moi, je suis spécialiste en sélection de petits poussins. Je reconnais les mâles des femelles. Je viens ici régulièrement. Je suis payée trois fois plus que chez nous et je peux ramener cent kilos de marchandises. Cette fois je prendrai du sucre, de la margarine, de la farine et du bacon. Ici on trouve tout ce qu'on veut avec des dollars.

Bientôt la Panaméricaine, sa Compagnie ! Si ces filles, ces

hommes s'étaient doutés qu'elle en était la P.-D.G. légale ?

Le lendemain l'effervescence générale donnait au wagon une tout autre atmosphère. Tous étaient heureux d'en finir avec ce voyage interminable et d'aller rejoindre leur travail saisonnier.

— Pourtant on est mal considérés, traités comme des sous-hommes ou des sous-femmes, avec des compartiments minables et des interdictions sévères. Par exemple, si je pouvais acheter mes provisions de retour là où je voudrais j'économiserais la moitié de mon argent, mais je dois faire mes emplettes sur le lieu même de mon travail et je suis exploitée.

— Moi, dit un homme, je vais embarquer dans un train de travailleurs intérimaires pour leur apprendre à travailler dans des serres vinicoles immenses. Ils ne seront que des manœuvres mais ils doivent quand même connaître certaines pratiques... Un mois plus tard je les accompagnerai dans ces serres pour les mettre au travail... Je ne verrai pas grand-chose de cette Compagnie et pour mes achats j'aurai affaire à un intermédiaire qui me volera...

Le convoi Inter suivait une voie parmi des centaines d'autres dans un trafic époustouflant. Yeuse reconnaissait le grand réseau qui s'ouvrait comme un estuaire en approchant de la capitale qui, de loin, ne paraissait pas avoir tellement changé. Il faisait moins trente-cinq degrés seulement, une température raisonnable dans cet endroit où elle avait connu bien pire.

— La quarantaine, c'est par là-bas, eux appellent ça le Lazaret. On aura des visites médicales mais pas vous, puisque vous restez à bord sans descendre. Qu'allez-vous acheter comme provisions à rapporter chez vous ?

— Un peu de tout, fit-elle prise au dépourvu, comme vous-même.

L'angoisse l'étreignait et elle se demandait qui lui ferait signe, qui lui indiquerait comment sortir de ce Lazaret d'attente d'ici quarante-huit heures.

Les médecins arrivèrent après trente-six heures de séjour avec un wagon sanitaire où chacun des saisonniers pénétra à son tour.

— Ils sont sévères, dit une des femmes, et l'autre fois j'ai failli être refusée pour une dent gâtée. Le médecin disait que je ne venais que pour profiter du service médical... Vous parlez d'un culot, quand on sait que ce service est inexistant et réservé aux plus

défavorisés, les quinze-quinze.

Les quinze-quinze étaient ceux qui, dans des trains de travailleurs intérimaires, recevaient un minimum de quinze degrés de chaleur ambiante et quinze cents calories alimentaires. Autant dire les plus défavorisés.

Et puis ce fut le drame. Alors qu'elle ne s'y attendait pas. Lakar, cet homme qui l'avait reconnue, sortit du wagon sanitaire alors que normalement il aurait dû être dirigé vers son lieu de travail. Il hurlait et le chef de train et ses aides durent accourir pour le maîtriser et le forcer à remonter dans l'Inter. Ils le bouclèrent dans un compartiment.

— Refusé pour troubles rénaux, dit le chef de train. Il va refaire le retour avec nous. Surveillez-le bien, c'est un emmerdeur.

Ce Lakar était une menace suspendue sur son avenir proche. Pourvu qu'on vienne la chercher rapidement !

— Demain nous recevrons les voyageurs en fin de contrats... Il faudra être vigilante car ils essayent de dépasser, sous forme de bagages à main, les quantités de marchandises autorisées.

CHAPITRE XXXI

— Il n'y aura jamais de Cargos du Soleil ! hurla Evila dans une crise de désespoir fou.

Un garçon la prit dans ses bras pour la bercer mais elle se débattit et disparut à l'intérieur du navire. La *Vieille Patache* était coincée dans un de ces canyons profonds de la banquise, recouverte d'une couche blanche de neige et de brouillards givrants.

— L'arbre principal s'est tordu, complètement, au point qu'un palier a explosé et que les soutiers ont failli recevoir des bouts de ferraille dans le corps. Il a fallu stopper la vapeur car on ne pouvait plus le désaccoupler.

Liensun descendit dans la salle des machines à la lueur des lampes à huile. Le spectacle était sinistre. La vapeur libérée ruisselait de partout et l'on pataugeait dans une eau noire de poussière de charbon.

— Quand on sera parvenu à désaccoupler l'arbre principal on essaiera de repartir en arrière avec les hélices latérales si on arrive à les synchroniser, ce qui est loin d'être gagné.

Ils travaillèrent toute la nuit dans le vacarme épouvantable de la coque entrant en collision avec les éperons de glace. À tout moment ils s'attendaient à la voie d'eau, au jaillissement qui ne leur laisserait peut-être même pas le temps de foncer vers l'escalier de secours où l'on avait déposé une lampe tempête pour bien le repérer.

— L'embiellage a souffert... Le volant régulateur aussi. C'est par lui que les hélices latérales peuvent être entraînées... Mais leur arbre est aussi déficient, surtout à bâbord...

Là-haut c'était l'attente effrayée d'un resserrement de la banquise en perpétuel mouvement. Parfois le chenal semblait vouloir s'élargir, d'autres fois il reprenait son étreinte. Quelques-uns

avaient planté des témoins pour surveiller toutes ces modifications. Sans lumière électrique on préférerait rester regroupés ; tout au moins ceux qui ne travaillaient pas dans les fonds. Une petite équipe préparait du thé et de quoi manger, pas grand-chose en fait depuis qu'on avait découvert que plusieurs containers de farine venant de la station fantôme étaient moisissés. Le réchauffement les avait pris au dépourvu. Il fallait surveiller toutes les réserves, même les plus sûres.

Il fallut casser à coups de masse une partie de l'accouplement de l'arbre sur le volant en protégeant celui-ci. On ne parvenait pas à désemboîter le gros cylindre d'acier.

— On va le laisser ainsi, décida Liensun approuvé par les autres. Il faut qu'on relance la chaudière, en souhaitant qu'elle tienne le coup à son tour.

— Il y a une voie d'eau à la sortie de l'arbre, lança une voix dans l'obscurité.

— Pas étonnant, avec le travail qu'on vient de faire.

Il fallut bourrer l'endroit avec de la filoché, du goudron, prévoir un autre presse-étoupe pour remplacer l'ancien usé, mais sans lumière on ne trouvait rien. La machine consentit à repartir enfin, sur le petit matin, et le générateur à produire de l'électricité. Une pompe commença d'évacuer l'eau venue de la sortie de l'arbre et on trouva un autre presse-étoupe.

— Si on installait une roue à aubes à l'arrière ? proposa Guhan. J'ai vu ça quelque part. Pour la fabriquer ce serait assez faisable, mais c'est pour transmettre le mouvement.

— Un jeu de courroies comme en mécanique ?

— C'est ça, ricana Lane, tu perceras la coque en dessous du niveau de flottaison pour les faire passer ?

— Non, fit le garçon, on passe par l'entrepont avec un renvoi vers la roue arrière.

Lane cracha une salive épaissie de poussière de charbon :

— Ça représente un sacré boulot. Un mois, peut-être plus. La roue doit pouvoir résister à toutes les pressions. Il faudra la monter sur des roulements à galets qu'il faudra bien prendre quelque part...

— Non, dit Liensun, deux paliers de l'arbre principal nous suffiront si on arrive à les souder solidement... Mais il faudra des bras pour éloigner la roue de la poupe et du gouvernail... Il va falloir

prélever des piliers dans les entrepôts, des solides...

Zabel apportait du thé et un peu de nourriture :

— Je vous écoute depuis le haut de l'escalier depuis un moment. Un mois ou deux de travail, d'accord... Manger du poisson et rien que du poisson, encore d'accord, mais entreprendre cette folie pour quoi faire ensuite avec ce vieux bateau pourri ?

Elle ne s'adressait pas directement à Liensun mais il se sentit tout de même concerné :

— On retournera dans le sud et on donnera le charbon au Kid contre un peu de sécurité, ça te va ?

— Complètement, fit-elle. Je me fous de ton air sarcastique. C'est exactement ce que je désire, de la sécurité.

— Dans ce cas, ajouta Liensun, de bonne humeur, il n'y a plus une minute à perdre.

CHAPITRE XXXII

La veille, il avait trop bu d'alcool pour étouffer en lui ce malaise obsédant, cette douleur morale. Gus se réveilla dans un angle de la salle des contrôles, ne se souvint pas de s'être ainsi enroulé dans une couverture. Il essaya de se relever mais ses bras tremblaient trop pour soutenir son tronc massif. Découragé, il se laissa retomber, s'appuya contre la cloison.

Là-bas l'écran du Bulb clignotait, la Bête désirant entrer en conversation digitale avec lui. Il détourna la tête, se souvint que la caméra exploratrice des poussières lunaires avait fini par localiser le petit satellite fou du côté de la grande lucarne.

Thresa entra avec un plateau.

— Tu en tenais une solide cette nuit, dit-elle. Tu ne m'as même pas entendue quand je suis rentrée. Tu étais tombé de ton fauteuil mobile et tu t'étais traîné dans ce coin. Je t'ai couvert... Tu veux boire quelque chose, manger ?

Il fermait les yeux, sentait monter de son corps une odeur fétide de transpiration et de crasse.

— C'est toi qui as provoqué ce froid subit hier ? J'étais avec le père Faro. Il ne voulait pas me donner cette nourriture... Tu le connais...

— Je vais le tuer, dit-il entre ses dents.

Thresa s'agenouilla et lui tendit un gobelet de café.

Elle ne savait pas le faire. En fait il ne s'agissait pas de vrai café, comme on pouvait quelquefois en boire sur Terre, mais d'une poudre de graines torréfiées à laquelle était ajouté un arôme artificiel.

— Il a eu très peur, gloussa-t-elle, et d'un seul coup il s'est ratatiné croyant que tu allais nous congeler tous. Tu aurais pu

attendre que je sois repartie.

— Que je te laisse finir ce que tu avais commencé ?

— Tu veux que je t'aide ? Que veux-tu faire ?

Il soupira, n'ayant envie de rien d'autre que de rester dans ce coin. Elle se releva, alla regarder les écrans.

— Tu ne veux pas t'installer là ?

Il finit par accepter son soutien pour grimper sur son siège. Au bout d'un moment elle le laissa seul et il lut ce que lui écrivait le Bulb, des remerciements sur la tentative du docteur Isaïe. Il affirmait que le petit bonhomme avait déjà rétabli certains circuits car son estomac broyeur paraissait fonctionner.

— J'ai repéré le petit satellite électromagnétique, répondit Gus, peut-on l'empêcher de divaguer dans l'espace ? Sa course est complètement désordonnée. Il paraît tournoyer dans les régions de la lucarne mais sans servir à grand-chose.

— C'est son programme, répondit le Bulb, et il est désarçonné de constater qu'il ne peut combler cette déchirure. Il doit exister un logiciel expliquant comment se rendre maître de sa course, mais j'ignore comment il est classé...

Le docteur Isaïe l'appelait par radio et apparut en même temps sur l'écran :

— J'ai travaillé toute la nuit. J'étais impatient de relier certaines connexions...

— De quel type ces connexions ?

— Gaines organiques avec conducteurs d'origine inconnue, mais où indubitablement passe un faible influx électrique, un courant nerveux certainement... Les meules ont été sensibilisées et se sont mises en mouvement. Bien sûr à la suite d'une longue atrophie ça ne donnerait pas grand-chose mais elles pourraient quand même écrabouiller un bonhomme comme moi.

— Ce n'était pas le but de votre mission.

— Je sais mais je n'ai pas pu résister. Je déconnecterai tout avant de poursuivre.

Pris d'une pensée subite, Gus interrompit la discussion et se déplaça sur son fauteuil électrique. Il se souvenait parfaitement de son expédition chez les Trues, cette peuplade misérable qui vivait dans les marécages aux confins du satellite et qui, à force de se nourrir d'un poisson phosphorescent, l'étaient devenus eux-mêmes.

Kurts avait rencontré une fille de cette tribu, Bal, et lui avait fait un enfant, Kurty, qui vivait désormais avec lui sur Terre. Mais là n'était pas son affaire. Il avait remonté de chez les Trues tout un sac de logiciels qu'ils n'avaient jamais pu complètement examiner. On disait que les Trues se sentaient les dépositaires de techniques utilisées par les Ophiuchusiens orthodoxes, fidèles à l'Abominable Postulat. Or le fameux petit satellite fou accomplissait une mission conforme à ce Postulat : déplacer les strates de poussières lunaires pour combler les vides.

Il trouva ces logiciels dans un container abandonné négligemment dans un placard. Dans la fièvre de leur retour sur Terre ils avaient oublié ces documents et c'était même une chance qu'il les retrouve intacts, certains étant enregistrés sur des matières organiques qui auraient pu tenter les hybrides, toujours à l'affût d'une nourriture assimilable.

En fin de journée il avait découvert le logiciel d'instructions sur la navigation spatiale du satellite que les Ophiuchusiens appelaient, non sans humour noir, Lunik.

CHAPITRE XXXIII

Visiblement déconcerté, le chef de train vint trouver Yeuse alors que les premiers migrants retournant chez eux commençaient d'arriver. Elle effectuait son pointage, terriblement angoissée à l'idée que jusqu'à présent personne ne s'était manifesté pour l'aider à s'enfuir de l'Inter et du Lazaret. Elle envisageait d'agir seule si, à la nuit, aucun signe ne lui était parvenu.

— Le service sanitaire panaméricain désire vous entendre au sujet de ce Lakar. J'ignore pourquoi mais c'est une exigence tout à fait illégale. Je serai forcé d'établir un rapport qui risque de vous nuire par la suite.

Yeuse le regarda en essayant de garder sa sérénité :

— Vous pensez que je dois refuser de me rendre dans ce wagon sanitaire ?

— Hélas non, soupira le chef de train. Si vous refusez, ils useront de représailles et risquent de nous immobiliser pour des jours et des jours, avec cette bande de migrants qui n'ont qu'une hâte, retrouver leur famille... Mais si vous y allez je suis contraint d'établir ce rapport.

— L'administration est bien compliquée, fit remarquer Yeuse.

— Lakar a été refusé pour troubles rénaux mais peut-être qu'il a une maladie plus grave que vous lui auriez transmise... Seriez-vous atteinte de MST ?

— Vous me diffamez, dit-elle. Je n'ai eu aucune relation intime avec ce Lakar et je n'ai pas de maladie sexuellement transmissible. Ce type me détestait et a dû se venger... Je vais y aller malgré les risques.

— Si vous êtes atteinte d'une MST votre carrière est foutue, chuchota le chef de train qui paraissait plus effrayé par le fait qu'elle

pourrait perdre cet emploi que par la contagion elle-même.

Yeuse doutait encore, mais elle se prépara et le chef de train l'accompagna jusqu'au sas du wagon donnant sur le quai :

— Je suis désolé mais je dois établir un rapport contre vous, ne cessait-il de répéter avec une jubilation accablée.

Ce fut une infirmière qui l'accueillit à l'entrée du wagon et l'introduisit dans un minuscule salon d'attente, lui désignant la porte en face :

— Le docteur Myone va vous recevoir.

Yeuse fixait les yeux sur cette porte, mais ce fut derrière elle que la cloison coulissa et que le visage de Reiner, son adjoint à la synthèse scientifique, apparut. Il fit signe avec son index de ne rien dire et l'entraîna dans le compartiment voisin. En silence il lui indiqua qu'elle devait ôter sa combinaison isotherme et en enfiler une autre. Il détourna les yeux lorsqu'elle fut en sous-vêtements. Puis il lui prit la main, lui fit traverser un compartiment de radiologie. Ils se retrouvèrent dans un soufflet qui reliait le wagon à un ensemble de voitures d'habitation.

— Nous ne sommes pas en sécurité. Le Lazaret est étroitement surveillé en général, mais comme dans tout système il y a une faille.

La combinaison qu'elle avait revêtue était de couleur jaune ce qui, pour passer inaperçue, lui paraissait stupide mais elle comprit ensuite pourquoi. Une équipe de nettoyage opérait dans les wagons d'habitation et ils purent se mêler à elle. Ils descendirent sur un autre quai, Reiner avec un aspirateur, elle un sac de détrit, et passèrent auprès du poste de garde sans encombre.

— Ne marchez pas trop vite. Nous allons nous planquer dans la benne des ordures. Le chauffeur est un Rénovateur.

— Vous-même l'étiez-vous quand j'étais au pouvoir ?

— C'est une simple alliance provisoire. J'ai perdu mon poste et je travaille à la restructuration de la bibliothèque des *Instructions Ferroviaires*.

Ils voyagèrent dans la benne malodorante, enfouis au centre des ordures, simplement protégés par de grands sacs qu'ils avaient enfilés. Au début ils étouffaient mais lorsque le wagon-benne roula à grande vitesse ils purent se dégager et grimper vers le haut. L'air glacé était préférable à cette fermentation surnoise et au gaz carbonique.

— Nous allons au train-incinérateur. Le wagon est hissé sur une plate-forme et déverse ses ordures dans un silo. Attention, c'est le plus dur. Il faut repérer l'échelle d'accès et s'y accrocher, lutter contre des troupes de rats.

— On va y rester longtemps ?

— Un loco-car nous attend à côté mais nous devons attendre la nuit pour quitter le train-incinérateur.

— Que s'est-il passé avec ce Lakar ?

— Myone, le docteur qui devait vous recevoir, est un ami de longue date mais nous avons toujours évité de nous rencontrer en public, si bien que tout le monde ignore nos liens. J'étais en attente dans ce wagon sanitaire et c'est lui qui a eu l'idée de cette histoire de MST...

— Vous ne pouviez plus mal tomber. Ce Lakar m'avait connue autrefois. Il avait oublié mon véritable nom mais savait que j'avais travaillé dans un train-cabaret.

Reiner se dressa pour inspecter l'horizon et se cacha à nouveau auprès d'elle :

— Nous approchons... Souvenez-vous, les échelons et les rats... Si nous passons cette épreuve le reste nous apparaîtra comme dérisoire.

— Sauf que nous allons drôlement empester l'un et l'autre, dit-elle.

CHAPITRE XXXIV

Devant les hurlements de Gdami, Farnelle avait fini par céder. Il accompagnerait Lien Rag, Ann Suba ayant proposé de s'occuper de lui, mais c'était un enfant très autonome qui n'exigeait qu'une surveillance stricte car il ne manquait pas de témérité. Jdrien était son grand ami, son frère, son père et pouvait seul le modérer. Farnelle, Galoa, restèrent à bord du *Princess* que l'on réparait, que l'on dotait d'un moteur rénové.

Outre Lien Rag, Jdrien, Ann Suba et Gdami, six marins faisaient partie de l'équipage. On les avait formés rapidement mais l'expérience de Lien Rag et de Ann Suba était tout de même meilleure. Une foule nombreuse assista au départ de *Titan II* vers le nord. Ils allaient remonter, sans s'attarder, la fracture Klose qui était devenue peu à peu un grand fleuve entre les falaises de la banquise. Ils avaient un stock d'huile important et du ravitaillement pour plusieurs mois, un appareil pour distiller l'eau de mer et une installation plus performante de fabrication d'huile à partir de graisse animale.

— Tu crois que la pluie nous accompagnera tout au long du voyage ? demanda Ann Suba au quatrième jour. C'est démoralisant.

Le soir il arrivait que cette pluie se transforme en neige, et aussi lorsque le chenal se resserrait et que le froid de la banquise reprenait toute son influence.

Par radio ils étaient en relation régulière avec le Kid mais il était toujours impossible, sinon par télégraphie sans fil, de communiquer avec *Titan I*. Les messages du professeur Klose, une fois établis en clair, étaient renvoyés à *Titan II*.

— Ils atteindront la Panaméricaine sous peu, constata Jdrien qui s'occupait des cartes. Ce flot de troncs d'arbres qu'ils ont vu et

qui les a retardés devait provenir de très vieux stocks.

— En Transeuropéenne il existait des forêts subglaciaires en pleine exploitation. J'en ai visité quelques-unes et c'était un étrange spectacle que ces arbres gelés, mais debout, soutenant la voûte de l'exploitation.

Ils découvraient que les indications données par *Titan I* tout au long de son voyage vers le nord-est devaient être corrigées. Ce bras de mer se modifiait sans cesse, et tel méandre n'existait plus, au contraire des zones de grandes étendues marines étaient encombrées d'icebergs de toutes les tailles. Lien Rag dut prévenir le Kid que leur navigation serait peut-être plus lente que prévu mais que, dans l'ensemble, le cap vers le nord-est était maintenu.

Chaque soir Gdami conversait avec sa mère, Farnelle, mais n'oubliait pas Galoa avec laquelle il entretenait toujours une connivence étrange. Ils avaient leur langage enfantin, leur code.

— J'avoue que j'ai souvent été gênée, avouait Ann Suba à Lien Rag. Cette fille est à la fois infantile et rouée. Mais que dire, que faire pour éloigner Gdami d'elle ? Cette mission est arrivée au bon moment.

Ce fut vers la fin de la première semaine de navigation que le Kid alerta Lien Rag :

— *Titan I* ne répond plus depuis trois jours. Ils ont cessé d'émettre en morse, brutalement.

Fin du tome 46